Campagne

1914 . 15 . 16 . 17

Mémoires

d'un

Poilu de la Classe

1914

Préface

Depuis longtemps déjà, alors que j'étais encore bien petit, je m'étais promis de faire un recueil des choses marquantes de ma vie.

Je n'ai certes pas la prétention en faisant cela d'être un écrivain ni un romancier. Je vais simplement essayer d'exposer, en détails et avec le plus d'exactitude possible, ce qu'a été ma vie ainsi que celle de beaucoup de mes camarades pendant ces terribles années qui viennent de s'écouler.

Pendant que le canon

gronde encore là-haut faisant des vides sanglants parmis les combattants, pendant hélas que beaucoup de nos camarades tombent et meurent en appelant un nom qui leur est cher.

Pendant que la France entière, debout lutte avec une énergie surhumaine dont nos ennemis ne l'auraient jamais crue capable, il m'a paru intéressant d'écrire ces quelques lignes, non dans un but d'interet, mais simplement dans l'espoir que plus tard ce sera un précieux souvenir.

Je vais donc raconter

en toute franchise et sans parti pris ce qu'a été ma vie pendant ces 3 années terribles, qui malheureusement ne verront sans doute pas la fin du conflit.

P.S. J'ajoute que pour les dates je m'en raporte à mon carnet de route tenu rigoureusement exact depuis le 6 septembre 1914.

Première partie

Les classes du troupier.

Donc le 6 Septembre 1914 à 4"30" du matin, je prenais le train à Marcigny, à destination de Grenoble.

J'étais bien quelque peu emotionné, car c'était la première fois que je partait pour un si long voyage, mais après tout je m'y attendais un peu et je ne m'en faisait pas trop comme on dit.

D'ailleurs je n'étais pas seul j'avais avec moi un camarade qui faisait lui

aussi toutes pour Grenoble et on que nous etions deux on se sentait déja mieux.

Les valises bourées de victuailles, un litre de vin bien bouché, quelques bonnes pièces blanches dans le fond de la poche qui promettaient de payer une bonne entrée.

Vraiment y avait-il de quoi se faire du mauvais sang!. Je crois que non.

Et pourtant ce départ pour l'inconnu, sans savoir quand on reviendra, ni même si on reviendra. Cette guerre affreuse qui venait d'éclater au moment ou on ne s'y attendait pas, avait fauché déja pas mal de nos soldats. Allait-elle se continuer

encore bien longtemps.

Depuis un mois à peine que le canon grondait, cela semblait une eternité.

Nous autres les pauvres Bleuets ne serait-on pas obligé de venir à la rescousse.

On avait bien encore du temps devant nous, 2 mois au moins, et cela semblait si long 2 mois.

Hélas si on avait pût prévoir ce qui est arrivé, mais ne vallait-il pas mieux pour nous de rester dans l'ignorance.

Toutes ces réflections occupaient ma pensée pendant que le train fillait à bonne allure, et nous etions déja à Roanne que je n'y avais

pas pris garde.
Là il nous fallut descendre et attendre un moment le train à destination de Lyon.
Enfin nous nous embarquons et nous voilà de nouveau en route.
Chemin-faisant, nous regardons par la portière ces paysages pittoresques pendant que notre pensée est ailleurs. Après nombre de petites stations nous arrivons à la gare de Perrache : là un spectacle bien pénible nous attendait.
C'était l'époque de la grande ruée allemande sur Paris, et les pauvres habitants qui ne voulaient pas se résigner à demeurer sous le joug

allemand s'étaient enfuis à la hâte emportant leurs objets les plus précieux.
Ils étaient là, entassés dans la salle des « pas-perdus »
Des femmes pleurant avec leur enfant dans les bras, assises ou couchées sur le parquet. Les pauvres petites eux, ouvraient de grands yeux ne comprenant rien à tout cela, puis ils se mettaient aussi à pleurer.
Enfin, cette nuit interminable fait fin, et le lendemain à 7 heures du matin, nous reprenions le train pour Grenoble où on arriva vers une heure de l'après-midi.
Nous étions attendus à la gare et aussitôt débarqués on nous

conduisit à travers la ville vers les casernes du 1er Artillerie
Nous allions sur 4 rangs, et on essayait déjà de nous faire marcher au pas, sans y réussir bien entendu.
A ca sentait bien le bleu comme on dit: Les uns avec des valises, d'autres des paquets sous le bras, d'autres enfin en vrais Philosophes, s'en allaient tranquillement les mains dans les poches, n'ayant d'autre bagage que leur mouchoir ou leur couteau.
Mais tous avec un petit air de curiosité: on se sentait déjà pris dans l'engrenage, et on se demandait naturellement ce qui allait arriver.
Enfin après une demi heure

de marche on arriva devant la caserne Hoche: là de nouveau je sentis un frisson me courir dans les veines. Je savais bien qu'une fois entré là, je ne serait plus maitre de ma personne, mais la bonne humeur eut tot fait de reprendre le dessus. Et c'est en vieux pinards que nous entrons tous dans la cour du Quartier.
Bien entendu, notre arrivé n'avait pas passé inaperçue Des fenêtres du 2e et du 3e les anciens nous guettaient.
Aussitot dans la cour on fut bien vite assaillis, et, pendant que le Maréchal des Logis qui nous avait amenés etait allé avertir le bureau de notre

arrivé, c'était déjà des questions sans fin, on cherchait à se connaître. De quel pays es-tu? Et toi? et toi? Ça n'en finissait pas.

Moi-même j'eus la bonne fortune de trouver une connaissance. Mais la causette ne fut pas longue, car bientôt on vit revenir le Logis, qui nous fit rentrer dans un couloir où de là on passait un par un, ~~par un~~ au bureau des entrées.

Là on demandait des tas de renseignements: Date et lieu de naissance, profession, adresse des parents etc.

Sortis de là, on nous mène au magasin, alors là ce fut autre chose. On a beau ~~se~~

chercher, on ne peut se faire une idée de ce qu'est un magasin d'habillement.

Depuis la capote et le képi jusqu'au sac à brosse. Je ne veux pas essayer de tout énumérer je n'y arriverais pas, si bien qu'au bout d'une demi-heure on en avait par dessus les oreilles, et pourtant j'entendais dire qu'on était loin d'avoir touché tout ce qu'il nous fallait.

Seulement comme effets, ce fut peu de chose, un vieux pantalon tout déchiré, une vareuse également trouée où il manquait la moitié des boutons.

Enfin on ne s'en émut pas trop, car on nous dit que c'était que provisoire. D'ailleurs

il n'y avait rien à dire, à ce que ceux qui venaient de partir au front, nous aient laissé les vieux effets, et pris les neufs. C'était bien leur droit.

Ensuite on nous mena à la «salle des fêtes», espèce de grande salle destinée au jeu, et qui avait été transformée en chambre à coucher, on nous donna un lit avec une couverture et ce fût tout.

Après avoir déposé tout ce qu'on venait de nous donner sur le lit, notre premier travail fût de nous regarder tous. Puis on échangea nos impressions, et ensuite, Voila! Ensuite, il s'agissait de placer tout ce fourbi à sa place

chose pas bien facile, pour les débutants.

Par bonheur un ancien qui se trouvait là, eut tot fait de nous montrer, comment il fallait s'y prendre. Et en montrant à un les autres firent de même, si bien que tout le monde, réussit, tant bien que mal, à placer tout son petit fourbi sur la planche à paquetage.

Ensuite, tout naturellement il parla de nous mener visiter la cantine, cela dans un double but, que l'on compris tout de suite.

Là, se trouvaient déjà quelques bleus, arrivés de la veille, et qui, étant arrivés 24 heures avant nous, voulaient déjà jouer

à l'ancien. Mais cela ne passa pas longtemps, on eut vite fait de voir à qui on avait à faire. D'ailleurs on avait qu'a se remettre à notre ancien à nous, un vrai ancien, celui-là et quand il fut bien rafraîchit il eut tot fait de nous mettre au courant.

Après ce fut la soupe du soir, ou plutot l'heure de la soupe, mais il n'y fallait gère compter. D'ailleurs on avait encore presque tous des provisions restant du voyage, et ce n'était pas là, pour nous le point délicat. Mais comme on venait de passer une nuit dans le train, et qu'on y était gère habitués, on aurait bien voulut pouvoir dormir un

peu, quelque uns du moins. Mais il n'y fallait pas songer non plus, car jusqu'a minuit, ce fut un potin infernal, qui se prolonga même plus tard et ce ne fut que vers le matin que l'on put s'endormir, hélas pas pour longtemps.

En effet, à 5 heures du matin on vint nous réveiller: « Tout le monde debout » criait le brigadier en fesant déja le potin à son tour.

Puis ce fut la théorie pour ployer son lit, mettre les molletieres etc.

On nous apprit aussi qu'il devait y avoir un homme de chambre, chargé d'aller chercher le jus, et de balayer la chambre tous les matins, à tour de rôle.

Et pour mieux nous faire souvenir, on nous dit que l'on pouvait fort bien en attraper pour 8 jours et même davantage à la première occasion.

Enfin pendant les 8 premiers jours, on finit de nous habiller. On nous donna un mousqueton une baïonnette, et à part quelques théories, ce fut tout. Puis ce fut les classes à pied : « Garde à vous » Demi-tour à droite, à gauche, etc..

Et enfin un beau jour on nous montra le canon de 65 petit fanfan, à peine de la hauteur du genou et qui n'avait pas l'air bien terrible.

De nouveau ce fut la théorie:

en combien de parties, se compose le canon de 65 : en 4 parties, principales : le canon proprement dit, le frein, la flèche, et les roues. Puis, on nous expliqua, que chacune des parties de la pièce composait la charge d'un mulet, et bien d'autres choses intéressantes que je ne veux pas énumérer ici.

Entre autre on nous montra les appareils de pointage qui nous parut très compliqués.

Si bien que ce petit canon qui n'avait l'air de rien, on finit par croire que c'était une merveille. Et c'en était une.

Ensuite ce fut le tour des mulets, le nom des harnais, la manière d'atteler, ou plutôt

de bâter, en langage d'artilleurs. Et enfin la promenade des mulets, ce qui était particulièrement intéressant, parce que ça nous permettait de faire une balade en même temps que les mulets. Et c'est ainsi que l'on parcourut tous les environs de Grenoble.

Je vais dire aussi rapidement quelque mots sur notre vie pendant les premiers jours de notre arrivée.

Elle n'avait certes rien de pénible, au contraire, si ce n'était la nourriture très défectueuse. Le matin le réveil avait lieu à 5 heure la soupe à 10 Heure et à 5 heure

Au bout de 8 jours, on nous donna l'autorisation de sortir en ville le soir après la soupe. Cela on l'attendait depuis longtemps, il nous tenait au cœur d'être enfermés ainsi, et de ne pas avoir une heure de liberté, même le soir.

Aussi on se hâta d'en profiter et ce jour là, je crois qu'il ne resta pas beaucoup de monde à la caserne.

Le 26 Septembre on nous fit une première piqûre contre la fièvre typhoïde, ce qui me mit l'épaule en marmelade pendant plusieurs jours. Et quinze jours après, on nous en refit une autre en doublant la dose.

Pendant ce temps on nous

entrainait rapidement, les classes à pied etaient Déjà avancées.

On connaissait la manoeuvre du canon et tout marchait bien : Le Capitaine, nous ayant réunis un jour, nous laissa entrevoir qu'on pourrait partir sur le front dans un mois. Mais lui-même pensait qu'il se pourrait que dans un mois ce fût terminé.

D'ailleurs il nous restait encore les tirs réels à faire on n'avait fait que des simulacres de tir, avec des obus en bois et il fallait bien qu'on tire aussi pour de bon.

Tout marchait donc pour le mieux. Mais c'est à ce moment là que se produisit un coup

de théâtre tout à fait inattendu.

Le 15 Octobre en effet, vers 2 heures du soir, comme on venait d'assister à une théorie, voilà qu'on nous rassemble de nouveau à la hâte, et on nous dit qu'il fallait retourner au magasin tout ce qu'on nous avait donné, excepté ce qu'on avait d'effets sur nous.

On se demandait ce que cela voulait dire, mais on ne fût pas longtemps à être au courant.

On devait quitter le 1er D'Artillerie, le lendemain pour être repartis dans des régiments d'infanterie; il ne devait rester au régiment que le peloton.

Un rapport qui eut lieu

Dans la soirée, j'appris que j'étais versé avec un certain nombre d'autres au 75e = d'infanterie qui se trouve à Romans. Pendant que les autres allaient au 140.

De tout cela j'en étais fort en colère ; car j'aurais bien préféré rester à mon premier régiment, mais à quoi bon récriminer, cela ne servirait à rien.

Le lendemain 16 Octobre, à 8 heures du matin, on prit le chemin de la gare, avec pour tout équipement, une musette avec un petit repas froid.

Le trajet d'ailleurs ne fût pas bien long, et on arrivait

à Romans, autour de Midi. On était attendus par un officier qui nous emmena de suite à la caserne.

Là on fût réparti dans les chambres, en même temps qu'un contingent, venant du 7e Cuirassiers de Lyon.

Contrairement à ce qu'on s'attendait, on nous servit un bon repas, arrosé d'un quart de vin, ce qui nous était arrivé juste une fois pendant tout notre séjour à Grenoble.

Le caporal de la chambrée se montra très aimable avec nous, et on se trouvait presque en famille, en soignant aussi Brigadiers de l'Artillerie qui eux, nous faisaient mettre

au: « Garde à vous » pour leur parler. Ah! Ils voyaient bien à qui ils avaient à faire.

Les jours suivants, on nous fit faire quelques petits exercices qui se rapprochaient beaucoup de ceux de l'Artillerie.

Puis un beau jour, le 22 octobre, après avoir touché un sac, un fusil, et un équipement, on prit la route du Grand-Serre.

C'était un centre d'instruction, où on devait aller pour terminer nos classes.

C'était à 25 kilomètres de Romans, et on devait y arriver en deux jours.

La première étape se fit ~~dans un petit village~~, à un

peu plus de mi-chemin, dans un petit village, où l'on passa la nuit dans des écuries.

Et le lendemain, on repartait avec la pluie.

La dernière étape fut pénible pour tout le monde.

D'abord, on était pas habitués au sac, et les courroies, nous coupaient les épaules, beaucoup souffraient aussi des pieds.

Enfin on arriva tout de même jusqu'à la petite gare qui se trouve au bas de la côte.

Là on nous sépara en deux groupes, la moitié fit route pour le village, et l'autre s'en alla cantonner dans une ferme un peu à gauche.

Je fus de ceux-là, en arrivant

on nous mit dans une même grange, avec de la paille, et on s'installa le mieux possible et si ce n'eut été des courants d'air on ne serait pas été trop mal.

On resta là quelques jours allant à l'exercice, matin et soir, la nourriture n'était toujours pas fameuse.

Le 8 Novembre, de nouveau il fallut déménager ~~de nouveau~~ pour aller cantonner au village même de Grand-Verre. Cela nous rapprochait un peu pour aller à l'exercice les matins, pour le reste, il n'y avait pas grande différence.

Le 22 Novembre, il y eut un premier départ de troupes

pour le front, c'était presque tous des volontaires.

Le 1er Décembre, il y eut un autre départ, et cette fois je n'y aie échappé que grâce à un doigt, auquel j'avais attrapé du mal, et qui n'était pas encore guérit.

Mais je n'en fut pas autrement fâché. je serait bien été content de partir avec mes copains, mais d'un autre coté, j'aimais autant rester, car quoique je ne connaissait pas encore le front je m'en était fait une idée parce que j'avais entendu raconter, et il me semblait qu'il n'y avait rien de bien passionnant.

Enfin le 10 Décembre on

leva le camp du Grand-Serre pour aller s'installer dans le département de (Vaucluse) à Richeranches.

On partit donc le matin pour prendre le train à Marcillole à 1 heure de l'après-midi.

On arrivait à Richeranches qu'à 10 heures du soir. On se trouva encore à cantonner dans une ferme, mais le cantonnement n'était pas mauvais.

On resta là encore une huitaine de jours, ensuite on partit de nouveau à quelques kilomètres plus loin, à Visan, espèce de gros village un peu plus important que Richeranches. Très vite deux semaines se

passèrent encore ainsi. On allait à l'exercice toutes les jours, la nourriture était passable. Et comme il y avait encore du bon vin à cette époque, à 0f,25 le litre, on ne trouvait pas le temps long.

C'est ainsi qu'on passa les fêtes de noël: La naissance de Jésus fut fêtée avec un gros chapon truffé (car c'était le pays des truffes), et des nougats de Montélimar.

Mais le 28 Décembre, il fallut de nouveau repartir, et cette fois c'était bien pour de bon.

A 3 heure du matin tout le monde était rassemblé, on refit en sens inverse, le chemin qu'on avait pris

pour venir. On repatta a Valence, et à 8 heure du soir on etait à Romans.

En arrivant, quoique on devait nous attendre, il n'y avait rien de prêt pour nous. il fallut se débrouiller, pour avoir des couvertures et un lit pour se coucher, mais ce fût vite fait. Et comme on avait rien non plus à manger, on eut encore le temps d'aller souper en ville.

Dans les jours qui suivirent on commenca, par nous habiller tout à neuf, de manière à pouvoir être prêts à partir sur le front, au premier signal. Mais on continuait tout de même l'exercice tous les jours.

C'est ainsi qu'on fût explorer toutes les environs de Romans. Je mentionne ce détail parce que c'est celui qui m'intéressait le plus. Car tout en faisant mon service, j'aimais à profiter des circonstances, pour faire en même temps, un petit voyage d'exploration.

Cela dura exactement un mois, pendant lequel on ne s'ennuya encore pas trop, Mais il était evident que ça ne pouvait pas toujours durer Donc le 27 janvier, ce fût un nouveau bkaule-bas: un renfort ayant été demandé par le 140 : régiment de la même Division, et ses dépots etant vides, ce fût le 75ème qui fût chargé de le fournir.

Dans la journée on nous distribua tout ce qu'il nous fallait pour partir. Je dois à la vérité de dire même que nous etions très bien équipés.

Et le lendemain, 28 janvier nous fîmions route pour le 140.

On allait donc revoir la ville de Grenoble, vrai je n'y aurais pas songé, mais c'est si bizarre la vie, surtout au régiment.

En arrivant à Grenoble, cette fois, on prit la direction des casernes du 140, situées tout à fait en haut de la ville. On nous mit dans des chambres réservées pour nous, et garnies de paille. On etait serrés comme des sardines mais, ca n'avait pas d'importance vu qu'il y en a qui ne se couchèrent

pas de la nuit. Comme on devait partir le lendemain pour le front, il etait tout naturel qu'on profite du dernier jour; et le fait est qu'on en profita, si bien qu'un bon nombre, au lieu de coucher a la chambre, ont couché au poste de police.

Sans compter la tête qu'on fit au (Marchand de chèvres)(1) et qui en fit coucher encore quelques uns de plus à la boite.

Le lendemain on eut une revue dans la matinée en tenue de campagne, et à une heure du soir, on partait de la caserne, musique en tête pour se rendre à la gare.

Cette fois ca y est, on est bien parti, me pensait-je. Et on

(1) Ce surnom avait été donné à l'Adjudant de notre Compie

était bien parti en effet.
Le train s'ébranla aux accents de la (Marseillaise). Une foule de monde était venue à la gare pour nous voir partir, et elle nous acclamait, c'était beau ma foi. Mais hélas !
Enfin comme c'était la première fois que l'on partait au front et qu'on ne savait pas ce que c'était on était plutôt heureux.
Entassés dans les wagons, comme des sardines dans une boîte, on chantait à tue-tête. Quelques uns même, avaient acheté des armonicas, des flûtes, et c'était un chambard infernal.
On arrivait à Lyon à 6 heures du soir, et comme il n'y avait pas de train avant le lendemain matin, on nous logea coucher

dans une école. Une fois entrés là, c'était défendu de ressortir. Mais pour nous en empêcher il aurait bien fallu un mur de 15 mètres.
On était à peine tous rentrés qu'il y en avait déjà la moitié de partis. Le planton avait beau gesticuler, c'était peine inutile on était déjà loin.
Le départ avait lieu le lendemain à 4 heure, mais personne ne manquait à l'appel, quoique dans la bande, il y en avait qui n'étaient pas malades de trop dormir.
On retourne à la gare de Perrache prendre le train qu'on avait quitté la veille, car c'était le même. Au bout d'un moment, il repart, et cette

fois, il prend la ligne Châlons Dijon.

Il fait beau temps, et ce serait plaisir de voyager. Bientot on arrive à Macon où on nous sert le café qui etait ~~ecomandé~~ à l'avance. Il etait additionné d'une bonne dose d'eau de vie, ce qui n'etait pas pour nous déplaire, et il n'y a pas eut de rabiot.

Puis c'est la ville de Dijon que nous traversons. Ensuite Laroche, où on arrive à la tombé de la nuit, car le train ne va pas vite, ayant beaucoup d'arrêts à certains endroits.

Là on nous sert encore le café Cela tombe bien à point car on est déja bien lassés, d'être dans le wagon, et on a beaucoup

de peine à s'empêcher de dormir.

Puis on continue à rouler toute la nuit et à 3 heures du matin nous etions en gare du Bourget.

Là il fallut attendre de nouveau 4 heures, avant de repartir.

A 7 heures, on repart enfin et cette fois, on prend la direction d'Amiens.

Nous avons encore bien des arrêts pendant la route. Les voies sont encombrées par les trains de ravitaillement et de munitions, A la gare de Creil on s'arrête un long moment, ce n'est qu'un défilé ininterrompu de trains de toute sorte: Chevaux bestiaux, fourrage wagons-foudre pour le vin wagons entiers de pommes de terre etc.

Tout cela défile en hâte, vers le front, et doit passer avant toute autre chose.

Au bout d'une heure, on repart de nouveau, et nous arrivons à Villers-Bretonneux à 11 heures du soir.

On passe le reste de la nuit dans les wagons, et à la pointe du jour on débarque.

On passa le reste de la journée à Villers-Bretonneux, ainsique la nuit suivante.

Le premier Février, on partait à 7 heures du matin, avec la pluie sur le dos, pour aller à Rozière, où se trouvait le régiment. On arriva à 10 heures et de suite on fut réparti dans les compagnies. On aurait bien voulut rester tous les copains

ensembles, mais ce fut impossible. ~~et on fut repartis dans toutes les compagnies.~~

Moi je tombais à la 12ème Compagnie, et pas plus tard que le lendemain matin, on montait en ligne.

A 3 heures du matin, tout le monde était rassemblé, et on partit de suite.

Après 2 heures de marche on arriva à Lions.

C'est là que j'entendis pour la première fois le tac-tac des mitrailleuses, et les balles claquer contre les murs et nous siffler aux oreilles, ce qui me faisait rudement baisser la tête, malgré que c'était bien inutile. Car la balle qui me ferait baisser la

tête était déjà loin depuis longtemps. Mais il faut bien être blessé avant d'être enterré.

En arrivant, on prit possession de notre logis : une cave où il y avait 50 centimètres d'eau. Ça commençait bien, mais comme j'avais envie de me plaindre, on me dit pour m'encourager que ce n'était rien que le commencement, et que j'en verrais bien d'autres.

On commença par enfoncer des pieux sur lesquels on installa des planches. Ensuite avec un peu de paille choisie à droite et à gauche, on se fit une espèce de couchette.

Malheureusement, on ne vous donna pas souvent le temps de dormir.

Outre les quarts d'heure, aussi bien la journée que la nuit, il fallait aller faire une corvée. Monter des gabions, en première ligne, des claies, des caillebotis. Pendant le jour on placait des briques, à plat dans les boyaux, pour que ce soit plus facile de marcher.

Cela dura 5 jours, pendant lesquels, on ne fit que des corvées. Puis le 9 février on monta en première ligne.

Alors là commença le service de garde, ou pour mieux dire il y avait 2 services : le service de jour et le service de nuit. Pendant la nuit les sentinelles étaient doublées, pendant le jour elles étaient simples.

C'est ainsi que pendant

le jour, on prenait 2 heures de garde toutes les 6 heures, et la nuit c'etait 2 heures toutes les 4 heures, c'est à dire la moitié du temps.

Cela dura encore pendant 5 jours, Ces heures de repos on les passait dans des sapes espèces de sous-terrains qui s'en allaient jusque sous les tranchee boches à 20 metres des nôtres. Pendant ce laps de temps il n'y eut aucune attaques. Mais on avait de fréquentes alertes, même pendant le jour. On criait: Tout le monde aux créneaux, et c'etait une fusillade à n'en plus finir. Les boches nous envoyaient des grenades, des bombes; un certain jour les 10 Fevrier

il en éclata une à mes pieds une gamelle se trouvant à coté de moi sur le parapet fut percée comme une écumoire Moi je m'en suis tiré avec une bonne frousse.

Ce qu'il y avait d'avantageux pour nous, c'est que les boches eux, ne pouvaient pas nous atteindre avec leurs canons, car nous étant placés trop près des leurs. Tandis que nos artilleurs tiraient fort bien dans leurs premières lignes, à 20 et 30 metres en avant de nous. Ce qui ne leur allait pas du tout.

Enfin le 13 Février à 3 heures du matin on vint nous relever. Nous devions aller au repos 5 jours. Mais cette fois

on ne nous laissa pas à Rozières, on nous emmena jusqu'à Quaie, à 5 K.m plus loin.
On etait rendu vers 9 heures du matin. En arrivant ce fut l'installation du cantonement on aurait bien mieux aimé dormir, car on avait rudement sommeil, mais il n'y fallait guère penser.
Il fallut d'abord installer un ratelier d'Armes. Ensuite on fit passer un ordre qui disait qu'il y avait revue d'effets à 3 heures du soir et comme nos effets etaient à peu près couleur de terre il fallut bien la journée pour les nettoyer.
Le lendemain, il fallut revenir

prendre des douches à Rozieres. mais cela n'etait pas inutile.
Enfin le 3ème jour on fit une marche de 20 K.m. pour nous refaire les jambes. Et le 4ème jour une marche-manoeuvre
Le dernier jour, on passa la revue du Commandant, en tenue de campagne, sac avec couverture en fer à cheval.
En somme c'etait 5 jours de repos, plus fatiguant si possible que les 10 jours de tranchée. Il n'y avait jamais une minute de répit, aussi aurait-on préféré être aux tranchées, si ce n'avait été des obus.
Le 19 à 3 heures du matin tout le monde etait rassemblé On reprit le chemin des premières

lignes, et cette fois, on nous conduisit, route de Chilly. A droite de Lions.

Ca on était un peu plus loin des Allemands, à 200 mètres au moins. Il y avait donc moins de risques de surprise par contre, on risquait beaucoup plus des obus.

Malgré ça, notre période de 10 jours, fût beaucoup moins dure que l'autre, on pouvait dormir un peu, la nuit on ne prenait que 2 heures de garde toutes les 6 heures.

Enfin ce fût assez calme pendant les premiers jours il y avait des patrouilles toutes les nuits. On placa beaucoup de réseaux de fils de fer, en avant des premières lignes sans

être trop dérangés. Un jour cependant on eut une sérieuse alerte: à 3 heures du matin une sentinelle arrive au galop dans l'abri où on était couchés, en criant: V'là les boches. Tout le monde fût debout en un clin d'œil, une fusillade formidable se déclancha. Les mitrailleuses crépitaient, et, naturellement les boches répondaient de leur mieux se demandant ce qu'il y avait.

Cela dura à peu près une demi-heure, puis tout se calma de nouveau.

Ce qu'on avait pris pour une attaque, était une simple patrouille boche, qui s'était trouvée empêtrée dans les fils de fer et avait fait un peu de

potin. Le 28, on est relevé à 5 heures du matin, la relève aurait dût se faire plutot, mais, les troupes montantes etaient en retard, et on etait à peine rendu aux premieres maisons de Dion, qu'il faisait déja clair, et on s'attendait bien à être canardés, comme c'etait déja arrivé.

Il n'en fut rien cependant et il faut en croire, que les Allemands, si malins soient-ils ne sont pas toujours bien à l'oeil non plus. Sans quoi ils ne pouvaient faire autrement que de nous voir, et n'auraient pas manqué d'avertir l'artillerie sans compter qu'ils pouvaient fort bien nous atteindre à coups de mitrailleuses.

On arriva à Quaix dans la matinée. Et comme d'habitude revue d'effets à 4 heures du soir, donc pas une minute de repos.

Le lendemain, revue d'armes pour changer. Enfin le surlendemain 2 Mars, ce fut une marche militaire avec sac complet de 25 Km. pour nous refaire les jambes.

Mais cette fois la mesure etait un peu comble, et il en resta bien un bon quart en route.

L'itinéraire etait Quaix, Boncourt, Mézieres, Démuin Marcelcave, et Quaix.

On ne fut pas de retour avant 1 heure du soir.

Le lendemain, il y eut manoeuvre de bataillon et le dernier jour

revue par le Commandant en tenue de campagne.

Le 5 Février, on reprenait le chemin des premières lignes à 2 heures du matin.

Cette fois, notre secteur était la cote 101, où on avait été déjà la première fois.

Depuis quelques jours déjà je me sentais malade. J'avais de la fièvre et pas d'appétit. Impossible de dormir la nuit. Mais comme je savais le Major très mauvais, j'hésitait à aller à la visite.

Enfin le 2e jour, je me fait inscrire sur le cahier de malade. Il me fallait aller passer la visite à Lions En arrivant, on prend ma température, j'avais 38 de

fièvre. On me met exempt de service. Le lendemain, j'avais 38/4, je fus évacué à Rozières on je passe devant le Médecin-Chef qui m'envoie à l'ambulance d'Arbonnière où je reste 24 heures. Le 8 on m'envoie à l'ambulance de Gillancourt. Mais je suis transporté dans une voiture ambulance, qui conduit d'autres malades au train sanitaire, si bien qu'à la gare, le médecin de service nous embarque tous dans le train.

Depuis la veille j'avais les pieds qui s'étaient mis à enfler et je ne pouvais plus marcher, mais j'étais content de prendre le train quand-même

Dans l'après-midi, on arrivait à la gare d'Amiens, on nous

attendais les ambulances de la ville. Cette fois, c'était finit je ne pouvais plus marcher et il fallut me prendre sur le dos pour me porter jusqu'à l'auto qui devait nous conduire. On nous transporta ainsi jusqu'à l'Hopital d'N° 9 Bis.

En arrivant, après s'être désabillés, on fit un inventaire de nos effets, et ensuite on nous conduisit dans les chambres ou après s'être bien lavés, on put enfin se coucher.

C'était bien temps, car je ne pouvait plus tenir, tellement mes pieds me faisaient souffrir Mais une fois couché, la douleur s'étant calmée, je m'endormis d'un profond sommeil.

Le soir, on prit de nouveau

ma température j'avais 39 Le lendemain, elle avait diminué un peu.

On m'avait mis au régime laeté, et je ne mangait presque rien. Quoique j'aurais eut assez d'appétit.

Le 12 Mars, je ne fut pas peu surpris de voir arriver devant moi le Major, avec un tas d'instruments de chirurgie.

Que diable me voulait-il encore? Et ce qu'il n'avait pas l'intention de m'opérer par hazard, mais quelle opération? Je me sentais déja pas tranquille, mais il me rassura, d'un geste en disant que ce n'était rien.

Un infirmier me banda fortement le bras au dessus

du coude. Alors, avec une petite pompe dont il m'introduisit le bout dans l'avant-bras, il me tira un peu de sang puis on m'enleva le bandage et l'infirmier m'ayant posé un petit tampon d'Iode a. l'endroit ou la peau avait été percée, me dit que c'était fini. Vraiment ca n'avait pas été trop dure.

Je sut plus tard qu'on m'avait tiré ce sang, tout simplement pour l'analiser.

Toute les matins on me frottait les pieds, avec une espèce de pomade. Et c'était désenflé un peu, mais je n'avais pas de force dans les jambes, et je devais toujours rester couché.

Mais je prenais bien patience et sauf une nuit, la nuit du 22 Mars, ou les boches vinrent bombarder la gare d'Amiens il n'y eut jamais d'alerte.

D'autre part, je ne souffrait pas trop, mais comme je n'avais toujours pas de force je fus proposé pour être evacué à l'intérieur.

Le 27 Mars je prenais le train à 2 heures du soir. J'avais demandé à être évacué couché mais on m'avait porté assis et il fallut me soumettre.

Mais je sentais bien que je ne pourrait pas supporter longtemps le voyage.

Tout alla bien un moment mais voila bientot que les pieds se remettent à me faire mal

et il fallut m'etendre dans le couloir d'un wagon.
A Creil, on fit descendre tous les blessés assis, et il y eut un triage.
Un certain nombre fut expédié sur Beauvais, toujours dans la zone des armés. Car c'etait en même temps qu'une gare régulatrice, la dernière gare de la zone des Armés. Et tout ceux qui la dépassaient etaient rendus dans la zone intérieure.
Les autres remontèrent dans le train qui repartit de nouveau. Cette fois ca y etait: c'etait l'intérieur, et on respirait mieux, a l'aise
Après s'être arrangés le mieux possible, on essaya de dormir. Mais pour moi

c'etait impossible, mes pieds me faisaient trop souffrir.
A Etrechères, une infirmière passa dans les wagons et nous donna à chacun une tasse de lait.
Puis on repartit de nouveau on passa à Versailles dans la nuit et ce n'est qu'après que je pût goûter un peu de sommeil.
Le lendemain matin, on eut le café à Chartres. On se mit a regarder par la portière; les deux grandes flèches de la cathédrale s'elançaient vers le ciel, majestueuses. Un beau soleil venait encore adoucir la joie de cette matinée de printemps et on se sentait doublement heureux, à la pensée qu'on allait

gagner un hopital de l'intérieur
ou on serait sans-doute bien
soignés, et à l'abri du danger
au moins pour quelque temps
Et, qui sait si après l'Hopital
il n'y aurait pas une petite
convalescence. Ce n'était pas
sûre, mais ce n'était pas impossible
non-plus, et tant qu'il y a
de la vie, il y a de l'espoir.

Le train repartit au bout d'un
certain temps. On avait appris
pendant l'arrêt, qu'on allait
dans la Bretagne, mais on
ne savais pas où. Le chauffeur
avait dit qu'il devait nous
conduire jusqu'au Mans et qu'après
on changerait de machine.

En effet, on eut la encore, un
grand-moment d'arrêt et ensuite
on repartit dans la direction de

Rennes. Je souffrait horriblement
de mes pieds, et ca allait de plus
fort en plus fort. J'aurais voulu
pouvoir me coucher, mais ce
n'était pas facile.

Enfin en arrivant à Rennes,
un infirmier, qui passait dans
les vagons, demanda si il y en
avait, qui se sentaient trop
fatigués pour aller plus loin.
Je n'eut garde de m'annoncer
mais, comme je l'avais pensé
tout de suite, un certain nombre
de blessés couchés, demandèrent
à descendre, ce qui fait qu'en
demandant à l'infirmier, je
fûts prendre la place de l'un
d'eux et m'étendre sur le brancard
Comme ca je pourrait aller
jusqu'au bout, c'était mon idée
fixe: je voulais aller le plus

loin possible. Il me semblait que je mettrais plus longtemps a revenir.

Au bout d'un moment, le train repartit, Cette fois, nous savions que nous allions à Redon, et on était satisfait.

Nous devions arriver à la nuit mais, peut m'importait, maintenant, j'était allongé dans mon brancard, et je n'etais pas impatient.

Bientot, ce fût plus fort que moi, et malgré ma meilleure volonté, je m'endormit d'un profond sommeil. Si bien qu'on etait arrivé à Redon que je n'en avait rien vu, et qu'il fallut me secouer fortement pour me reveiller.

Aussitot arrivés, le Débarquement

commença, on fit d'abord Descendre les blessés assis, et ensuite ce fût le tour des couchés.

Les directeurs de tous les Hopitaux etaient présents, et la répartition fût bientot faite.

Pendant qu'une infirmière nous servait déja a chacun une tasse de lait, on nous distribua à chacun une fiche, sur laquelle etait marquée l'Hopital, et le numéro du lit.

On etait arrivés à la gare à 9 heures du soir, à 10 heures on etait déja couchés dans un bon lit.

On voyait déja la différence qui existe entre la Zone armée et la Zone intérieure, l'autorité militaire, et l'administration civile. Pendant qu'à Amiens,

on avait attendu 3 heures à la gare, avant de pouvoir être répartis dans les hopitaux, ici tout etait fait en moins d'une heure.

Mais enfin je n'en suis pas à la critique, et après avoir bu une autre tasse de lait je m'endormis donc, en toute tranquilité, et si je m'en souviens je crois bien que je ne me reveillait pas avant le lendemain 8 heures.

Il fais-ait déja claire depuis longtemps, le soleil dardait ses rayons dans la salle et un bon nombre de blessés, etaient déja debout.

Je vis la bonne soeur s'approcher de moi avec un thermomètre, mais je n'avais plus beaucoup

de fièvre. C'etait plutot les pieds qui me fesaient mal. On m'avait placé, justement pour cela, dans un lit en face du poêle. Et les rhumatismes si c'en etait devraient bien s'en aller.

Cela changait, du tout au tout avec l'hopital d'Amiens. D'abord c'etait un hopital civile.

Le matin, au lieu d'un simple café noir, on avait un grand bol de café au lait, avec une grande tartine de beurre, cela faisait deja une grande différence et puis la nourriture entière etait beaucoup meilleure.

Le 4 Avril on me donne des effets et je commence a me lever. Mais le mieux ne fût pas de longue durée, car le 13, je

rechutait de nouveau, et il fallut me remettre au lit. Et cette fois avec 39,9 de fièvre, ca ne rigolait plus.
Le medecin m'ayant ~~osculté~~ me fit passer dans une petite chambre où on etait que deux. Je transpirait à grosses gouttes et j'avais peine à respirer. Je sentais quelque chose, qui m'etouffait, sans savoir ce que c'etait. Rien ne me fesait mal et pourtant j'etais rudement malade pour avoir presque 40 de fièvre.
Qui Diable me prenait ainsi, je me le Demandais bien.
Je passait une très mauvaise nuit, aussitot que j'allais m'endormir, j'avais des cauchemars horribles, qui me tenaient

même etant eveillé.
Le lendemain le Major vint m'ausculter en arrivant, et cette fois, je fût renseigné: C'etait une pleurésie, et probablement, une pleurésie rhumatismale.
J'avais le cœur déplacé, par l'enflure du poumon, et il battait à coups précipités. Je continuait à transpirer, surtout la nuit.
Je restait quelque jours ainsi, puis le 17 voila qu'on vint me faire des pointes de feu. Je tremblais déja à l'avance quand je vis tout cet attirail.
Mais cela ne dura pas longtemps et je savais que ca devait me faire du bien.
En effet après m'avoir posé les pointes de feu, on me mit

Dessus, une espèce de poudre sur laquelle ensuite on mit du coton. Ça se mit à tirer de l'eau, si bien que le lendemain le coton était complètement mouillé.

Mais je me sentais déjà mieux, il me semblait que cela m'avait dégagé la poitrine. La fièvre diminua, si bien que je pus bientôt me remettre à manger. C'était temps car j'étais déjà bien affaibli.

Quelques jours après, on me remit encore des pointes de feu, mais cette fois j'y étais déjà habitué et je me laissais faire, sans trop de grimaces.

Puis je recommence à me lever de nouveau, mais cette fois j'agis avec prudence, en évitant

les courants d'air, et tout ce qui peut m'être mauvais, car je ne tiens pas à recommencer de nouveau.

Le 6 Mai, nous avons la visite de l'Archevêque de Rennes, à cette occasion, je descend dans la cour, pour recevoir sa bénédiction. C'était la première fois que je descendais depuis que j'avais rechuté.

Ensuite comme les beaux jours venaient, et que le soleil ne pouvait me faire que du bien je me mis à descendre tous les jours faire une tournée dans le jardin. J'en profitais pour assister quelquefois au salut qui avait lieu dans la petite chapelle de l'Hopital.

Bientôt je ne ressentais plus rien si ce n'est de la faiblesse.

Le 21 Mai je repassais dans la grande salle.
Pour me redonner des forces on me fit des piqures avec une solution titrée: 79589.
Bientot je commencais a sortir en ville, Avec une permission, on pouvait sortir de midi à 5 heures du soir. On pouvait donc se dégager un peu. On put aller se promener aux environs de Redon, sur les bords de la Villaine, et du canal.
Enfin le temps ne semblait pas long.
Le 16 Mai, nous avons la visite d'un général inspecteur il nous interroge tous, familièrement et s'en va très content.
Je restais encore quelques

jours à l'hopital, mais comme j'allais beaucoup mieux, et que je pouvais fort bien me passer du Médecin, n'ayant plus qu'a récupérer des forces, je fut envoyé comme convalescent au chateau de Labourdonnaye.
On partit à 4 le 28 juin dans une voiture attelée de 2 chevaux. On arrivait au chateau dans la matinée et on fut présentés à Madame la Marquise de suite.
C'etait une jeune femme de 25 ans environ, élégante et gracieuse, avec une belle chevelure blonde. Tout en conservant une certaine noblesse d'allures, elle nous parut bienveillante et familière.
De suite elle s'informa de notre

état : blessure ou maladie, de, l'adresse de nos parents, de leur situation etc.

Puis elle nous informa qu'elle nous laissait pleine liberté, qu'on pouvait aller se promener partout, dans le parc, sur le, lac avec les bateaux, pêcher et chasser. En évitant toutefois de faire des dégats.

Elle ne pouvait pas trop parler plus gentiment, et on ne pouvait pas trop demander autre chose.

Après l'avoir remerciée, on nous fit passer à table dans la salle à manger.

On s'aperçut bientot qu'on n'avait rien perdu de quitter l'Hopital. Sans cependant qu'on soit été mal nourrit, il ne pouvait

y avoir de comparaison. Car en effet on ressemblait ici a de vrais petits bourgeois en retraite. Chacun avait sa serviette roulée, à sa place et la table etait loin d'être la même.

Inutile de dire que le temps passait encore plus vite qu'a l'hopital: Ce n'etait que parties de chasses dans le parc et aux environs, parties de pêche sur le lac avec les barques, les anguilles qu'on pouvait rapporter etaient en plus de l'ordinaire.

Le 8 juillet, nous avons la visite d'un Colonel inspecteur mais, ~~une~~ en partie tout le monde etait en promenade, et il ne trouva presque personne.

On était vraiment heureux de vivre dans ce petit chalet, et tout semblait nous sourire. Nous étions là bien privilégiés de la chance, et le temps nous semblait pas long.

Mais je sentais bien que j'étais guérit, et ne pouvait plus rester bien longtemps.

Mes forces revenaient rapidement à l'ombre de ces gros sapins et bientôt le Major qui venait nous voir une fois par semaine, me dit que je pourrais bientôt partir.

Le 21 juillet, je reprenais donc le chemin de Rédon, en emportant le meilleur souvenir de ce petit séjour.

Tout en reprenant mes forces

j'avais profité de ma petite villégiature, pour me rendre compte à peu près de ce qu'était la vie et les mœurs de ces paysans de la Basse-Bretagne qui n'ont jamais été plus loin que le clocher de leur village, et qui n'entendent comme raisonnement, que les paroles de leur curé.

Le jugement à porter sur eux, ne doit pas être mauvais : Ce sont en général de très braves gens ; d'après ce que dit la légende un peu têtus, mais ayant très bon cœur.

La seule chose à leur reprocher est d'être un peu en retard. Un certain nombre, dans les anciens, surtout, ne parlent même pas le Français. Mais

si ils sont ainsi, ce n'est qu'a eux même qu'ils font tort.

Le 21 juillet, on reprenait le chemin de Redon avec la même voiture qui nous avait amenés. On devait passer par la cour du Chateau En arrivant Madame la Marquise nous attendait sur le perron pour nous faire ses adieux Avant de partir elle nous donna encore à chacun un paquet de cigares et on se quitta presque à regret.

On arriva à Redon dans la soirée, mais on devait rester encore plus de 8 jours, et ce ne fut que le 30 qu'on partit pour Rennes, munis de nos bulletins pour passer

devant la Commission.

Le médecin de l'Hopital m'avait fait un bon certificat et je ne doutais pas d'avoir une convalescence.

En arrivant à Rennes, on nous fit passer une première visite de suite, un bon nombre sont déja renvoyés pour 7 jours de permission sans passer devant la commission.

Après un examen j'obtiens avis favorable, mais il fallût attendre au jour suivant avant d'être fixé.

Le lendemain à 9 heures, la visite commence, je me présente au Major à mon tour, et j'obtiens un mois de convalescence J'etait bien content, et je n'en demandait pas davantage

Mais il fallut attendre encore 4 jours avant de repartir, et ce ne fut que le 4 Août qu'on put enfin prendre le train à Midi.

A l'hopital, le temps ne m'avait jamais semblé long mais maintenant, j'était impatient de partir.

Il y avait un an que je n'avait pas revu le pays natal, et cela me semblait déja loin le jour ou j'etait partit à 4 heures du matin pour prendre le train

Que de changement et de bouleversement depuis ce jour-là et combien elle avait semblé longue cette année.

Le lendemain j'arrivais au Donjon, par le tortillard,

et c'est le coeur plein de joie que Descendit l'avenue de la gare, avec mes musettes sur le dos. J'y avais hâte enfin d'arriver.

xxxxxxxxxx

Fin de la premiere partie.

Deuxième partie

La campagne de Serbie

Le 3 Septembre 1915, c'est à dire presque exactement un an plus tard, je reprenais le train au même endroit pour la même direction.

Que de chemin parcouru pourtant depuis une année, j'avais déjà changé de régiment 3 fois, et par une drôle de coïncidence il me fallait retourner rejoindre au même endroit.

Le voyage se fit à peu près dans les mêmes conditions, mais cette fois en passant à Lyon, au lieu de coucher sur le pavé de

la salle d'attente de la gare Perrache, je m'en allait coucher en ville ce qui était beaucoup mieux.

D'ailleurs, je n'était pas pressé de rentrer à Grenoble à un jour près. Je ne repartait donc que le lendemain à 1 heure de l'après-midi. J'arrivait à Grenoble vers 6 heures du soir.

En arrivant je pris de suite le chemin des casernes du 140 mais comme je n'y attendait je ne pût me faire porter rentrant le soir même, et j'eût toutes les peines à trouver un lit. J'y réussit cependant et le lendemain fallait me présenter au bureau des entrées. Ce fût là le commencement du supplice des mariés bureaucratiques

on ne me renvoya pas moins de 10 fois, d'une porte à une autre: Ici la date de naissance plus loin la date d'arrivé aux armées, la date d'évacuation, l'adresse des parents, nature de la blessure ou maladie, et que sais-je encore. Mais le point le plus délicat fût pour toucher l'indemnité représentative de vivre. La c'était encore plus difficile, et il fallut faire preuve de patience et de persévérance pour pouvoir y arriver, et je crois bien que si je n'avais pas agit avec fermeté et employé les grands moyens, des 30 francs auquels j'avais droit, je n'aurais rien touché du tout.

Le 6 Septembre, je passait la visite, et je fût reconnut apte

de suite. Après quelques jours passés à Grenoble, on partait le 13 pour St Laurent du Pont centre de réinstruction pour les soldats évacués du front. On nous conduisit même jusqu'à Entre-Deux-Guiers, à 4 Kilometres plus loin.

On resta là pendant 15 jours, à faire exercices, manoeuvres, et marches de toute sorte. On ne nous laissait aucun repos. Mais le temps ne nous durait pas cependant, toutes les soirs on allait au café et on s'amusait comme de vieux briscards.

La seule dimanche de repos qui nous fût accordée fût mise à profit pour aller visiter les grottes de la grande Chartreuse

Coup d'œil vraiment pittoresque ces grottes sont très fréquentées le beau temps par les touristes Un pont jeté d'un bout à l'autre en facilite la traversée.
A certains endroits, il est suspendu dans le vide a une prodigieuse hauteur, et même avec une forte lumiere, on est loin d'apercevoir le fond.
Heureusement, une solide rampe de chaque coté, rend a l'abri de tout danger.
La grotte a environ 150 mètres de traversé. On suit la passerelle qui est tantot comme je l'ai dit a une dizaine de mètres, tantot a une hauteur vertigineuse.
Tout près de la il y a une ancienne route romaine, qui date, comme son nom l'indique, du temps

des Romains, et qui leur servit dit-on à traverser les Alpes.
Quoique de la plus grande antiquité, on voit qu'elle avait été merveilleusement construite. A certains endroits, elle longe des précipices effrayants, et les murs en pierre qui la soutiennent du coté du gouffre, sont encore intacts.
Décidement nos ancêtres travaillaient bien.
A quelques centaines de mètres sur la gauche, passe le tunel de la route de Chambéry, d'une longueur de 500 mètres environ et creusé sous le même pan de rocher qui abrite les grottes.
En somme ce fut un dimanche de repos bien employé et duquel

je n'ai pas regret
On vit aussi bien d'autres paysages pendant ces marches le sac etait bien un peu lourd mais quand j'etait rentré, j'etait toujours content de mes excursions à travers ces montagnes.
Il y avait toujours de l'imprévu
Après avoir longé un precipice à quelques centaines de mètres de hauteur, c'etait un pan de rocher qui couvrait la route jusqu'a moitié, et dans lequel elle etait entaillée. On aurait hérité à passer dessous, de peur qu'il ne s'écrase.
Enfin tout en haut des rochers a pic, de vieux sapins s'élancaient encore a l'assaut des nuages voulant dominer de plus haut ces magnifiques paysages.

Puis à quelques Kilomètres plus loin on arrivait dans une vallé verdoyante, toute en terrains de culture, ou en ravissants patûrages
Quel drole de contraste avec les hautes montagnes environnantes et ou poussaient à peine quelques bruyères.
Enfin vint le jour du départ le 27 Septembre, dans l'après-midi on reprenait le petit train économique qui devait nous amener jusqu'a Moirans, ou on reprenait la grande ligne jusqu'a Grenoble.
Le départ fût plutôt enthousiaste presque tous les jeunes gens du pays vinrent nous accompagner à la gare, et ca avait tout l'air d'une fête.
On arrivait à Grenoble à la

nuit. Le « Marchand de chèvres »
dont je me contenterais de dire
pour tout renseignement, qu'il
était officier au 140, était
venu nous attendre à la gare,
Il ne s'attendait sans doute
pas à la réception qui allait
lui être faite, mais comme
il n'avait à peu près fait
que des misères à toute ceux
du détachement, il aurait
pourtant dût s'en douter.
Aussitôt qu'on le vit, ce fût
des cris imitants ceux de la chèvre
et qui se continuèrent depuis la
gare jusqu'à la caserne.
Et il n'était pas brillant, et
il réfléchissait bien comment
il pourrait nous faire payer
ça, malheureusement le poste
de police, n'était pas assez grand

pour nous mettre tous, et il
se contenta de le remplir avec
ceux qu'il avait le plus remarqués.
et ils furent bien obligés d'y
passer la nuit. Cela ne les
dérangea d'ailleurs pas beaucoup.
On resta encore 3 jours à Grenoble
pendant lesquels, nous fûmes
habillés, equipés, prêts à partir
au front.
On nous fit aussi une piqûre
contre la typhoïde.
Le 16 octobre, nous partions
comme troupes de renfort au
17e d'infanterie dont le dépot
était à Lyon.
Bon voilà qu'on allait
encore changer de régiment,
mais qu'importe, ce n'était
pas la première fois,
Le défilé fût impeccable jusqu'à

la gare, musique en tête.
Beaucoup d'officiers étaient venus nous accompagner, et le train partait au bout d'un moment au milieu des acclamations de tout le monde.
On arrivait à Lyon dans la matinée. On était attendus à la gare de Perrache, par un officier du 17e qui nous emmena directement aux casernes qui nous étaient affectées. C'était une nouvelle école, encore non achevée, tout près du Parc de la tête d'Or.
En arrivant, on mit sac à terre dans la cour pour vérifier toutes les noms, et ensuite, on nous fit monter dans les chambres où on s'installa provisoirement.

De suite on nous donna les écussons du 17e pour coudre aux cols de nos capotes, et ce fut tout pour la journée.
Le 2e jour on put sortir en ville, et j'en profitai pour aller faire un tour au jardin des plantes avec quelques copains.
Le lendemain ce fut un nouveau coup de théâtre: On venait à peine de se lever, qu'un Sergent passait dans les chambres, en criant: « Tout le monde en bas ».
Que diable y a-t-il encore, se demandait-t-on, mais on fut bientôt fixés.
Au rapport qu'on nous fit de suite on disait: « Le contingent de renfort venant du 140, devra être dirigé immédiatement sur le dépôt du 99e d'infanterie à Vienne.

Bon me dis-je, voilà qu'on va changer encore une fois, mais cela n'était pas pour me surprendre, du moment que c'était déjà la 4ème fois.

De nouveau, il fallut enlever les écussons, cousus seulement depuis 3 jours, et monter son sac à la hâte car on devait partir dans une heure.

En effet à 3 heures on avait rassemblement, et on reprenait de nouveau la direction de la gare (Perrache) par les quais du Rhône.

C'était le 4 Octobre, cela fesait donc un stage de 4 jours passé au 17ème. Mais on ne les regrettait pas, car c'était 4 jours pendant lesquels, on s'était mis une large ceinture. On avait

pas eut à craindre les indigestions.

On prit le train de nouveau, et on était à Vienne dans la matinée.

En arrivant: toujours le même système, réception à la gare par un officier du 99ème qui nous conduisit jusque dans la cour de la caserne,

On fût divisés en plusieurs groupes puis on nous mena cantonner dans une usine, transformée en cantonnement pour les troupes.

Nous voilà donc de nouveau installés, sans doute pas pour longtemps, mais enfin, le temps passé la était toujours passé.

Et ca nous fesait voyager, on apprenait à connaître des villes,

et des villages, et puis on était toujours aussi bien que sur le front.
On resta quelques jours ainsi on allait faire une petite promenade tous les jours, un peu d'exercice mais pas beaucoup.
On s'attendait bien a partir un jour ou l'autre, mais on restait toujours.
Et naturellement, les jours passaient vite, on avait pas le temps de s'ennuyer.
On eut aussi la bonne fortune un dimanche soir de pouvoir assister a une conférence sur «l'effort des alliés,» faite par 3 des plus notables personages de la politique Anglaise.
C'était les premiers temps

de l'expédition de Salonique et on en parlait beaucoup.
Je me demandais même si on allait pas y aller un beau jour, mais c'eut été le hazard.
Il y avait 3 semaines qu'on était ainsi, un beau jour, on alla même jusqu'a nous enlever nos effets neufs pour nous en donner des vieux, afin de ne pas les user.
Mais ce fut la, la malchance car le lendemain du jour où on nous les avait retirés il fallut les reprendre, pour se tenir prêts à partir.
En effet le 2 8 Octobre on partait à 8 heure du matin pour Avignon.
Qu'est ce que cela voulait bien encore dire, on emettait toutes

les suppositions, n'en ayant pas une d'exacte.
Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'on allait quitter Vienne. Cette fois on ne verrait plus, le matin en nous levant couler les eaux profondes du Rhône.
On ne verrait plus descendre les grandes Péniches, entraînés par le courant rapide, on ne les verrait plus non plus remonter le soir chargées jusqu'à disparaitre presqu entièrement dans l'eau.
Quelquefois accouplées par 2 et par 4 traînées par le même remorqueur, dont les battoires puissantes frappaient l'eau sans relache pour pouvoir remonter le courant.

Tout cela, on ne le verrait sans doute plus de longtemps mais on verrait autre chose que diable, on etait encore loin d'avoir tout vu.
On embarqua de grand matin c'etait le 28 Octobre.
On mit une partie de la journé pour faire le voyage et on arrivait à Avignon qu'à 4 heure du soir.
En arrivant j'etait de l'équipe de débarquement, si bien qu'il fallut encore rester après les autres pour décharger les fourgons et les voitures de compagnie. Puis on pris le chemin des casernes. Je m'esquivait encore pour voir mon cousin en passant devant les casernes du Génie, si bien que j'eus toutes

les peines du monde à pouvoir retrouver les autres, pour une bonne raison que je ne savais même pas le nom de la caserne sur laquelle on les avait dirigé.

Il m'était donc difficile de demander des renseignements et je mis plus d'une heure à les retrouver.

En arrivant je les trouve encore tous au milieu de la cour. j'étais aussi avancé qu'eux.

Enfin au bout d'un certain temps, on se décida à nous montrer les locaux où on devait coucher.

C'était des chambres garnies de paille, et dans lesquelles on nous entassa comme des moutons.

en nous recommandant que c'était défendu de sortir en ville.

Mais il ~~aurait~~ fallut que ce fut bien difficile, et il n'y avait pas une demi-heure que j'étais rentré, que j'étais déjà ressorti pour voir mon cousin.

Et ce fut ainsi pendant les quelques jours que l'on passa à Avignon.

On savait qu'on partait pour Salonique, et on avait pas besoin de faire des économies.

On resta ainsi jusqu'au 5 Novembre, à faire quelques promenades aux environs et dans la ville.

Le 5 à 3 heures du matin on prenait le train pour Marseille, où on arrivait à

10 heures. En arrivant, on nous fit traverser une partie de la ville pour nous conduire du coté du port. Et on nous entassa dans des barraques pour la journé.
Impossible de sortir, c'est ce qui nous embêtait le plus car on aurait bien voulût faire un tour à travers Marseille, avant de quitter sans doute pour longtemps la terre de France.
Mais comme on devait embarquer le soir même il était compréhensible que si on nous avait laissé faire il en aurait manqué beaucoup à l'appel au moment du départ.
Et il était bien plus simple

de nous fermer la porte.
Enfin vers 4 heures du soir, tout le monde fût rassemblé et on prit la direction du port.
On en était d'ailleurs pas loin, et on fût vite arrivés. et de suite on commença à embarquer.
On avait placé à cette effet plusieurs escaliers en planche qu'on commença à enjamber les uns derrière les autres.
Puis on rentra à l'intérieur du bateau: là on fût bien encore un peu déçus.
On ne s'attendait certes pas à être bien logés, mais on fût tout de même péniblement surpris de nous voir empilés tous les uns sur les autres.

parmis les cordages et les engins de toute sorte. On y voyait même pas clair et il y faisait une chaleur épouvantable.
On eut que le temps de remonter sur le pont au galop pour respirer un peu d'air frais. Cela nous fesait d'autant plus de bien qu'on avait tous la tête un peu chaude.
Et puis le coup d'oeil n'était pas à dédaigner: Voir cette belle étendue d'eau au soleil couchant cela n'arrivait pas tous les jours.
Aussi loin que l'on pouvait voir, on apercevait des mâts et des voiles. Mais bientôt la fatigue et le sommeil eurent raison de tout le reste, on essaya de se coucher

et on fut bientôt endormis.
Je restais ainsi, je ne sais combien de temps, toujours est-il qu'au milieu de la nuit je me réveillait. Après avoir regardé tout autour de moi, d'ailleurs sans rien voir je me mis à écouter.
Il me semblait entendre un bruit de machine, en même temps, il me semblait que je penchait, tantôt à droite, tantôt à gauche, comme dans une balancoire.
Peut-être est-on déjà partit me pensais-je. Et pourtant il me semblait que ça devait faire plus de potin que ça, si le bateau avait été en marche.
Mais je ne remarquait pas que j'était encore à moitié endormi,

Aussi le lendemain, quelle ne fut pas ma surprise, ou plutôt notre surprise, en montant sur le pont de ne plus voir de terre. Aussi loin que l'on pouvait voir, ce n'était que de l'eau. Un frisson me parcourut, en songeant aux sous-marins, mais après tout mourir comme ça ou autrement, je pensais que c'était la même chose. D'ailleurs à quoi bon se faire des idées noires Bientôt pourtant, on aperçut des côtes au loin et un moment après, on était en vue de Toulon Là on fut accostés par un Torpilleur qui nous fit des tas de signaux. Puis on reprit la direction de la haute mer. De nouveau on vit disparaître au loin les côtes, et le ciel et la

mer semblèrent se toucher Nous étions 3 transports de troupes escortés par le même torpilleur. et il semblait qu'il avait beaucoup à faire: Il s'en allait tantôt en avant, tantôt en arrière, tantôt à droite, tantôt à gauche, en bon chien de garde.
De temps à autre, il nous envoyait des signaux, auquels les nôtres répondaient.
Dans la matinée on fit distribuer à chacun de nous, une ceinture de sauvetage, avec ordre de la mettre en cas de danger.
C'était une mesure de sécurité qui pouvait fort bien nous être utile, et je crois que je n'écoutais jamais aussi bien la théorie que ce jour là, quand on nous expliqua la manière de mettre cette

ceinture en cas d'alerte.
Pendant ce temps les bateaux filaient bon train, la mer etait très belle eclairée d'un beau soleil et on commencait à être contents de notre voyage.
Le roulis nous donnait bien un peu mal à la tête, et aussi mal au coeur à quelques uns, mais on n'y portait que peu d'attention.
Vers 2 heures du soir, on rencontra un autre convoie de 3 bateaux venant à l'inverse de nous. On fit les signaux d'usage et chacun continua sa route.
A 6 heures du soir il fallût eteindre toutes les lumieres, et quand on nous dis que c'etait par crainte des sous-marins personne ne se le fit dire 2 fois.

Il faisait un temps magnifique les étoiles brillaient comme des Météors, et une partie tout le monde au lieu de descendre à l'interieur, résolu de coucher sur le pont: à la belle étoile, c'etait le cas de le dire.
Chacun avait pris sa ceinture de sauvetage en guise d'oreiller pour l'avoir plus vite sous la main en cas de besoin, et la nuit se passa assez tranquille.
Le lendemain le temps avait changé il etait plus brumeux. La mer etait aussi plus houleuse.
On marchait dans la direction du Sud.
Vers 11 heures, on traversa un brouillard si intense qu'on ne distingait rien à 20 metres, et les sirènes ne cesserent pas de

siffler pendant tout le temps que dura cette brume.
Mais cela ne dura qu'une heure et le reste de la journée se passa sans incidents.
Le lendemain, le torpilleur, s'étant approché très près de nous, fit des signaux, au commandant de notre bâtiment, avec un porte-voix et à notre stupéfaction, on entendis qu'il disait qu'un sous-marin était signalé dans les environs.
On n'en demandais pas davantage et aussitôt la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre.
Si bien que tout le monde fut bientôt sur le pont avec sa ceinture de sauvetage sous le bras. Certains, même plus prudents avait déjà endossée. On avait pas eut besoin d'être commandés

cette fois, et on était pas bien fixés.
On regardait la Vigies qui du haut des mats fouillait l'horizon avec une paire de jumelles.
A un moment donné, comme je regardais souvent ma boussole je vis qu'on avait changé complètement de direction, et qu'on marchait dans la direction Sud-Ouest. Et pourtant cela ne devait pas être notre chemin.
A un certain moment même on marchait presque à l'Ouest.
Je me demandais si on allait pas retourner à Marseille, et je ne quittait plus des yeux la boussole.
Enfin au bout d'une heure il y eut un nouveau coup de barre, et on reprit la direction

du Sud. On continua dans cette direction et à 5 heures du soir On passait en vue des côtes de Tunisie. On distinguait le phare du port de Tunis qui n'était pas très éloigné, et c'est alors qu'on s'apperçut qu'on avait fait un beau détour.
Mais à ce moment là, on reprit la direction Sud-Est et on continua à marcher toute la nuit ainsi.
Le lendemain, c'était le 9 Novembre, dès la première heure, tout le monde était sur le pont. On apercevait des côtes au loin à gauche, la mer était très belle, et on marchait toujours dans la même direction c'est à dire au Sud-Est.
Toute la matinée nous longeons

des côtes sur notre droite qui ne sont pas très éloignées.
Nous croisons aussi dans les mêmes parages 3 vapeurs et un voilier Le voilier est accosté par notre torpilleur, et en repartant, il fait demi-tour. Nous en avons conclu qu'il ferait la contrebande, mais sans en être certains.
Nous nous approchions de plus en plus des côtes, et bientôt nous distinguions les maisons.
A 9 heures nous nous arrêtions devant le port de Malte, après avoir rencontré une escadre Franco-Anglaise qui croisait à l'entrée.
On distinguait très bien la ville au fond du golfe, et la rade garnie de vaisseaux aux pavillons de toutes les nations.

après un nouvel échange de signause, notre torpilleur nous quitta, pour céder la place à un contre-torpilleur Anglais.
Et au bout d'un certain temps on repartait de nouveau.
Un autre transport de troupes venant du port s'était joint à nous, ce qui portait à 4 le nombre des bateaux.
Vers 3 heures du soir le vaisseau Anglais accoste un voilier auquel il fait faire demi-tour, et le reste de la journée se passe sans incidents notables.
Le lendemain 10 Novembre, la mer devient subitement mauvaise et elle nous secoue d'une drôle de façon. C'était effrayant de voir le bateau se dresser tout droit, puis plonger de l'avant.

Mais on eut pas le temps de le voir bien longtemps. D'abord il était impossible de se tenir debout et ensuite les nausées de coeur ne furent pas long à venir, et ce jour là il y eut de la soupe de reste.
Dans la journée on croisait encore un convoi escorté d'un petit vapeur.
Le soir et toute la nuit la mer continua d'être mauvaise. Le lendemain elle s'était pourtant un peu calmée, nous marchions dans la direction du nord. Dans la journée on signala en plusieurs fois des sous-marins, mais comme la première fois on en avait vu aucun c'est à peine si on y fit attention.

Le 12 au matin la mer devint encore houleuse, tout autour de nous on apercevait des îles qu'on sut être les îles de la mer Egée.

Dans la matinée nous longeons de si près les cotes, qu'on distingue très bien de petits villages, coquettement perchés sur le versant des collines.

Un peu plus loin on aperçoit aussi des champs cultivés, on rencontre quelques bateaux, et à la nuit on pénètre dans le golfe de Salonique, signalé par un phare puissant.

A ce moment on parle encore de sous-marins, mais, cette fois nous n'y croyons plus.

On distingue maintenant la cote des deux cotés. Ce sont

deux rangées de montagnes a pic qui vont en se rapprochant. On voit aussi des récifs, sorte de rochers qui emmergent du milieu de la mer, et qui sont la cause de bien des accidents surtout les jours de tempête.

La nuit se passa sans incidents et le lendemain tout le monde était sur le pont, de bonne heure. Le coup d'œil en valait la peine, la mer était merveilleusement belle, on aurait dit une mer de glace.

Les cotes des deux cotés étaient maintenant très rapprochées, et garnies de petits villages, d'une blancheur ravissante.

Le golfe était rempli de croiseurs et de torpilleurs qui faisaient la patrouille dans tous les sens.

Puis bientôt nous traversons une rangée de filets contre les sous-marins et plusieurs rangées de mines, parmis lesquelles on s'en allait en zig-zaguant à la suite d'un petit canot venu à notre rencontre pour nous conduire.
A midi nous étions rentrés dans le port et de suite, on se mit à débarquer. Les hommes d'un côté le matériel de l'autre. Pendant qu'on était assaillis par un tas de Mercantis venus à notre rencontre avec de petites barques, et qui vendaient du tabac, des allumettes, des figues, du fromage et toute sorte de choses. Le débarquement s'opéra assez rapidement. On prenait

une chaloupe pour nous conduire et au bout d'une heure tout le monde était sur le Quai.
On prit alors le chemin du camp. Des tas de gens aux costumes les plus bizarres nous regardaient passer: On voyait des hommes avec des nattes de cheveux sur le dos, d'autres en haillons, et marchant nu-pieds. Quelques-uns, ayant la mise un peu plus correcte, s'en allaient par les rues, en faisant tourner dans leurs mains un petit collier de perle que j'avais pris tout d'abord pour un chapelet. Je sût ensuite que c'était une fantaisie comme celle de porter une canne chez nous, et de la faire tourner.
On traversa aussi une partie

de la ville par des rues étroites et bouenses, et bientot on arrivait au camp, qui en était situé à environ 2 K m. sur une hauteur dau on dominait tout les environs.
En arrivant, on nous fit monter les tentes par compagnie Il faisait un beau soleil et on ne regardait pas ce qui on aurait voulut autour de soi.
Sur la droite il y avait le camp Anglais avec ses grands marabouts, tout au fond il y avait le camp d'aviation
A droite du coté de la ville sur la hauteur il y avait les casernes Grèques, puis c'était la ville accrochée aux flancs du coteau, avec ses maisons blanches, et ses

grands Minarets, qui dominaient tout le reste.
On découvrait aussi le port ou stationnaient les Cuirassés gigantesques de la flotte Franco-Britannique à coté des petits torpilleurs, si petits qu'on aurait dit de loin des barques.
Tout cela était ravissant et on ne regrettait pas notre voyage.
Une chose qui nous surprit pourtant, c'est qu'autant on avait eut chaud la journée, autant on eut froid la nuit.
Le lendemain, il nous fallut de nouveau démonter les tentes, pour les transporter plus à gauche. Le 16 au matin, je fut désigné pour aller à la corvée d'ordinaire, et c'est

là que je pût constater l'effort fait depuis le début pour organiser le ravitaillement On ne se rendra jamais compte des difficultés qu'il y à eut pour installer tout cela.
Des baraquements immenses étaient déjà construits et en construction. Il y en avait qui étaient remplis de légumes formant des tas aussi gros que des maisons, la viande également se distribuait par tonnes. Et jusqu'au bois pour la cuisine qu'on était obligé de faire venir de France. Et si l'on songe aux armes et aux munitions, dont le parc était à l'autre bout du camp et qui devaient arriver également en quantité, on se rendra un peu compte de l effort qui à

été fait là bas
Le lendemain de ce jour, on fut justement désignés pour aller décharger des obus au port,
Il fallut se lever à 3 heure du matin pour faire le café avant de partir. On arrivait au port à 4 heures.
Il nous fallait prendre les obus dans le bateau, les amener sur des vagonnets, et les empiler sur le quai. C'était en partie des obus de 75 et de 155, il y avait aussi quelques 65 pour le canon de montagne.
Le travail était assez pénible mais on allait pas trop vite.
Il y avait non loin de là des Hydravions, qui évoluaient au dessus du port, se posaient sur l'eau, repartaient, se reposaient

De nouveau, et leur vue nous occupait bien autant que le déchargement des obus.
Dans la rue, on voyait passer des chars, attelés, de deux boufs, noirs en général, et qui avaient toutes les peines à s'arracher des ornières et de la boue.
Ca ne ressemblait plus les rues bétonnées de Grenoble et de Lyon à beaucoup près.
Enfin le soir à 5 heures, on reprenait la route du camp, et ce fut non sans difficultés qu'on réussit à retrouver nos tentes.
Les jours qui suivirent, on allait tantot aux corvées de cailloux pour empierrer les routes du camp, tantot aux corvées d'ordinaire, pour toucher

les vivres, ce qui n'était pas le moindre, car on fesait la cuisine par demi-Section, et il y avait toujours un coup à donner quand c'était pour partager l'ordinaire de la compagnie.
Quelquefois aussi on avait repos, mais ce n'était pas souvent Malgré tout le temps passait vite, et le 18 Novembre à 2 heure du soir, on était rassemblés, et en tenue pour partir au front.
Mais au moment de partir, on apprit que le départ était remis au lendemain, et il fallut remonter les tentes pour la nuit.
Le lendemain le reveil eut lieu à 5 heures du matin.
A 6 heures on était prêts à partir et on prit le chemin de la gare de suite.

Avant d'embarquer, on fit distribuer à chacun des vivres pour 3 jours. Singe, chocolat et biscuits.

Ça commencait pas mal, et la phrase nous revient qui dit: On a pas fini d'en bouffer du singe». Et ce n'était malheureusement que trop vrai, on s'en apperçut bien plus tard.

Enfin à 11 heure du matin le train démarait tout doucement, et nous voila partis à travers des landes désertes, et des marais de toutes sortes où on ne voyait que des oiseaux aquatiques.

Dans les gares où l'on s'arrêtait, à peine un employé qui se montrait à la porte on aurait dit un désert.

Vers 3 heures du soir, nous traversions la frontière Grèque. Là on put constater de suite un changement.

On voyait maintenant des terrains cultivés et les villages, n'avaient pas le même aspect repoussant, quoique ce n'était encore guère brillant.

Mais il fallait songer aussi que nous etions dans un pays en guerre depuis longtemps, et qui il lui manquait ses meilleurs bras.

Nous arrivons bientôt à la gare de Stroumitza, Nos troupes occupent les crêtes à Droite, pas très loin, et nous distingons très bien nos batteries qui tirent sur les lignes ennemies.

Après un moment d'arrêt, nous

repartons presque à la nuit.
La voie est gardée par de vieux soldats Serbes qui nous saluent en passant.
Le train va très lentement, et et nous n'arrivons à Krivolak qu'à 7 heures du soir, il fesait bien noir.
En arrivant nous débarquons et nous montons les tentes à une centaine de mètres de la gare dans un petit ravin
Le canon tonne sur les crêtes qui couvrent le village mais nous n'avons rien à craindre.
Il se met à tomber de l'eau ce qui nous ennuie beaucoup plus, car on est à peine couchés, qu'il faut se relever de nouveau pour faire un

petit fossé autour de la tente pour ne pas être inondés.
Le lendemain matin, le reveil a lieu à 6 heures, on doit partir à 7 heures.
La pluie qui avait tombée la nuit s'est calmée, mais le sol est toujours détrempé.
En face de nous, de l'autre côté du Vardar, se dresse une petite ville, que nous n'avions pas vu la veille, et qui est surmontée aussi de grands minarets. On nous dit que c'est Tétélist.
Enfin à 7 heures comme c'était dit, on se remet en route.
On revient d'abord sur nos pas pendant un certain temps, puis on prend une route à droite.
On passe près d'un camp

d'aviation, puis ce sont des parcs d'artillerie, magasins de ravitaillement, fourrage, dépots de toute sorte, ce qui est pour nous le signe qu'on approche du front.

Après avoir marché toute la matinée, on fit la grande halte près d'un petit village, presque inhabité, et dont j'ai oublié d'inscrire le nom.

On avait touché une boite de potage chacun avant de partir, on se mit donc en devoir de faire la soupe.

Les marmites furent démontées de dessus les sacs en vitesse pendant que quelques-uns allumaient déja le feu.

Une incursion dans les vieilles maisons démolies du village

nous permit d'avoir du bois bien sec à discrétion. Si bien que l'eau se mit bientot a bouillir.

Mais le potage, c'etait bien maigre pour faire du bouillon heureusement, en fouillant dans les jardins, on finit par dénicher un beau carré de poireaux, c'était la une vraie aubaine, et ce fut pour nous l'occasion de faire une excellente soupe. On l'appréciait d'autant plus, quelle avait été faite par nos propres moyens.

Au bout d'une heure, on reprenait la marche, mais nous n'allions qu'a quelques Kilomètres plus loin. Heureusement pour nous car on était déja bien fatigués.

En arrivant à Kavadar:

c'était le nom du Village
on nous fit camper sur le
versant sud de la crête qui
aboutie aux premières maisons.
On se mis de suite à monter
les tentes, mais bientôt on se
sentit infectés par une odeur
nauséabonde, On se rendit
bientôt compte d'où cela
provenait : Aussi bizarre que
cela puisse paraître, nous
étions logés dans le cimetière
ou plutôt dans l'endroit on
enterrait les morts, car cela
n'avait rien de commun avec
un cimetière, et c'est à peine
si les cadavres étaient recouverts
d'un peu de terre.
Enfin nous n'avions pas le
temps de nous étonner nous
avions autre chose à faire.

A peine est-on arrivé qu'on
nous annonce de nouveau qu'on
va changer de régiment et c'est
aussitôt fait. On est versé au
45ème d'infanterie.
Ces nouvelles sont très mauvais
le bruit court qu'on est obligé
de battre en retraite sur toute
la ligne, contre des forces
5 fois supérieures en nombre.
Après tout, on raconte tant
de blague habituellement au
régiment, que nous n'y portons
pas beaucoup d'attention. Et
on put passer la nuit tranquille
c'est tout ce que l'on demandait.
Le lendemain 21 Novembre
à 4 heures du matin, on est
réveillés pour faire le jus
On devait partir dans la
matinée, mais le départ fut

retardé et il fallut encore faire la soupe.
Vers l'après-midi j'allais faire un tour au village avec un copain pour voir si il n'y aurait pas moyen de trouver quelque chose. Et en effet on tombait sur une espèce de boucher qui tuait des moutons par dizaine et les ecorchait.
La viande ne manquait pas et de la belle: C'était le moment ou jamais de se payer un gigot, on n'hésita pas longtemps. Les prix n'étaient pas éffrayants, 0f 50 la livre dans les plus beaux morceaux
Cinq minutes après on regagnait le cantonnement, avec un des plus beaux gigots de la boucherie et on se régalait déja à la pensée

du bon roti qu'on allait faire.
Pour une fois on allait bien laisser les boites de singe de coté.
Mais quelle ne fût pas notre surprise, quand, en quittant le village, on vit que les toutes avaient disparues du coteau, et en même temps, on vit arriver notre compagnie, sac au dos, sur la route qui tournait à gauche.
Cette fois elle était pas mauvaise, on avait choisit le moment que nous étions partis pour faire un rassemblement en hâte et partir de suite.
Heureusement que nos camarades avaient descendu nos sacs et nos fusils jusqu'au bas de la cote. On eut que le temps

de s'équiper à la hâte, d'endosser le sac, et de partir, les autres avaient déjà fait plus d'un kilomètre.
Nous partons à leur suite le plus vite possible, néanmoins je ne lachait pas le gigot, on pris l'engagement de le porter chacun notre tour car il était passablement lourd, et nous étions déjà assez chargés d'avance.
Heureusement pour nous, on ne devait pas aller loin, et à peine avions-nous rejoint la colonne, qu'on l'écartait dans les champs pour nous arrêter.
C'est là qu'on fut réparti dans les compagnies du 45me et il fallut se séparer des copains. Heureusement je put

rester avec 2 de mes meilleurs amis, et notre première préoccupation, une fois la répartition faite, fut pour le gigot de mouton.
On avait heureusement le reste de la soirée à nous, et on put l'attaisonner en toute tranquillité, en montant nos tentes.
On était campé au milieu d'un champs de vigne, ce qui n'était pas très pratique pour se coucher mais en revanche, on avait du bois à volonté pour faire du feu.
Après avoir soupé avec notre mouton, on essaya de se coucher mais la nuit fut très froide, et les tentes furent bientôt recouvertes de glace.
D'ailleurs, on ne devait pas

passer la nuit entière, a 2 heure du matin, on etait debout, il faisait un froid piquant, et on eut beaucoup de peine à monter nos sacs.
Et il fallut partir de suite sans boire le café, chose qui ne nous etait pas arrivé depuis longtemps.
On revint passer à Kavadar, pour prendre la route à gauche on disait presque dit qu'on revenait sur nos pas, pourtant, il n'en estrien.
A neuf heure, on a une halte d'une demi-heure pour faire le jus, on n'entend pas un coup de fusil, pas un coup de canon et on a peine à croire qu'on est sur le front.
Nous repartons ensuite, on

fait encore quelques kilomètres, et on s'arrête au bord d'un ruisseau pour faire la grande halte. On est tout près d'un village, qu'on sût plus tard être le village de Korü.
Il fait un beau soleil, on passe la soirée au bord du ruisseau à regarder voler les avions, c'est tout ce qu'on peut voir devant.
A la nuit nous remettons sac au dos pour aller prendre position, a 4 kilomètres plus au nord.
Nous trouvons quelques trous de tirailleurs creusés aux flancs d'un petit coteau.
On s'installe de son mieux dans ces trous, après les avoir recouverts de nos toiles de tente car il ne fesait toujours pas chaud, une sentinelle double

fut placée en faction, et la nuit se passa assez tranquille. Elle ne fut troublée que par l'explosion d'une mine, faisant sauter un pont sur le Vardar. Mais on était avertis, et on en fut pas autrement surpris.

Le lendemain, 23 Novembre, on se levait tout engourdis, car la nuit avait été froide. On aurait bien voulut voir autour de nous, mais un brouillard épais masquait les environs.

Enfin vers 10 heures, le soleil se montra, on examina le terrain autour de nous, et on put voir, que on formait une pointe avancée, sans liaison ni à droite, ni à gauche.

Dans la soirée, il se déclancha une fusillade, qui ne nous

laissait plus aucuns doutes à ce sujet: On entendait les fusillades tout autour de nous, et les balles se croisaient au dessus de nos têtes.

Malgré ca, on passa la journée assez tranquille, mais, le soir à peine étions-nous couchés dans nos trous, qu'on vint nous réveiller, il fallut monter les sacs au galop, pour aller renforcer une compagnie qui était tout à fait au bord du Vardar. On partait aussitot.

Après avoir marché au moins pendant une heure, sans savoir où l'on allait, sous la conduite d'un sous-Lieutenant, on arrivait dans une petite plaine entourée de collines.

Mais on ne voyait personne et

on n'entendait rien, on ne savait trop que faire.
Le Lieutenant prit aussitôt son parti il fit organiser un tour de patrouille. On était une vingtaine, il y aurait donc 5 patrouilles de 4 hommes chacune, qui surveilleraient les environs pendant que le reste se reposerait, tout en se tenant prêt à bondir au premier signal. Comme on devait rentrer au jour, cela ferait juste 2 heures de patrouille chacun, et c'était bien le meilleur parti à prendre.
Les fusils furent approvisionnés et chargés prêts à faire feu à la première alerte, puis on s'etendit par terre, les uns près des autres pour se réchauffer

car la nuit s'annoncait pas chaude.
Dormir il ne fallait pas y songer, pour 2 raisons, d'abord on ne devait pas s'endormir, et ensuite, quand bien même on aurait eut l'autorisation ce serait été impossible par un froid pareil.
A part cela la nuit se passa sans qu'on soit dérangé, mais on entendit une fusillade vive et continue sur notre droite, accompagnée de coups de canon et cela nous annoncait rien de bon.
Enfin à 5 heures du matin nous nous retirons de notre poste pour rejoindre nos camarades, Nous tremblons de tout nos membres, car la nuit n'a pas été chaude, et on se réjouit à

la pensée qu'on va boire un quart de jus bien chaud.
Mais hélas on avait trop espéré, en arrivant, on nous présente les bidons, où il y avait déjà moitié glace avec le café qui n'était arrivé pourtant que depuis une demi-heure. Et ce fut impossible d'y goûter.
On nous donna à chacun une demi-boule de pain et un morceau de viande, le tout également gelé, et cela pour toute la journée.
Décidement, ça tournait mal la journée se passa pourtant assez tranquille, mais la nuit suivante, notre artillerie ne cessa pas de tirer sur le pont du Vardar, qu'on avait fait sauter quelques jours avant

et que les Bulgares essayaient de reconstruire.
Enfin le 25, à 5 heures du matin on va chercher des caisses de munitions en avant de nous, qu'on transporte à 4 kilomètres à l'arrière. Le bruit court à ce moment que nous sommes dans une situation périlleuse, qu'on est cernés de toutes côtés, et qu'on ne pourra bientôt plus recevoir de vivres. On doit battre en retraite en toute hâte, et ce serait notre régiment qui serait l'arrière-garde.
A la nuit tombante on retourne prendre les mêmes positions que la veille au bord du Vardar, et nous n'y avons pas plus chaud.
Le lendemain matin, nous nous retirons à environ 3 kilomètres en arrière.

Ça on recommence le système des trous couverts avec les toiles de tente, système qui nous avait assez bien réussit jusqu'à présent. Mais juste à ce moment survint un fait nouveau et tout à fait imprévu: La neige pour la première fois se mit à tomber On avait compté sans elle, et elle avait l'air de vouloir tomber drue.
Il n'y avait pas une quart d'heure qu'on était sous la tente, que son poids la fesait s'écraser sur nous.
Je sors dehors à ce moment pour essayer de la remonter Aussi loin qu'on pouvait apercevoir autour de soi c'était la plaine recouverte de son manteau blanc, pas

un arbre, pas une maison, enfin rien qui ne donne signe de vie. Je me retape dans mon trou à coté de mes camarades, mais à peine couché, voila la toile qui nous retombe à nouveau sur la figure.
Cette fois nous la laissons tel quelle était tombée, quand bien même on devrait être enterrés par la neige, on en a vraiment assez de tout cela.
A la nuit elle n'a pas encore cessé de tomber. Le cuisinier vint nous apporter un morceau de viande froide, mais comme nous ne sommes pas à coté les uns des autres, et que la neige a tout aplanit, il en sert à peu près la moitié, et comme il ne peut pas trouver les autres

il les laisse, Moi je me trouve du nombre de ces derniers, et il me faut mettre encore la ceinture jusqu'au lendemain.

Aussitot après, on reçoit l'ordre de monter les sacs pour aller occuper la crête pendant la nuit jusqu'au matin.

Il fallut se sortir de dessous la neige, chercher au fond des trous pour avoir son sac et tout son fourbi qui etait resté enterré.

Il fait un froid terrible, et on est aux trois-quarts gelés, impossible de boucler les courroies du sac, les doigts refusent tout service, et il faut recourir aux expédients bien connus du soldat.

A on commence à en avoir

assez et on est bien découragés.

Quand tout le monde est prêt, on part occuper la crête, mais on fait au moins 3 fois le chemin nécessaire, car la neige a tout nivelé, et on a toutes les peines à se reconnaitre. Les officiers sont obligés d'avoir recours à la boussole.

Enfin après avoir patangé pendant 2 heures dans la neige jusqu'au genoux, on arrive sur la petite hauteur qu'on cherchait.

La bise soufflait et on ne pouvait pas y tenir, Par toute fortune on trouve des trous creusés dans le sol en carré, et presque remplis de neige.

Malgré notre peu de courage

nous les vidons comme nous pouvons pour prendre la place de la neige.
On devait passer la nuit à cette endroit, et il fallait bien se mettre au moins un peu à l'abri du vent, sans quoi on aurait tous gelé, et il est bien certain que sur un peloton d'une cinquantaine il en serait pas resté 20 de vivants, le lendemain matin.
Je renonce à décrire toutes nos misères, je n'y arriverait pas.
Le lendemain, 27 Novembre la neige tombe toujours à plein temps comme si on la donnait pour rien.
On nous apporte quand-même le café à 7 heures, froid comme de la glace, et un petit morceau

de viande froide, pour toute la journée.
Le meilleur était de le manger de suite, c'est ce que tout le monde fit.
Enfin le cuisinier dit qu'il pourrait nous faire du café pour midi, à condition qu'on aille le chercher: Le sergent demande si quelqu'un veut y aller, et je m'offre avec un camarade.
On partit à 10 heures par un temps abominable, la neige fouettée par le vent tombait si épaisse, qu'on n'y voyait pas à 20 mètres.
On savait bien à peu près où se trouvait la cuisine, elle était restée où on l'avait laissé pour monter en ligne. Mais

il y avait bien 2 Kilomètres et ce n'était pas chose facile par un temps pareil.
On ne connaissait plus, ni chemin ni sentier.
Heureusement, le cuisinier nous avait expliqué avant de partir qu'il n'y avait qu'à suivre le sentier qui etait jalonné, à peu près tous les 50 mètres par un baton plauté en terre.
C'était la une bonne idée que celle d'avoir jalonné le sentier, et sans cela, je crois bien qu'on y serait encore.
On arrivait donc, non sans peine, à l'endroit ou l'on savait avoir laissée la cuisine Mais au lieu de cuisiniers, on trouva la place vide, ou plutot couverte de neige. Mais

de cuisiniers, il n'y en avait plus. Evidemment, ce temps abominable les avait fait chercher un abri ailleurs, mais ou ? Naturellement nous pensames de suite au village de Gradesco qui se trouvait de l'autre coté de la rivière à une centaine de metres.
Nous y voila donc partis de suite, on fouilla le village maison par maison, mais il nous fut impossible de les retrouver, on ne tenait plus debout, tant on etait las, et découragés. Heureusement un brave cuisto du premier bataillon qui faisait tranquillement sa popote dans une maison abandonnée, eut pitié de nous, il nous donna

à chacun un bon morceau de bifteck chaud, avec un bon quart de jus. Cela nous remit un peu d'aplomb ce qui n'était pas sans besoin.

En même temps, un agent de liaison qui passait, nous dit avoir vu des cuisiniers du 3ème Bataillon dans la ferme de Kone au dessus de la rivière. Cela nous remit un peu de baume dans l'âme, car nous songions non sans peine à la tête qu'allaient faire nos camarades, restés là-haut en nous voyant revenir les mains vides.

Nous repartons donc, avec un peu d'espoir, et pour une fois, la chance veut bien nous sourire. Car en effet

nous rencontrons nos cuistots bravement installés devant une des cheminées de la ferme, et en train de nous préparer la soupe. Ils sont aussi contents de nous voir arriver que nous de les retrouver. On nous fait de suite une place au coin du feu pour nous reposer, et nous sécher pendant que finissent de cuire les derniers morceaux de viande. Du café il n'y en a pas encore mais on nous sert une bonne soupe chaude, qui nous fait autant de bien, et un bon morceau de viande ensuite. Vraiment, il y avait longtemps qu'on avait pas fait pareil repas, et on était recompensés de notre peine.

On reprit donc gaiment le

chemin des premières lignes avec un bouteillon de viande et un autre de café, qui ils avaient préparé en hâte.
La neige s'était calmée un peu, mais on n'arrivait qu'à la nuit.
Inutile de dire qu'on était attendu avec impatience, et les camarades savourèrent à leur tour, avec quel appétit? le bifteck qui était déjà froid ainsi que le café déjà recouvert de glace, mais ils ne songèrent pas à s'en plaindre.
Un moment après je repars pour porter le pain au l'autre peloton, avec 3 autres copains mais, nous nous perdons en route, et on est obligé de revenir sur nos pas, sans les avoir trouvé

Le lendemain 28 Novembre, la neige n'a pas cessé de tomber.
Il me vient à l'idée que ce devait être dimanche, mais quel triste dimanche, on ne pouvait guère songer à aller assister à la messe ni au Cinéma.
Notre tente surchargée par la neige, s'écroule de nouveau sur notre tête, nous nous levons pour essayer de l'arranger si possible.
Quelques uns à coté de nous sont enterrés si profond, qu'on est obligé de les aider à se dégager.
Il fait toujours un froid terrible
A 9 heures, on nous apporte un morceau de viande glacée et un quart de jus idem.

Mais nous souffrons encore
davantage du froid que de la
faim, et ce n'est pas ce qui
nous gêne le plus.
A midi, notre tente surchargée
par la neige s'écroule à
nouveau, cette fois on se
met dans un autre trou à
coté, mais qui sait si dans
une demi-heure, il faudra
pas changer de nouveau, pour
repartir plus loin.
A la nuit comme je l'avais
pensé, on reçoit l'ordre d'aller
faire des patrouilles sur la voie
ferrée. De nouveau, il faut
s'arracher de dessous la tente
et remonter son sac, on perd la
moitié de ses affaires dans la
neige, et on a peine à tout
retrouver.

Nous partons au bout d'un
moment, mais après avoir fait
environ 2 Kilometres, nous nous
perdons, il nous faut marcher
au moins pendant 4 heures, sans
savoir où nous allons, ni où nous
sommes, et nous ne nous retrouvons
que grace à un arbre isolé,
qu'on avait rencontré presque
en partant.
Notre patrouille était faite
et mieux que nous ne l'aurions
voulut, et nous revenons à
notre point de départ pour
nous coucher dans la neige
jusqu'au lendemain.
Ce jour, il faut se préparer à
partir de nouveau, mais, cette
fois, on est relevés et ça vaut
beaucoup mieux.
On est bientot prêts à partir,

et malgré le froid qui est terrible il semble qu'on fait meilleure figure.
Bientôt on donne le signal du départ, et on nous amène cantonner à la ferme de Kom.
Nous nous installons dans un espèce d'immense grenier, remplit de blé, on y porte de la paille pour pouvoir se coucher, et on peut prendre enfin un peu de repos.
Dans la journée, le soleil se montre, le froid est un peu moins rigoureux, et on en profite pour se nettoyer un peu, car depuis longtemps on avait pas changé de linge et on commencait à avoir des démangeaisons, qui n'étaient pas bien naturelles.

La journée se passe gaiment on est content de revoire un peu au soleil.
La nuit est encore très froide mais nous avons de la paille à volonté, et on se trouve encore bien en comparaison des jours qu'on venait de passer dans la neige.
Le lendemain, il fait toujours très froid on parle de 18 degrés au dessous de zéro. Notre pain est gelé à un point, qu'on est obligé de le faire brûler à moitié pour pouvoir le dégeler.
Le 1er Décembre, c'est toujours la même température, on brûle la moitié des baraques pour pouvoir se réchauffer.
Dans la soirée, en cherchant

du bois dans une écurie, on tombe sur une bande de poules.
Naturellement, on trouva rien de mieux que d'en assommer la moitié, avec lesquelles, on se fit un bon ragout pour toute la section, ce qui changeait un peu l'ordinaire.
Le 2 Décembre, arrivent les ordres supérieurs pour la retraite.
On devait absolument tout détruire, on commença par le blé qu'on portait dans la rivière avec des sacs à terre, ce qui nous fesait assez de peine, mais il n'y avait pas à hésiter, il fallait agir.
Cela dura toute la journée et la matinée du lendemain car il y en avait bien au moins trois mille doubles,

de quoi nourrir 150 personnes pendant une année.
Puis ce fût le tour du matériel chars, moissonneuses, etc.
Enfin quand tout est détruit on part à 4 heures du soir, après avoir mis le feu à trois immenses meules de paille, et chassé devant nous 45 têtes de bétail, qui restaient encore dans la ferme.
Les quelques femmes, et deux gosses qui restaient encore, furent priés de nous suivre.
On ne devait absolument rien laisser derrière nous.
On prend la route de Demir-Capa, la neige a fondu, et il fait très mauvais marcher.
Partout, c'est la même dévastation: tout le long de la route on a abattu les poteaux télé-

graphiques, et les arbres.
On passe à Négotin dans la soirée: tout y est également démoli, et l'aspect de ce pauvre village est lamentable.
Nous continuons à marcher, ainsi une partie de la nuit, dans l'eau et dans la boue, et on en peut plus. Si on savait encore de trouver un bon gîte, on arrivant pour pouvoir se reposer, mais il y a bien peu d'espoir.
Et en effet, après s'être traînés dans la boue jusqu'à 2 heure du matin, on finit par nous amener sur une hauteur au milieu d'un champs de vigne qui était encore recouvert de neige.
C'était ça notre cantonnement mais on eut même pas le

courage de monter nos tentes, et on s'étendit les uns sur les autres dans la neige.
La fatigue aidant, on put tout de même sommeiller un peu mais bientôt le froid fut plus fort que le sommeil, et le jour n'avançait plus d'arriver.
A 6 heures, on se lève tout engourdis, les jambes raidis par la fatigue, et on se met à préparer le café.
Ce brave café que de fois il nous a sauvé la vie, c'était le seul consolateur de nos peines: la fatigue, le sommeil, la soif, l'ennuie, tout disparaissait généralement avec un bon quart de jus bien chaud.
C'est ainsi qu'après avoir passé une nuit pareille, un quart

de café suffit pour nous remettre tous sur pied.
La journée se passa, à peu près tranquille, sans autres incidents que quelques disputes survenues au sujet de la ration de vin et d'eau de vie qui avait été un peu trop forte ce jour-là.
Le soir, on monte les tentes et on passe la nuit tranquilles
Le lendemain 5 Decembre, on a repos, la matinée, mais à 11 heures, aussitôt après la soupe il faut démonter les tentes pour repartir de nouveau.
On s'en va à 4 Kilomètres plus au sud. Arrivés là à la nuit on nous fait monter les tentes, mais à peine y avait-il une demi-heure quelles étaient montées, qu'on reçoit l'ordre

de les démonter à nouveau, et de remonter les sacs.
On murmure, on rouchoune, mais il faut agir tout de même.
Cette fois, ça ne rigole plus, il faut aller renforcer le 135, qui se replie sous la pression Bulgare.
Nous repartons de nouveau dans la boue jusqu'au genou, il nous semble qu'on revient sur nos pas.
A 10 heures du soir, on arrive au bas d'une crête, on lon met sac à terre toujours dans la boue.
On reste là à pataugers sur place jusqu'à 2 heures du matin
On nous distribue à chacun 10 paquets de cartouches en plus (Décidement ça tournait mal) et on repart de nouveau.
A 3 heures, après avoir monté

à pic, nous arrivons au sommet d'une grande crête, où nous trouvons un petit morceau de tranchée.
Nous nous couchons là dedans en attendant le jour qui ne tarde d'ailleurs pas à venir.
Bientôt en effet il commençait à faire clair.
On grelotte de tout nos membres, et cette fois encore c'est le jus qui nous remet sur pied. Des balles sifflent au dessus de nos têtes, mais nous n'en risquons rien.
A 10 heures, on change de position, on va derrière une petite crête face au nord.
Nous voyons des canons, et des mitrailleuses, de braqués dans toutes les directions, et on se demande bien encore ce qui va arriver. On a déjà le pressentiment qu'on va encore être encerclés.

Cette fois on nous déploie en tirailleurs au pied de la crête, les mitrailleuses crachent à toute volée, et cela fait un potin infernal. Bientôt la fusillade devient plus terrible encore si possible, les balles nous rasent la tête et on s'aplatit de notre mieux derrière nos sacs.
Nous sommes à 100 mètres des troupes de première ligne, et bientôt on entend le fameux «hourra» poussé par les Bulgares qui attaquent en force.
La fusillade redouble alors si possible, jamais, je n'ai entendu pareil vacarme, il était absolument impossible de s'entendre

On s'attendait à toute minute à voir les nôtres se reculer au galop sous la poussée ennemie, mais pas du tout.
Nous étions là, couchés le fusil en main, le doigt sur la détente, prêts à accueillir, d'une salve, nos adversaires, si ils se présentaient.
Mais, ils ne purent pas arriver jusqu'à nous.
En trois fois ils essayèrent d'enlever nos positions, en 3 fois ils furent repoussés quoique cinq fois supérieurs en nombre, et je crois qu'ils en eurent assez, car ce fut tout pour la journé.
A la tombée de la nuit ma section est envoyée en avant-poste sous le commandement

du sergent. Nous nous déployons en tirailleurs sur la droite, cette fois, il faut ouvrir les yeux, et surtout les oreilles, car la nuit est très noire. On est à peu près une vingtaine placés à 4 mètres les uns des autres, sans liaisons ni à droite ni à gauche.
Une sentinelle double est placée en avant, et nous restons là un bon moment sans rien voir ni entendre, le silence est maintenant absolu.
Mais bientôt la sentinelle double se replie sur nous, croyant voir quelqu'un qui rampait par terre. Ils étaient tout effrayés. C'était sûrement une illusion, car on n'entendait aucun bruit.
Je retournais prendre la place

avec une camarade, mais était-ce la pensée ? Il n'y avait plus de doute j'étais à peine arrivé qu'il me semblait entendre, comme un craquement de petites branches cassées.
Nous étions entourés de petits arbustes à peine de la hauteur d'un homme. Était-ce encore l'illusion ? Il me semblait que je voyait ces arbustes qui s'avançaient sur nous et s'approchaient de plus en plus. J'avoue que je fût à mon tour saisit par la frousse ainsi que mon camarade, car on avait tout les deux la même sensation. Après s'être concertés à voir battre, on se replia à notre tour sur la Section sans toutefois tourner le dos

pour ne pas perdre de vue nos fantômes.
On rendit compte de nos impressions au sergent qui n'était pas très rassuré lui non plus.
Il fût donc décidé que tout le monde devait veiller avec la plus grande attention.
Nous n'avions aucune liaison ni à droite, ni à gauche, et nous pouvions très bien être tournés, et cernés.
Bien nous en pris, car il y avait à peine 5 minutes que nous étions de retour, et voila que nous entendons des bruits plus distincts sur notre droite puis ce sont des chuchotements suivis tout à coup de paroles prononcées à haute voix, et qui avaient l'air d'un commandement

mais dans un langage qui
nous était pas familier.
Cette fois, nous n'en demandons
pas davantage, et nous dévalons
la cote à toute vitesse,
et je crois que c'était bien
le moment, car deux minutes
plus tard nous étions cernés.
Nos ennemis, cette fois ne
songeaient plus à se dissimuler
ils criaient au contraire de
toute leur force, pour nous
effrayer encore davantage.
pendant qu'ils tiraient sur
nous presque à bout portant
Heureusement, que c'était
la nuit, car il n'en serait
pas retourné beaucoup.
C'était une débandade en règle
on se fichait dans les buissons
dans les trous, on fesait des

culbutes, mais on était vite
ramassés.
A un moment donné on s'arrête
enfin, et on se reforme en
tirailleurs, mais à peine formés
voila les Bulgares qui apparaissent
de nouveau, et de nouveau on
se cavalle au galop, impossible
de nous retenir, on est complè-
tement démoralisés.
On descend ainsi jusqu'au
bas du ravin. La le Capitaine
de la 10ème Compagnie nous
fait arrêter, et on se met
en tirailleurs avec sa comp-
agnie.
Cette fois, nous sommes un
peu plus rassurés, nous avons
d'autres camarades à coté de
nous, et nous savons en
cas de retraite de quel coté

nous sauver. On creuse de petits trous, car les balles sifflent toujours, et on s'aplatit.
Ailleurs, les Bulgares ont jugé bon de ne pas pousser plus loin et ils cessèrent leur poursuite.
A une heure du matin, après avoir maintenu nos positions, nous recevons l'ordre de nous retirer, et nous n'en sommes pas fachés.
C'est alors qu'on se remet en marche de nouveau dans la boue, jusqu'au genou il fait un noir d'encre et on ne sais pas ou l'on va. La fatigue, et surtout la faiblesse (car nous n'avons rien mangé depuis la veille au matin) s'emparent de nous. Nous

marchons cependant, avec la meilleure volonté, mais on est complètement désorientés, la moitié on perdu leur compagnie, on s'appelle des uns aux autres, pour chercher à se retrouver, mais, pas souvent on entend une réponse.
Et on devient encore plus tristes en songeant aux pauvres copains, qui sont peut-être restés dans la mêlée.
A 5 heures du matin, nous arrivons à la gare de Demir-Capou, ou règne une activité formidable.
On embarque les derniers matériaux, et surtout les plus précieux, car il en reste pas mal sur la place.
A peine le dernier train

était. il partit, qu'on fesait déja sauter les rails, en plusieurs endroits pour rendre la voie inutilisable.
Nous etions la, 6 régiments tous mélangés, dans un désordre inexprimable, impossible de s'y reconnaitre.
On nous fit distribuer à chacun un quart de boule de pain et une portion de viande froide. et au bout d'une heure d'attente pendant laquelle plus de la moitié s'etaient déja endormis, fatigués par 2 nuits blanches, on repartit enfin.
On allait lentement, en s'arrêtant d'abord toutes les 50 mètres pour donner à la colonne le temps de s'écouler.

On etait bien fatigués, mais on etait contents de partir tout de même, car on savait les Bulgares pas très loin de nous et on avait hâte de s'éloigner avant le jour, qui ne devait pas tarder à paraître.
Enfin bientôt on prenait une allure plus vive, on longeait la voie du chemin de fer, et on marchait à peu près à son aise
On vit les hommes de Génie qui restaient en arrière de pour faire sauter les ponts les rochers, les rails, et tout ce qui pourrait gêner, et retarder les poursuivants.
Bonne précaution assurément car ils ne tarderaient pas à s'apercevoir qu'on leur a

glissé dans les mains.
Nous suivions la voie ferrée qui longe elle-même le Vardar parfois à quelques mètres seulement. Tous les deux sont encaissés dans un étroit couloir, qui a certains endroits atteint à peine cent mètres de large.
Des deux côtés, court une rangée de montagnes, qui s'élèvent verticalement à une hauteur prodigieuse. Tout cela forme un ensemble dont je renonce à décrire la beauté pittoresque. et que l'on nomme dans la géographie: (Défilés de Démir-Capou).
C'est ce matin là que je vis pour la première fois des Aigles planant à la cime des rochers, semblables à de

grands aéros cherchant à atterrir au sommet de ces hautes montagnes.
A 8 heures du matin, nous avons une petite pose de 30 minutes pour faire le café. et on repart aussitôt.
Vers 10 heures, on arrive à un passage où l'ennemi n'est certainement pas très loin. On entend une vive fusillade et les balles sifflent au dessus de nos têtes.
Cinq du régiment sont blessés par des balles perdues, aussi pour rester exposés le moins possible, on fait sauter la pose.
On ne fit la grande halte qu'à 1 heure du soir; elle devait être de 1 heure et demi mais

elle ne fut que de une heure
il faut croire que le temps
pressait.
Ceux qui ont conservé du
singe, en profitent pour le
manger, mais ceux qui n'ont
rien se mettent la ceinture
car on avait touché qu'un
quart de boule de pain le
matin, avec un petit morceau
de viande, et le tout était
mangé depuis longtemps.
Mais on était encore moins
tourmentés par la faim que
par la fatigue, et le sommeil
On était à peine arrêtés
qu'il y en avait déjà la
moitié d'endormis, étendus
sur le sol.
Nous repartons donc au
bout d'une heure, toujours

en suivant la voie ferrée et le
Vardar.
A 4 heure du soir nous étions
à la gare de Staounitza.
On était fatigués, à ne plus
pouvoir tenir debout, mais
on se réjouissait à la pensée
qu'on allait peut-être pouvoir
dormir une nuit tranquille.
Là aussi, on embarquait
les derniers matériaux, signe
probable d'évacuation prochaine
On sut quelques jours après
que ne pouvant évacuer tout
on fut obligés de détruire
plusieurs wagons contenant
du linge, et notamment des
chandails, qui n'avaient pu
être distribués à temps.
Ainsi que plusieurs wagons-
foudre remplis de vin, et

dont le contenu, s'en fait rouler dans les fossés.
Nous marchons encore jusqu'à la gare suivante à 3 kilomètres plus loin. Là après avoir posé au moins 2 heures, on nous donne à chacun 2 paquets de tabac, et une boîte de linge.
Mais nous apprenons, non sans peine, qu'il nous faut faire 7 kilomètres avant d'être rendus et il faut repartir.
On rouspète, on ronchonne de notre mieux, mais rien n'y fait. Je vois encore la nuit qui va passer à blanc, et pourtant, on aurait grand besoin de repos, on n'a pas quitté le sac depuis 26 heures.
Enfin, on se remet en route tout de même, nous traversons

la ligne du chemin de fer.
Mais bientôt nous arrivons au bord d'une rivière qu'il nous faut traverser, et naturellement il n'y a pas de pont.
Le courant a l'air assez fort et l'eau assez profonde. C'est en vain que nous cherchons au moins pendant 2 heures un passage praticable, c'est partout la même chose, et il faut passer. Nous nous résignons, et nous passons de l'autre côté, avec de l'eau jusqu'aux genoux.
Après un bon moment de désordre, on finit par se rassembler sur l'autre bord, et nous repartons de nouveau.
Après avoir fait encore quelques kilomètres, on s'arrête de nouveau dans un espèce de camp, c'était

là qu'on devait passer le reste de la nuit.
Mais après un nouveau contre-ordre il faut repartir: c'était 2 heures du matin. Mais cette fois la mesure était comble, tous les 20 mètres on en trouvait un couché sur le bord du fossé et le reste n'était pas brillant
Enfin après avoir fait encore 5 à 6 Kilomètres, nous arrivons à une espèce de petit hameau qu'on sut plus tard, être le village de Circovo.
Et cette fois, on nous fit monter les tentes, c'était 4 heures du matin, et ça n'en valait guère la [redacted], mais on pensait bien avoir au moins la journée pour se reposer.
On avait eut le sac sur le

dos pendant 35 heures, et on avait marché sans nous arrêter pendant 28 heures, avec les boyaux presque vides, cela valait la peine d'être noté. Malheureusement ce n'était pas la fin.
A 7 heures du matin, c'était le 8 Décembre, on se lève, tout courbés par la fatigue, pour boire le café.
Il fait un beau soleil, et on nous distribue des lettres, ce qui nous remet un peu de baume dans l'âme, car on en avait pas eut depuis 15 jours.
On commençait à respirer, mais ça allait trop bien, on avait eut 8 heures de repos, c'était trop beau.
A 9 heures du matin, comme la soupe mijotait sur le feu,

on reçoit précipitamment l'ordre de monter nos sacs, pour partir de suite, et pour aller on, en première ligne!
On ne savait vraiment plus à quoi s'en tenir.
Au bout de 20 minutes, tout le monde était prêt, et nous voila partits.
On fait encore 5 kilomètres pour aller prendre position sur une crête, face au nord et derrière laquelle sont les Bulgares.
On a peine à le croire, on avait marché pendant une journée et une nuit, et on les pensait au moins à 30 kilomètres de nous, et voila qu'ils nous tombaient encore sur le dos en arrivant. C'était

un peu trop fort, mais il n'y avait pas à demander d'explications.
En arrivant, il faut se refaire des trous, tailler des branches pour nous masquer un peu.
Nous sommes déja placés en tirailleurs, quoique le danger ne semble pas imminent.
Du moins, notre position paraît facile à défendre.
Ce n'est qu'un fouillis de petits bois, de la hauteur d'un homme, et qui valent pour nous, autant qu'un réseau de fils de fer.
La soirée se passe assez calme, on apercoit les Bulgares, sur une crête en face de nous, mais ils sont loin à 800 mètres et on est séparés par une petite vallée. On échange quelques

coups de fusil et c'est tout.
La nuit on place une sentinelle double par escouade, à 20 mètres en avant de nous.
Là il faut ouvrir les yeux et surtout les oreilles, mais on a bien plutôt envie de dormir. car cela fait la 4ème nuit à blanc, et la garde n'est pas très vigilente.
Heureusement personne ne vint nous déranger.
Le lendemain, nous nous arrangeons chacun de notre mieux dans nos trous, que nous fortifions avec des pierres que l'on trouve à foison à cet endroit.
Un point élevé où nous sommes on voit très bien ce qui se passe. notamment sur la rive gauche du Vardar, où le canon tonne

sans relâche.
De notre coté, sur la rive droite les Bulgares bombardent la route qui passe dans la vallée, et par où les nôtres battent en retraite.
Les quelques pièces qui restent encore de notre coté bombardent les défilés par où arrivent les Bulgares.
Quand à nous (je veux parler de mon bataillon) nous sommes assez tranquilles. Sauf la nuit, car il nous faut prendre 2 heures de garde toutes les 4 heures. Il fait un froid rigoureux, et nous n'avons même pas le droit de démonter nos sacs, pour nous servir des couvertures.
Le lendemain 10 Décembre, le temps est brumeux, toute la matinée, nous entendons une

forte fusiliade sur notre droite accompagnée de coups de canons Les Bulgares ont dût se rapprocher beaucoup de ce coté.
En face de nous, c'est toujours calme, mais nos canons qui nous avaient protégé la veille avaient dût se retirer pendant la nuit. Tandis que ceux des Bulgares s'étaient beaucoup rapprochés.
Leur bombardement etait continué, mais beaucoup plus intense sur la rive gauche.
A la jumelle, on distingue très bien les notres qui se retirent par bons successifs poursuivis par les éclatements des Schrapnels, qui ont fait Schrapnels.
d'être bien reglés.

On domine tout cela, comme du haut d'un observatoire, et malheureusement, on se rend très bien compte que nos camarades prennent la pillule.
Cela n'est pas pour nous encourager, et nous avons tous la convictions que si nous nous retirons pas de nos positions pendant la nuit, nous serons attaqués à notre tour, avant le lendemain.
La nuit se passa pourtant dans le calme, mais nous avions comme un pressentiment qu'il allait se passer quelque chose.
En effet le lendemain à 3 heures du matin, ceux qui dormaient furent réveillés en sursaut par des clameurs, partant de tout coté.
Les Bulgares attaquaient sur

notre droite, en poussant des «hourras» formidables.
Au début, nous n'y prenons pas bien garde, mais nous prenons néanmoins nos précautions, et nous mettons sac au dos de suite. Mais bientôt les clameurs se rapprochent, les nôtres, qui étaient sur notre droite, se sauvent à toute jambe par la vallée poursuivis toujours par les Bulgares, qui poussent toujours des «hourras».
Leur progression, et très rapide, bientôt ils arrivent à notre hauteur, et même nous dépassent, menaçant ainsi de nous encercler.
C'est à ce moment que nous songeons à nous sauver à notre tour, sans même en

recevoir l'ordre. Mais c'est déjà un peu tard, car ils arrivent à toute jambe par la vallée, et ils n'ont pas l'air de vouloir s'arrêter.
C'est alors une nouvelle course au pas gymnastique à travers les buissons qui nous déchirent les mains. Les sacs et les fusils voltigent de toute part, on fait des culbutes en voulant aller plus vite. Mais plus on courrait, et plus ils se rapprochaient, si bien qu'à un moment, Bulgares et Français étaient tous mélangés. Il y en avait devant il y en avait derrière, il y en avait partout.
Cela se comprend facilement d'ailleurs, car les premiers

qui avaient attaqué, étaient déjà plus avancés que nous quand nous avons songé à nous sauver, et en nous retirant, on marchait presque derrière eux.

Et cette fois encore, ce fut grâce à la nuit si je réussit à m'échapper, toujours en courant avec quelques autres.

Enfin au petit jour nous nous arrêtons, et nous nous reformons en tirailleurs derrière un talus,: notre Capitaine est toujours avec nous, ce qui nous rassure un peu.

Il y a une quantité de Mitrailleuses qui nous crachent dessus, mais on est bien à l'abri derrière notre talus.

Les Bulgares eux-mêmes

se sont arrêtés dans un petit ravin en face de nous.

Nous avons une section de mitrailleuse avec nous, pour nous soutenir, mais nos rangs se sont bien éclaircis, il en est resté beaucoup en route tant blessés, que prisonniers, et lorsqu'on fait le recensement de la compagnie, il en manque près de la moitié.

D'ailleurs, nous ne sommes pas au bout de nos épreuves, nous sommes là couchés en tirailleurs, et les Bulgares pourraient bien encore surgir du ravin, d'un moment à l'autre.

Enfin la matinée se passa dans le calme, si on peut appeler cela du calme,

car les mitrailleuses ne cessaient par une minute, d'égrener leur tac tac, et il n'aurait pas fallut montrer sa tête à 50 centimètres du sol.
J'en fis moi-même l'expérience à mes frais dans la soirée.
Comme j'étais de faction pour observer le terrain en avant de nous, mon sergent me fit passer ses jumelles, pour regarder sur la crête en face Certains d'entre nous disaient qu'on y voyait remuer derrière les buissons.
Je pris les jumelles, et je me découvris presque à moitié pour mieux voir.
Je voyais en effet des Bulgares qui se défilaient en rampant derrière les broussailles. Ils passaient

un par un pour ne pas attirer l'attention.
Mais si je les voyais très bien eux aussi me voyaient, et il y avait à peine 3 minutes que je regardais ainsi, que tout à coup je sentis un choc comme un violent coup de poing derrière la tête. J'y portais aussitôt mes deux mains, et j'en retirais une pleine de sang. Je venais de l'échapper belle, et il s'en fallut de peu que je paie de ma vie mon imprudence.(1) Car une balle venait de traverser mon casque et n'avait fait que m'effleurer la peau.
J'allais m'asseoir pendant qu'un autre prenait ma place, car j'étais devenu blanc comme

C'était le 11 Décembre 1915

un linge, et je voyais tout tourner.
La frayeur en fesait d'ailleurs plus que le mal.
Enfin après avoir bût une bonne goutte de Rhum, offerte par mon Adjudant, et pris un moment de repos, je me remis peu à peu, et je compris que je n'avais pas de mal.
Mais c'était mon casque qui avait payé pour moi, et en regardant la déviation de la balle, et les deux trous qu'elle avait faits, je compris que j'avais passé près, ou plutôt qu'elle avait passé près.
Vers 4 heures, je reprend de nouveau la faction, mais tout à fait à l'extrême garde pour éviter une surprise de ce côté.

Nous sommes deux, nous sommes couchés à plat ventre, mais les balles nous rasent les oreilles On a dût nous apercevoir et il y a aussi moins 5 mitrailleuses qui nous visent.
Aussi notre position est-elle très périlleuse. Mais à peine étions nous là depuis une demi-heure, qu'on nous fait passer l'ordre de nous replier qu'il faut battre en retraite.
Les Bulgares avaient encore réussit à nous tourner par la gauche, et nous étions encore sur le point d'être cernés.
C'est alors la même débandade que le matin, et la fusillade devient terrible.
Les Bulgares qui occupaient

les crêtes en face, avaient au moins 6 mitrailleuses qui tiraient sur nous, de toute la vitesse possible.
Heureusement on suivait un petit ravin creusé par l'eau et qui nous mettaient un peu à l'abri.
On réussit encore à se faufiler sans trop de perte. D'ailleurs la nuit vint sur cet entrefaite et on put se retirer progressivement sans être trop inquiettés, en évitant de suivre les chemins, qui etaïent repérés et battus par les mitrailleuses.
On etait à nouveau mélangés il y en avait de toutes les régiments, et on avait peine à s'y reconnaitre.
Mais enfin on venait tout de

même d'en échapper encore une belle.
Mais on avait toujours rien à manger, on avait pas fermé l'oeil depuis 8 jours, et il fallut se remettre en marche tout de même.
On nous disait qu'on devait pas aller bien loin, pour ne pas nous décourager, et il nous fallut néanmoins marcher toute la nuit.
Enfin le 12 Décembre à 5 heures du matin, on arrivait à Guiévgueli. On pensait bien s'arrêter là, certains disaient même, qu'on allait reprendre le train pour Salonique.
Mais, après avoir tourné plusieurs fois autour de la ville, on repartait de nouveau à la pointe

du jour. On traversa la Vardar sur un grand pont de fer, et on prit la grande route de Salonique.
Bientot on traversait la frontière et cette fois on etait en territoire neutre.
A 8 heures du matin, on eut une pose d'une demi-heure pour faire le café et on repartait de nouveau.
Décidement on ne connaissait plus de repos : On ne s'était pas couchés depuis 3 jours, que quand les balles sifflaient et on ne nous demandait même pas si on etait fatigués.
Aussi la route fût bientot encombrée de traînards, les uns allaient tout doucement en baissant la tête, ne

pouvant pas suivre la colonne, d'autres feraient mieux, et s'assayaient tranquillement sur le bord du fossé.
Aussi loin que l'on pouvait voir, ce n'etait que des têtes Il y avait 3 Divisions, ou plutot ce qui restait de 3 Divisions, à la file les unes des autres, sans compter l'artillerie et le Train
Nous marchons ainsi toute la matinée, enfin à 1 heure du soir, on fait la grande halte, à coté d'un grand centre de ravitaillement. et malgré notre fatigue on se met en devoir de faire la soupe.
On touche à cet effet des boites

de potager, ainsi que du linge c'était bientot temps, il y avait assez longtemps qu'on nous faisait jeuner.

Il nous fallut encore aller chercher du bois à près d'un kilomètre, ainsi que de l'eau mais du moment que c'était pour nous, on en était pas à un kilomètre près.

On put enfin manger une goutte de bouillon chaud et boire un quart de jus.

C'est pendant cette pause qu'on reçu les félicitations du Général Baillon en personne.

Comme il arrivait avec tout son etat-Major, les officiers crièrent: «Tout le monde aux faisceaux». Mais

lui d'un geste de la main nous fit signe de rester tranquils, en disant qu'on avait déjà assez souffert et que c'était inutile de nous fatiguer sans raisons.

Il n'en fallut pas davantage pour nous donner une bonne opinion de lui, on voyait ainsi qu'il comprenait nos misères.

A 9 heure du soir, on remettait sac au dos, mais cette fois ce n'était que pour aller a 1 kilometre plus loin pour passer la nuit au milieu d'un champs.

En effet on nous fit camper au milieu d'une grande prairie couverte de grandes herbes séchés. Mais plus de la moitié d'entre

nous, ne possédaient plus ni sac, ni toile de tente, et la nuit ne s'annonçait pas chaude.
On se mit donc en devoir de construire de petits abris avec des branches, et les herbes de la prairie, pendant que la soupe se préparait. Et nous nous installons le mieux possible pour passer la nuit.
D'ailleurs, on en a bien vu d'autres depuis 8 jours qu'on n'a pas fermé l'oeil, et on aura pas besoin d'être bercés pour dormir.
On ne demande qu'une chose c'est de n'être pas dérangés.
On mange de bon appétit la soupe au riz et la viande rotie, qui constituent notre

souper, arrosés d'un quart de jus.
Le lendemain 14 Décembre on nous distribue à chacun un chandail, et quelques chemises, et le soir, on s'en va creuser des tranchées à 1 Kilomètre en avant de nous, chose qui nous surprend assez, car on était toutes de croire que la guerre était finit pour nous, vu que nous étions passé en territoire neutre.
On aurait bien voulut voir des journaux, pour savoir un peu ce qui se passait mais c'était impossible.
Le soir on couche encore au même endroit, mais la nuit est très froide, et nous grelottons passablement.

Le lendemain, on a reveil à 4 heures, pour préparer le café, et le départ a lieu à 6 heures.

Nous marchons, environ pendant une heure, toujours dans la direction de Salonique.

Puis on nous fait arrêter à gauche de la route, pour laisser passer d'autres troupes qui doivent marcher avant nous.

Nous restons là au moins 2 heures, à grelotter, et à piétiner sur place.

Du point ou on est placé on voit très bien le lac Doiran, qui se trouve au fond de la plaine, encaissé entre de petites collines.

Des quantités d'Oiseaux, de

toutes sortes dont je ne connais pas les noms, volent au dessus de nos têtes.

Enfin nous reprenons notre marche, jusqu'à 2 heures du soir, et nous nous arrêtons pour faire la grande pose tout près de la gare de Karassouli.

C'est là qu'on put voir quelques journaux pour la première fois depuis qu'on avait quitté Salonique.

Ils n'étaient pas d'ailleurs si flatteurs pour nous: Ils trouvaient, que la retraite de notre armée s'accomplissait dans les meilleures conditions. sans être inquiétée par l'ennemi.

Ils donnaient même à

l'appui de leurs affirmations quelques petits récits plus ou moins fantaisistes.
A les croire, tout se passait pour le mieux, tout était prévu, organisé, en vu des événements présents.
A comme on aurait voulut les avoir eut avec nous, pendant nos jours de jeûnes et où l'on ne connaissait jamais le sommeil
Et aussi pendant les trois ou quatres fois que l'on avait été encerclés, et qu'on avait réussit à s'echapper que par miracle.
Ca on serait été content de les voir à l'oeuvre, toutes nos reporters de journaux qui suivent les phases d'une

bataille, de 15 kilomètres à l'arrière avec une paire de jumelles, et qui trouvent toujours que tout marche bien
Je suis bien certain que si ils nous avaient suivit ainsi, coude à coude, leurs impressions seraient pas été les mêmes.
Enfin pour en revenir à nos moutons, nous repartons de Karassouli à 3 heures du soir
On suit presque toujours la voie ferrée. Il tombe une pluie fine et pénétrante qui a bientot fait de nous transpercer jusqu'aux os.
Nous marchons ainsi jusqu'à dix heures du soir: sans nous arrêter, et sans que la pluie ait cessé de tomber.
Nous n'en pouvons plus

et de nouveau il commence
à en rester un bon nombre
en route.
A la fin on fesait la pose
de 10 minutes toutes les demi-
heures au lieu de toutes les
heures.
Aussitot arrêtés, on se couchait
par terre et on s'endormait
si bien qu'il fallait se
réveiller les uns aux autres
à coups de pied.
Je citerais un fait parmis
beaucoup d'autres, qui peut
donner une idée de notre
affaiblissement: un d'entre
nous s'etant endormi ainsi
pendant la pose fût réveillé
par ses camarades, et sans
bien se rendre compte de
ce qui se passait, il se

mit à marcher derrière les autres.
Et ce n'est qu'un quart d'heure
après qu'il s'apperçut, qu'il
avait laissé son sac et son
fusil, qu'il ne pensa pas
d'ailleurs à retourner chercher.
Je citerais bien d'autres cas
semblables, mais c'est inutile
et puis je serait en désaccord
avec les journalistes.
Enfin à 10 heures du soir
nous quittons la voie ferrée
et on va camper au milieu
d'un champs, dans l'eau et
dans la boue.
La bonne partie d'entre nous
n'avait bien entendu, ni
toile de tente ni couverture.
Malgré notre fatigue, il
ne fallait donc pas songer
à se coucher.

On réussit à dénicher un peu de bois parmis les vieilles maisons d'un village en ruine situé à quelques centaines de metres d'où on etait campés, et on se mit à faire du feu. On passa ainsi toute la nuit à se chauffer.
On essayait bien aussi de se sécher un peu, mais c'etait inutile, il tombait toujours de l'eau sèche.
Le lendemain matin, 16 Décembre, nous devions repartir à 7 heures, mais le départ fut retardé d'une heure, à cause du mauvais temps.
A 8 heures, on se remet en route, dans la boue jusqu'aux genoux. C'est

peut-être la plus terrible journée que je me souviens avoir passé.
Sous une pluie battante il nous fallut marcher depuis 8 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir dans la boue, et dans l'eau transpercés jusqu'aux os, et avec un quart de café dans l'estomac pour toute nourriture.
Nos souliers etaient remplis d'eau, ce qui rendait la marche plus difficile encore et bien plus pénible.
On arriva ainsi jusqu'à proximité d'un village ou il y avait déja pas mal de troupes.
On campa dans un petit ravin

au bord d'un ruisseau, qui était devenu un torrent avec la pluie.
Il nous fallut encore aller chercher du bois à 1 kilomètre pour faire du feu.
Car c'était la notre plus grande préoccupation. La fatigue, la faim, le sommeil tout cela passait au second plan, il fallait songer d'abord à sécher un peu ses vêtements, car depuis deux jours qu'on était ainsi transpercés, ça ne pouvait pas nous amener grand-chose de bon.
Le soir malgré qu'on avait pourtant sommeil, on ne pouvait songer à se coucher, surtout dans cette boue.

On passa donc encore la nuit à côté du feu, sans même réussir à nous sécher complètement.
Si seulement on avait eut une autre chemise à se mettre sur le dos, mais rien. et on était obligé de rester ainsi.
Le lendemain 17 Décembre, la pluie cessa pourtant de tomber.
On respirait un peu mieux si seulement on avait pût voir le soleil, mais il n'osait se montrer.
Enfin on continua toujours à faire du feu, pour finir de se sécher, et se dégourdir un peu.
Dans la journée nous ramassons aussi un peu d'herbe, pour

nous faire un petit abri pour la nuit suivante.
Je suis toujours avec mes deux inséparables copains, et a nous 3, nous possédons une toile de tente, ce qui nous permet de couvrir un peu notre petite maison.
Avec un bon feu placé juste à nos pieds, on finit se coucher, et nous passons une assez bonne nuit.
Et puis il faut dire aussi que nous sommes devenus pas difficile en fait de chambre à coucher.
Le 18 Décembre, on reçoit l'ordre de départ à 11 heures. On doit se tenir prêt à partir à midi.
On part à une heure pour

aller camper sur un petit plateau a 5 Kilometres plus loins. On etait placés tout près d'une gare de ravitaillement. Mais cette fois le terrain est très mouillé pour construire des abris. Nous sommes obligés de couper de petits gazons carrés, que nous empilons les uns sur les autres en guise de murs comme feraient des gosses pour s'amuser, et que nous recouvrons ensuite, toujours avec notre toile de tente. Avec un peu d'herbe pour nous coucher, cela nous fait un abri médiocre pour passer la nuit. Heureusement elle n'est pas trop froide.
Le lendemain, nous avons

revue d'Armes à 9 heures tout comme si ca avait été bien présents.
Et comme c'etait dimanche nous assistons à la messe qui à lieu en plein champs.
Cela nous etait pas arrivé depuis bien longtemps, et on etait encore heureux de pouvoir célébrer ce jour, car bien souvent il avait passé sans même qu'on le sache.
Le soir pour nous occuper on nous fait tracer de petits fossés pour séparer les compagnies Chose bien inutile, et simplement ordonnée dans le but de nous tracasser.
Après avoir enduré tant de souffrances, je me demande

si il y aurait eut un grand inconvénient à nous donner le repos du Dimanche pour cette fois, d'autant plus que le travail qu'on nous fesait faire etait absolument inutile On dira que c'est de la discipline, que c'est pour tenir les hommes en main.
Mais je répondrais sans hésiter, qu'on en a souvent trop abusé de la discipline et que souvent si il règne un mauvais esprit parmis les troupes, c'est grâce à ces abus de pouvoir qui sont commis journellement.
Si les officiers avaient un peu plus d'égards envers leurs hommes, et ne les considéraient pas comme

de pauvres bêtes, comme je l'ai remarqué souvent, ceux-ci mettraient aussi beaucoup plus de bonne volonté à accomplir les choses nécessaires et tout le monde y gagnerait.
Le lendemain, on a encore revue d'armes à 9 heures pour changer.
On mange la soupe à 10 heures on démonte les tentes, et on part à 11 heures (notre travail de la veille avait bien servit) pour aller camper à 4 kilomètres plus loin, tout près d'un village au bord du Vardar.
On s'arrête sur une petite colline face à l'Est, et comme on a reçu un renfort la veille, on réussit à monter des tentes pour

tout le monde.
Heureusement pour nous car la nuit, il se lève un orage formidable, et si on avait été obligés de coucher dehors, on ne serait pas été de la classe.
La pluie tomba en averse toute la nuit, néanmoins nous n'étions presque pas mouillés.
Au jour, la pluie cessa de tomber. Comme on était placé sur une hauteur et qu'on avait eut la précaution de creuser une petite rigole autour de la tente on avait pas eut trop à en souffrir.
Dans la matinée, on nous fit distribuer des couvertures,

et des toiles de tente, mais toujours pas de linge pour nous changer, ce qui serait été le plus nécessaire.
Dans la journée on put se rendre au village situé à quelque centaines de mètres du camp. On aurait pût acheter quelques friandises, mais c'était 4 fois trop cher, on préféra s'en passer.
Notre nourriture s'était aussi un peu améliorée. On mangait toujours de la chèvre et du mouton, mais on touchait quelques légumes, et c'était aussi mieux préparé, vu qu'on avait mieux le temps.
Les nuits étaient toujours très froides, mais avec les tentes bien fermées, et des

couvertures, on pouvait quand-même s'en tirer.
Les jours suivants se passèrent à installer notre camp: on fit des cuisines, de petits bancs pour s'asseoir, pour manger. Tous les matins, on allait creuser des tranchées à 3 kilomètres, sur les hauteurs qui dominent le Vardar, sur sa rive gauche.
Quelques jours après on nous fit lire aussi les félicitations du Général Sarail, mais cela ne nous intéressait pas beaucoup, car il nous félicitait pour notre courage, notre ténacité, et nos victoires remportées sur un ennemis supérieur en nombre, et connus ce fait

de victoire, on s'était fait rosser à chaque fois, et qu'on n'avait réussit qu'à reculer de 150 Kilomètres, c'était inutile de nous bourrer le crâne.

Enfin, vint le jour de noël on fût assister à la messe et on eut repos complet ce jour là.

On nous fit distribuer à chacun cent grammes de figue, une orange des dattes, un paquet de cigarettes. Tout cela était bien peu de chose, c'était suffisant quand même pour nous faire plaisir.

Les Serbes qui étaient dans un camp à coté de nous, n'eurent pas cette chance-là, et on les fit travailler toute la journée

La semaine suivante se passa à creuser des tranchées. On fortifiait toute la ligne du Vardar comme un immense camp retranché.

Tranchées de première ligne, tranchées de soutiens, tranchées de réserve, rien n'y manquait. D'ailleurs on était pas gênés pour travailler, comme si on avait eut les Bulgares à deux cents mètres de nous et les obus sur la figure. On avait pas peur de se montrer pour travailler à découvert, et le travail était assez bien fait.

Le premier janvier 1916 on eut encore repos toute la journée, et on fût fêter la nouvelle année avec

quelques bouteilles de (Samos) qu'on avait pût se procurer la veille au village.
En général l'année commençait assez bien pour nous, on avait pas trop à se plaindre depuis quelque temps, notre nourriture s'était déjà bien améliorée, on allait travailler tous les jours, mais la nuit on pouvait reposer tranquilles mais on en avait bien besoin car on avait été rudement épuisés par la retraite, et on avait besoin de reprendre des forces.
Le 4 janvier, on nous fit prendre des douches à Topcin ce qui n'était pas sans besoin. On put aussi faire désinfecter notre linge.

Le lendemain, on nous distribuait des effets. Mais il n'y en eut que pour les plus curieux.
Ce jour là, on nous fit aussi faire la corvée toute la matinée, en l'honneur de la visite du Général Sarail qui devait venir inspecter le camp, le soir même.
Mais il dût rester en route car la soirée se passa sans qu'on l'aperçût.
Les jours suivants furent assez tranquilles: notre travail était régulier, on marchait tantôt le matin, de 5 heures à 11 heures, tantôt le soir de 11 heures à 5 heures. Et il n'y avait rien à dire.
Un jour pourtant on eut

une petite alerte, c'était le 7 janvier. Comme on venait de manger la soupe, vers 11 heures du matin, je descendais avec un caporal, et quelques camarades, jusqu'au village pour chercher des pelottes de fils de fer.

On s'en allait bien tranquille en devisant tous ensemble, quand tout à coup on entendit un bruit inacoutumé, comme la chûte d'un objet lourd venant d'une grande hauteur. Au même moment, une détonation formidable ébranlait tous les échos des environs, suivie aussitot de plusieurs autres.

Sans trop savoir ce qui se passait, on se mit à courir

du coté opposé à celui d'ou venaient les détonations.

Mais 2 secondes après on entendait le même bruit de chute et au même moment un déplacement d'air nous couchaient tous par terre.

Une bombe venait de tomber à 10 mètres de nous, ou plutot au milieu de nous, car il y en avait devant et derrière.

La première minute de frayeur passée, on comprit enfin ce qui s'était passé. C'était tout simplement un Aéro boche qui s'était payé le plaisir de venir nous arroser avec ses bombes.

En regardant en l'air, on le vit très bien quoique il était à une grande hauteur.

Il s'en allait, tout satisfait de son travail.
Il n'eut d'ailleurs pas beaucoup de peine à regagner son camp car pas un seul coup de canon ne fut tiré contre lui, et quand on vit apparaitre nos aviateurs, il y avait plus d'une heure qu'il avait disparu.
Le résultat du bombardement fut 2 tués et quelques blessés.
A part ce petit événement tout marchait assez bien: nourriture excellente, travail bien réglé, pas de garde à prendre la nuit. On se trouvait presque heureux
Mais ça allait trop bien pour que ça puisse durer, et c'est à ce moment que je vint malade.

Depuis quelques jours, je sentais que ça allait pas bien. J'avais la tête lourde, pas d'appétit, et un mauvais sommeil Aussi le 11 janvier, je demande la visite: J'avais 38-2 de fièvre le matin. On me met exempt de service, mais le soir j'avais déjà 38-9, et le lendemain ça montait encore.
Aussi le 3ème jour, je suis évacué à l'ambulance de Capeix.
Là je reste encore 3 jours. Mais ça allait de plus mal en plus mal. Aussitot que je me levais pour faire quelques pas, j'avais le vertige je voyais tout tourner, et j'avais un mal de tête fou. La fièvre montait toujours

Aussi après être resté 3 jours à Topcin, le Major décida de m'envoyer à l'Hopital, et le 16 janvier je prenait l'auto pour Salonique.
J'avais près de 40 de fièvre aussi à peine si je me souviens comment je suis rentré à l'hopital.
Je ne puis pas raconter davantage ce qui s'est passé pendant mon premier mois à Zétenlick, car je n'ai rien noté sur mon carnet pendant tout ce temps pour une bonne raison que j'en etait incapable.
Tout ce que je peut me souvenir d'après ce que l'on m'a raconté longtemps après c'est que je l'ai échappé belle. Une preuve, c'est

que le medecin qui me soignait avait dit un certain soir que je ne passerait peut-être pas la nuit.
J'avais presque atteint le maximum de fièvre 41,8
J'étais dans le Coma, je parlais vagement, sans savoir ce que je disais, et autant que je puis me souvenir, je crois que j'etait un petit malade très emmuyant à soigner.
Comme traitement je me souviens assez bien qu'on me mettait dans des bains à l'eau glacée pour faire tomber la fièvre. Chose que je n'acceptait pas sans me débattre surtout le premier jour.

J'ai gardé aussi un bon souvenir des piqûres au Sérum Pasteur qui consistaient à m'introduire un demi-litre de liquide sous la peau.
Enfin, le 17 Février, c'est à dire un mois après mon entrée à l'Hopital je pût noter sur mon carnet de route que ca allait beaucoup mieux. Ce fait de l'avoir noté, en était déja une preuve suffisante car au moment ou j'étais le plus malade, j'était loin de pouvoir écrire, et à plus forte raison, je n'y songeais même pas.

Je veux mentionner à ce moment un petit ~~fait~~ détail, qui prouvera l'état ou je m'étais trouvé

à un certain moment, et à quel point j'avais perdu la mémoire.
Quand j'etait rentré à l'Hopital on m'avais mit tout d'abord dans l'une des salles communes, ou sont tous les malades ordinaires.
Je ne sais pas exactement le temps que j'y restait, toujours est-il, que le Major jugant mon état des plus graves, me fit passer dans la salle des grands malades
Hors quelques jours après l'infirmière qui m'avait soigné dans la première salle vint prendre de mes nouvelles et voir comment j'allais.
Elle s'assit à coté de mon lit pour causer un moment, et elle me parla longtemps

comme si elle m'avait déjà connu d'avance.
Moi je la regardais avec de grands yeux, car je me demandais bien où elle avait pu apprendre à me connaître ainsi.
Je répondais à toutes ses questions, mais je trouvais assez drôle, qu'elle s'intéresse tant à moi.
Elle s'aperçut bientôt de mon embarras. Alors elle me dit tout simplement:
«Mais vous n'avez pas l'air de me reconnaître du tout.»
Cette fois, je crois que tout ce qui me restait de sang me monta à la figure, tellement elle m'avait surpris
Je la regardais encore avec

des yeux plus grands si possible
Mais je fus bien obligé de lui répondre qu'il me semblait ne l'avoir jamais vu.
Elle en fut elle-même toute émotionnée; alors elle me parla de la salle où j'étais avant celle-là. Mais c'était encore peine perdue, il me semblait que je n'avais jamais été ailleurs que dans ce coin-là.
Enfin à force de m'expliquer je parvint quand-même à me souvenir, pas exactement mais vaguement ce qui s'était passé, et je la remerciais bien de m'avoir ainsi ouvert les yeux.
Mais tout de même je n'en revenais pas de ce coup-là. Vraiment

il avait fallut que j'ai été rudement bas, pour ne plus reconnaitre une personne à qui je devais beaucoup de soins.
Et pas même me souvenir que j'avais changé d'appartement.
Mais j'allais beaucoup mieux déja, et c'etait la l'essentiel; et le 7 Mars je commencais à manger un peu.
Un peu de purée de pomme de terre avec un œuf, c'etait peu de chose pour mon appétit, mais j'etais déjà content tout de même.
D'ailleurs la fièvre avait bien diminuée, et j'aurais bien mangé un boeuf, tant j'etais faible et délabré.
Toutes les jours je demandais

au Major de me donner à manger, mais il me disait toujours de prendre patience.
Enfin le 12 Mars on me donne un petit morceau de pain pour la première fois en ayant soins de m'enlever la croute.
Il faut croire que c'etait là pour moi, un evènement, car je n'ai pas oublié de le marquer sur mon carnet de route.
Le 14 Mars, on m'annonce mon départ pour la France pour le 17, c'est à dire 3 jours après. Cette fois je ne sentait plus de joie, et je me voyait déjà arriver à Marseille, ou à Toulon.
Le 16, comme c'était la

veille du grand jour, et que je manifestais mon désir de voir un peu dehors, ce qui se passait, mon infirmière me fit donner des effets, et je fis le tour de la cour, à son bras, car je n'etais pas costaud, et j'etais encore incapable d'aller loin tout seul. Mais j'etais content tout de même d'avoir essayé ma force.

Pour la dernière nuit, je ne dormis pas bien, j'avais mille idées qui me trottaient dans la cervelle.

J'etais bien content de partir en France, mais ca me donnait tout de même de l'inquiétude.

Enfin le grand jour arriva.

De bon matin, on m'apporta tous mes effets pour m'habiller, ainsi qu'un tas de colis, qui m'etaient arrivés, pendant que j'etais à l'Hopital, et qui ne m'avaient pas servit à grand-chose, car je n'avais pas le droit d'y toucher.

Je m'habillais donc pendant que les camarades feraient un ballot de tout ce qui me restait.

Les autos qui devaient nous emmener, arrivèrent bientot, et il fallut se séparer.

Je ne veut pas passer au récit du voyage, avant de rendre un hommage sincère, et bien mérité, à tout ce personnel

de l'Hôpital, qui s'était dépensé sans compter, sans s'occuper des risques toujours possibles de la contagion.
Je citerais en particulier le Major, brave et patient, qui écoutait, et répondait en souriant à des réclamations qui souvent ne tenaient pas debout.
Je remercie aussi et surtout la brave Dame infirmière qui passa souvent ses nuits à notre chevet, et qui me prodigua, tant de petits soins et d'attentions, dont une femme seule est capable.
Que de fois quand j'étais découragé, et quelquefois prêt à pleurer, elle est venu me consoler.
Quand j'étais exaspéré

par toutes sortes de traitements qu'il me fallait subir, et que je m'énervait de trop, elle était toujours là pour m'adoucir, et me calmer.
Elle seule en était capable.
Comme remerciement, elle me demandait tout simplement que je l'appelle maman.
Je ne me fesait pas prier, car je crois que pour moi, elle avait bien mérité un peu ce nom, et si je réussit à me sortir de ce mauvais pas, c'est aussi un peu grâce à elle.
Au moment de partir elle vint m'embrasser en me donnant une orange, et malgré moi les larmes me tombèrent des yeux, en

quittant cette femme qui avait été pour moi, une seconde mère, car elle ne m'avait pas donné la vie mais elle me l'avait sauvée.

Elle s'efforça encore au moment de partir de me rassurer, sur la question du voyage, car on parlait beaucoup des sous-marins encore à ce moment.

Puis les moteurs se mirent à ronfler et on quitta l'hopital pour prendre la direction du port.

En arrivant, on nous embarqua dans de petites chaloupes, qui nous transportèrent jusqu'au paquebot. Là on nous prit sur des brancards pour nous porter jusque dans les

cabines, où on nous fit s'habiller et coucher.

Une demi-heure après, on prenait le large, on vit encore un instant la ville haute, avec ses grands minarets, et le bateau ayant tourné sur lui même pour gagner la haute mer, la cote disparut, et on ne vit plus que de l'eau.

Nous etions une dizaine par cabine, couchés dans des lits superposés.

J'occupais heureusement celui du haut, et comme il y avait une fenêtre en face, je pouvais voir la mer, et même les côtes sans me déranger. Ma place n'était donc pas mauvaise.

D'autre part, il fesait un

beau soleil, et la mer était très belle.
Le (Canada) (était le nom du bateau) glissait sur ces eaux calmes, comme sur la glace.
A peine si on sentait le roulis.
La journée se passa donc sans incidents, on était presque aussi bien couchés, que dans un lit d'hopital, l'ennuyeux c'est qu'on nous donnait du lait condencé au lieu du naturel, ce qui n'allait pas du tout.
Le lendemain contrairement à ce que j'avais pensé, la fièvre n'avait pas montée, j'avais toujours 36,6 de température.
Le soir, j'avais 37,5, mais

ce n'était toujours pas grand chose.
Le 3ème jour de la traversée la mer est toujours très belle, et dans l'après, midi nous arrivons en face des côtes de Calabre. On distingue très bien les maisons au bord de l'eau.
Bientôt nous arrivons dans le détroit de Messine, alors là jamais je n'ai vue un paysage aussi merveilleux.
Je me souviens alors, qu'en France, c'était une chose bien à la mode, chez les élus de la fortune, de venir passer leur lune de miel sur les côtes d'Italie. Et je compris un peu, pourquoi on choisissait ces lieux, si

éloignés, surtout que les beaux sites, ne manquent pas en France non plus.
Mais c'était bien là en effet le vrai pays du rêve.
Aussi loin, que l'on pouvait voir tout le long de la côte, c'était de petites collines qui s'élevaient parfois à pic, et garnies de feuillages, et de verdures.
Il y avait aussi des champs de vigne, plantés jusqu'à la cime des rochers, si bien qu'on se demandait comment on avait pût faire, pour faire pousser des ceps là-haut.
Ça et là, accrochées aux flancs de la montagne, comme de petits nids d'oiseaux, on voyait de

petites maisons, dont la blancheur étincelait au soleil couchant.
Ces petites Villas, qui de là-haut dominaient la mer, sans la craindre, étaient bien faites pour abriter le bonheur, et je compris alors, pourquoi on venait le chercher de si loin.
Au bas de la colline, tout à fait au bord de l'eau, s'étalait la ville de Messine. A certains endroits, on distinguait encore des ruines provenant sans doute de la catastrophe, qui l'avait secouée plusieurs années avant.
Enfin ce jour-là, la nuit vint plutôt qu'on ne l'aurait souhaité, car on ne se lassait pas de regarder. —
Le lendemain, ça va toujours

pour le mieux, je n'ai toujours pas de fièvre, la mer est très calme, et on peut se reposer, ce qui est une grande chose pour les malades.

Dans la soirée, nous passons le détroit d'Ajaccio, on apercoit encore la terre des deux cotés. Bonifacio

On distingue très bien les fortifications, et même un poste de télégraphie sans fils, perché sur une hauteur, non loin de la côte.

Enfin le 21 Mars, au jour on arrive en vue des côtes de Toulon, et de suite, on nous apporte nos effets pour nous habiller.

En somme la traversée s'était faite dans les meilleures conditions. On avait pas eut

à souffrir du mal de mer, on avait pas eté inquiétés le moins du monde par les sous-marins, et je me sentais aussi dispos que le jour du départ.

Dans la matinée, nous entrons dans le port, qu'on devait traverser, pour aller du coté de Ste Mandrier.

Bientot on sentit le ralentissement des secousses des turbines, et un moment après le (Canada) etait arrêté immobile sur les eaux calmes.

Quelques instants après, arrivèrent les chalouppes, qui devaient nous transporter jusqu'au Quai de l'Hopital.

On etait déja habillés, prêts

à partir. On nous fit coucher dans les brancards, et le débarquement commença aussitot. On nous transporta d'abord dans les chaloupes, lesquelles une fois complètes allèrent nous déposer sur le quai de l'Hopital. Là des brancardiers qui nous attendaient, nous transportèrent à travers les jardins, jusque dans les salles qui nous étaient désignées. C'était immense et il y avait de quoi en loger plusieurs milles.
Une fois arrivé on nous fit déshabiller, on fit un etat de nos effets, et on put se coucher dans un bon lit mais je n'etait nullement fatigué, et je ne pensait pas à dormir. Ce voyage

s'etait passé le mieux du monde et je ne m'en ressentait pas du tout.
L'ennuyeuse, c'est qu'il fallut de nouveau me remettre à boire du lait. Je pensait bien avoir un peu à manger, mais le Major ne voulut rien savoir. Enfin on pouvait prendre patience tout de même. On nous donnait en plus du lait qui etait excellent, du jus de viande, et un petit verre de Malaga à chaque repas.
On avait aussi du tilleul rhumé pour calmer la soif.
Enfin au bout de 3 jours je commencait à manger un peu de purée. C'était

bien peu de chose, et j'en aurais bien mangé 4 fois autant.
Mais il fallait un commencement je n'avais plus de fièvre, ma température variait de 36 à 36 16, ce qui était le signe d'une grande faiblesse, et je comptais bien que ma ration serait augmentée dans peu de temps.
Le 24 Mars, le Major me fait donner des effets, et je commençais a me lever. Je ne pût pas aller loin C'est certain, mais je fis quand-même le tour de la salle, en me cramponnant aux pieds des lits, quand je perdait l'équilibre.
Certes, j'étais encore loin de

faire du pas gymnastique mais je me consolait en songeant, qu'un mois avant j'étais loin d'en faire autant.
Le lendemain, il fesait un beau soleil, et je hazardais un petit tour dehors.
J'eus de la peine à descendre les escaliers, mais je pris un bon bain de soleil.
Je restais à peu près une heure dehors, je ne voulais pas trop me fatiguer pour la première fois, mais quand il me fallut remonter les escaliers ce fût autre chose, il n'y avait pourtant que 5 ou 6 marches, mais comme il n'y avait pas de rampe pour m'aider, je fus bien obligé de les monter à quatres pattes.

Le soir en récompense, j'eus un petit morceau de viande à manger: Chose qui ne m'était pas arrivé depuis bientot 3 mois.
Le lendemain, on avait pour le déjeuner du poulet, je n'en pouvais croire mes yeux, moi qui avait été si longtemps sans manger, je me trouvais mieux qu'à la noce.
Dans l'après-midi, je retourne faire un tour dans le jardin et en rentrant, je pût déja constater mes progrès, car je montais les escaliers sans me servir de mes mains. C'était déja un record.
Ca allait donc de mieux, en mieux, les jours suivants je commencait à manger

davantage, j'avais de la viande rotie, et des légumes.
Ma température augmentait peu à peu, et j'approchait bientot la normale. Ce matin j'avais 36/7, au lieu de 36 les premiers jours, je reprenait donc des forces assez rapidement. Bientot, on me mit au régime 3/4, qui correspondait presque à la nourriture ordinaire d'un homme.
Mais c'était là le signe de guérison complète, et quoique j'etait encore bien faible, je compris, d'après ce que j'entendais dire, que je n'etait plus pour longtemps à l'Hopital j'écrivis donc chez moi pour avoir un certificat d'hébergement dans l'espoir bien probable,

que j'aurais une convalescence.
Mais je m'y etait pris quand-même un peu tard, car le dimanche, 2 Avril, on m'annonce que je vais passer devant la commission des convales-cences le lendemain !
J'en étais stupéfait, et je ne pouvais en croire mes oreilles. Il n'y avait encore pas 8 jours que je commencais à me lever, après avoir resté couché pendant plus de 2 mois, à peine si je comen-cais à manger, et on m'en-voyait déja en convalescence.
Je n'en revenais pas. Je savais bien qu'on ne m'aurait pas gardé longtemps, mais je pensais qu'on m'aurait donné quand-même le temps

de r'apprendre à marcher.
Mais il n'y avait pas d'explications à demander.
Ce plus emmuyeux, c'est que je n'avais pas mon certificat d'éberguement, et il me fesait bien faute.
Mais c'etait encore là un manque de bienveillance de la part du Major, car ça lui aurait pas couté beaucoup de m'aver-tir 8 jours d'avance de me munir d'un certificat.
Cela se fait d'ailleurs dans bien des hopitaux.
Enfin le 3 Avril, à 4 heures du soir, je quittais l'hopital St. Maudrier. On pris la chaloupe pour traverser la rade, et 20 minutes après on débarquait sur le quais

de la ville. Un sergent nous accompagnait, qui nous conduisit, jusqu'au dépôt 48, où on devait passer la commission.
On nous donna à chacun un lit au premier étage pour passer la nuit, mais je ne fût pas fermer l'oeil rapport aux punaises qui infestaient la chambre.
Le lendemain, je passait une première visite, et malgré le certificat du Major traitant qui demandait une longue convalescence, je fût proposé pour un mois.
Je ne fût retenir une grimace, moi qui comptait avoir au moins 2 mois, mais il n'y avait rien à dire.

je résolut néanmoins de m'expliquer devant la commission. Si je n'y gagnait rien, je n'y perdrait toujours pas grand chose.
Et le soir en me présentant, quand le Major Adjoint, eut lût à haute voix ma proposition je m'adressait au Président:
En termes très modérés, je lui fis remarquer qu'ayant resté couché pendant plus de 2 mois, je commencait seulement à me lever depuis 5 ou 6 jours. D'autre part que, étant resté 45 jours sans manger je n'avais commencé que depuis 8 jours, que je perdais près de 20 Kilos de mon poids normal, et que ce n'était pas possible que je puisse récupérer seulement une

partie de mes forces pendant un mois.
Il m'écouta avec assez d'attention m'examina ensuite, et finalement en constatant que j'étais très faible, il me fit marquer 45 jours, me disant qu'on verrait ensuite.
Ce n'était pas extra-ordinaire mais c'était toujours 15 jours en plus, et je suis bien certain que si je n'avais rien dit, étant proposé pour un mois, j'aurais eut un mois comme les autres et pas davantage.
J'avais donc tout lieu, d'être satisfait, mais c'était toujours le certificat qui manquait.
Et faut que je ne l'aurais pas, je ne pourrait pas partir.
Le lendemain, on m'envoyait

avec quelques autres, qui se trouvait dans le même cas que moi, dans une maison de convalescence, situé à proximité de la ville de Toulon.
Nous etions cinq, on prit d'abord le tramway pour sortir de la ville.
Mais on fut bien vite égarés, car il n'y avait personne pour nous conduire, et c'est tout juste si on savait l'adresse de la maison ou l'on devait se rendre.
Il nous fallut demander plusieurs fois, car dans toute les environs de Toulon, ce n'est que des (Villas), et beaucoup de nous se ressemblent.
Nous devions nous rendre à la villa (Nathalie), et ce nom

Pa, n'était guère connu.
On finit pourtant par trouver une femme, qui fût nous renseigner, et on arrivait bientôt devant la maison en question.
C'était une de ces charmantes petites maisonnettes comme il y en a beaucoup aux environs de Toulon, et auquelles on donne le nom de (Villas).
Elle était perchée sur une hauteur, et enfuie dans un petit bosquet de sapins.
C'était charmant comme situation, et on avait une vue superbe sur toutes les environs.
C'était environ 5 heures du soir quand on frappa à la porte: On fût reçu

très gentiment par une jeune fille d'une vingtaine d'années qui était elle-même la directrice de l'annexe.
Elle nous fit appeler de suite à son bureau, pour donner nos noms et adresses, ainsi que toutes les renseignements d'usage.
Et comme c'était l'heure du souper on nous fit passer ensuite dans la salle à manger.
Tout avait été prévu pour nous recevoir, et rien ne manquait. Cela ne ressemblait plus au menu de l'hopital, à beaucoup près.
Et de plus, on avait chacun une petite bouteille de vin qui faisait tourner la tête

rien qu'a le sentir. Du vin que j'en aurais certainement pas but un litre avant de rouler par terre.

Après la soupe, on mit à notre disposition, un tas d'amusements de toutes sortes: Phonographe, jeux de cartes, Damier, dominos, echecs, on avait que l'embarras du choix.

Tout cela etait bien beau et le temps, ne m'aurait certes pas semblé long.

Mais je m'ennuyait, en songeant que c'etait ma convalescence qui passait ainsi, et que le temps passé la comptait sur les 45 jours.

Mais d'un autre coté, se lamenter n'aurait servit

à rien, ne valait-il pas mieux attendre patiament.

La chambre à coucher, etait au premier etage, après avoir veillé assez tard, on monta se coucher, et je dormis bien cette nuit-la.

Si bien que je ne me reveillait que le lendemain matin au moment ou la cloche nous appelait pour le café.

On descendit aussitot, et le café au lait etait servit avec des tartines de beurre.

J'en fût surpris, je me croyait tombé du coup au fond de la Bretagne.

Il y avait la en effet une belle différence avec le pauvre café noir à peine sucré, qu'on nous donnait à l'hopital, sans

même un morceau de pain à manger en même temps.
L'après-midi, je retournais voir au dépot 48 pour avoir mon certificat, car je l'avait fait envoyé à cette adresse. On me dit qu'il etait arrivé, mais qu'on me l'avait fait expédier par la poste à la Villa.
Le lendemain je recoit bien une lettre, mais elle ne contenait pas de certificat, et j'en etait fort ennyé.
Je restais encore quelques jours ainsi dans l'attente, j'étais pourtant heureux, mais je m'impatientait malgré moi.
Enfin le 12 Avril, je reçoit une lettre, et cette fois, j'avais ce que j'attendais.

Je courut faire part de la nouvelle à la Directrice, mais je n'etait encore pas au bout de mes difficultés. Au contraire il s'en trouvait d'autres que je n'avait pas prévues.
Il me fallut courir un peu partout, chez un Docteur, qui etait chargé des soins à donner aux convalescents, et duquel, il me fallait un certificat pour pouvoir partir.
Il me fallut le poursuivre une partit de la journé pour pouvoir l'atteindre. Il avait plusieurs maisons à lui, et quand j'arrivais pour le demander, on me repondait toujours qu'il venait de partir.

je réussis pourtant à l'atteindre dans sa villa, mais une fois en règle avec celui-là, ce n'était pas tout.
Il me fallut encore trouver un certain Monsieur Président de la société des (Maisons pour les convalescents).
Il fallait qu'il me fasse lui aussi un certificat, comme quoi j'étais autorisé à me rendre chez mes parents.
A pauvre bureaucratie, heureusement, qu'à cette époque-là, il n'y avait encore pas la crise du papier mais on y travaillait ferme.
Mais ce n'était pas tout, il fallut encore aller à la Subdivision situé à l'autre bout de la ville, pour faire

quoi? Je n'en sais rien, montrer mes certificats.
Et enfin, et finalement, retourner au Depot 48, chercher mes papiers (ordres de transport) de voyage, qu'on avait eut soins de me garder pour m'obliger à retourner les chercher.
Enfin après avoir trotté toute la journée, j'etait en possession de tout ce qu'il me fallait.
Je retournais manger à la Villa, et après avoir remercié et pris congé de la directrice de l'annexe, je prenais le chemin de la gare, munis d'un paquet de provisions, qu'elle avait eut soins de faire préparer pour mon Voyage.

J'arrivais à la gare à 9 heures et un moment après, je prenais l'express de 9 heures 20, direction de Marseille - Lyon - Paris.
Une fois dans le train, comme je ne devais descendre qu'à Lyon, et qu'on n'y arrivait pas avant le lendemain matin, je pris mes dispositions, en vue de dormir un peu si possible, car je n'étais encore pas certain et je devais tâcher de me fatiguer le moins possible.
Ce n'était pas chose bien facile mais enfin je réussit quand-même à m'allonger sur une banquette et le temps ne me sembla pas trop long.
Le lendemain matin, j'arrivais à Lyon, mais il me fallut attendre encore 2 heures le

train pour Roanne, et encore ce n'était pas un express. Et je n'y arrivait que tard dans l'après-midi.
Heureusement il restait encore un train pour Marcigny et en le prenant presque aussitôt, j'y arrivais à 9 heures du soir.
Je ne saurais jamais exprimer l'émotion que l'on ressent à la vue du pays, et des gens que l'on connais, et que l'on revoit après une si longue absence.
J'étais timide et joyeux en même temps.
En descendant du train je pris le chemin de la rue Paillebotte, je marchait plus vite que je voulait

et cinq minutes après, je venait surprendre mes parents qui n'en revenaient pas de me voir arriver à pareille heure.
J'arrivais à point pour souper, mais il ne fallait pas compter de ne m'en aller à Neuilly le même jour et je fût obligé de coucher.
Le lendemain je ne partait de Marcigny que dans l'après-midi.
J'avais bien mon vélo c'est à peu près comme si j'avais été à pied, car je n'avais encore pas fait 1 kilomètre que les roues etaient déjà à plat.
Heureusement, je trouvais une voiture, mais je n'arrivais

qu'à 11 heures du soir.
Même surprise que la veille chez mes parents qui ne m'attendaient pas non plus.
Mais ce sont là des surprises qui ne sont pas désagréables et que je voudrais pouvoir faire souvent.
Et ce n'était que la deuxième fois en deux années.

Fin de la deuxième partie

Mémoires D'un Poilu

De la Classe 1914

Campagne 1914 — 1918.

3ème partie

Entrée.

Je vais essayer de continuer mes Mémoires, commencés il y a un peu plus d'une année, pendant mon séjour à l'hopital d'Etrelles, ou j'avais été hospitalisé le 19 Avril pour blessure.

Je m'étais arrêté à la fin de la deuxième partie, je vais donc reprendre là et continuer avec autant de clareté que possible, la suite de mon récit. Toujours avec l'aide de mon carnet de route, fidèle compagnon qui ne m'a jamais quitté, et sur lequel j'ai transcrit fidèlement, et daté au jour le jour mes impressions.

J'espère de la sorte, passer sans trop d'ennuies, les longues heures d'hopital qui me sont encore imposées par une troisième blessure, et attendre, avec la conscience du devoir accompli, la fin de la guerre qui ne saurait plus tarder à venir.

3ème Partie

Le 21 Mai 1916 de nouveau, l'heure de partir a sonnée. C'est le retour au dépot, après avoir tiré 45 jours de convalo, il faut r'endosser les fringues militaires, et reprendre les allures de soldat.

Je suis encore bien chétif, et j'ai pas beaucoup de force, la maladie m'avait rudement secoué, mais je suis quand-même bien guérit, et je n'ai plus que la graisse à récupérer, ce qui est un détail.

A 7h30 du soir, je prend le train à Marigny en direction de Roanne : c'est déja une première nuit qu'il faut sacrifier.

A Roanne je prend une express pour Paris, ou j'arrive le lendemain matin.

je m'adresse au bureau Militaire, mais il me renvoie passer à Montargis, et de là à Orléans. J'arrive à la nuit à Nantes, mais là de nouveau j'attends une partie de la nuit, jusqu'à 3 heures du matin, et je prend l'express qui me transporte directement à Lorient où j'arrive à 7 heures du matin.

Cela semble aller assez vite sur le papier, et on a pas l'air de trouver le temps long, il n'en est cependant pas de même en réalité: j'étais bien fatigué en arrivant, et je reconnu la que je n'était pas costaud.

Mes impressions d'arrivé, je les retrouve assez vagues: on traverse un bout du port, sur un immense pont métallique, puis c'est la gare. En descendant, je revois des tas de petites coiffes blanches, comme j'en avais déja vu l'année précédente. Les marchandes de poissons sont déja dans la rue: «Des merlans tout frais», un léger brouillard enveloppe la ville. Je m'informe de la direction à prendre pour arriver au dépôt

du 45ème, et j'y file directement.

Là commence le gros morceau à avaler, je n'en aie pas fini, de courir d'une porte à une autre: Bureau des entrées, magasin d'habillement, Officier-payeur, tout les principales, mais j'en aie pour toute la journé à me mettre en règle avec la bureaucratie, et encore le soir, je ne suis pas sûre d'y avoir réussi.

Enfin, on m'a donné une chambre avec un lit, c'est ce qui m'intéresse le plus, surtout après avoir passé deux nuits dans le train, et les tribulations de la journé, sont vite oubliées dans les douceurs d'un profond sommeil.

Le lendemain, un (type dévoué) vint me réveiller avec fracas, pour me demander si je voulais un quart de jus, et en même temps, il m'emplissait mon quart qu'il avait déja chopé dans ma musette, avec son bras (Voila qu'il me dit, si il y a du rabio, tu en auras). Ce mot

de rabio, prononcé le plus sérieusement du monde, me fit un drôle d'effet. pour moi, c'était tout le fourbi de la vieille rengaine militaire, qui était représenté par ce mot-là. Ce rabio, c'est comme les godasses, ou la galtouse, il faut être militaire, pour prononcer ces mots-là, ça n'irait pas à un civil.

Enfin j'en étais là de mes réflexions, quand le sergent de jour survint, et tout en prenant le nom des malades, annonça que tous les malades, ou convalescents, rentrés de la ville, devaient se présenter à la visite d'office. Voilà mon avis qui m'intéressait, d'ailleurs, je savais d'avance, que tout homme rejoignant son dépôt, après une permission quelconque, doit se présenter à la visite, aussitôt sa rentrée au corps.

J'avais d'ailleurs d'autres motifs, je me rendis aussitôt à l'infirmerie, et j'attendis que l'infirmier de visite, qui avait tous les noms sur son cahier me fit rentrer. Je me présentais au Major qui du premier coup d'œil, constata mon

amaigrissement général. Après m'avoir interrogé, sur les circonstances de ma maladie, et m'avoir examiné soigneusement, il me proposa pour 45 jours d'inaptitude, ce qui me fit tout de suite bien plaisir, car en effet, si seulement c'était accepté par la commission, et il y avait beaucoup de chances le Major lui-même, en faisant partir ce serait toujours 45 jours, à passer encore à peu près tranquille. Et qui sait, si avec ça, il n'y aurait pas encore moyen d'avoir une permission agricole.

Enfin, je ne pût pas être fixé tout de suite, car il me fallait attendre que la commission eut siégée, et ne pas être trop pressé.

Le lendemain, 25 Mai, comme ça se faisait habituellement pour dégorger la caserne, on nous fit conduire tous les inaptes, dans un faubourg de Lorient, à Lanester, où nous fûmes logés dans un grand hall qui avait dût servir de salle de Cinéma. Des lits

y avaient été aménagés, la salle était assez bien aérée, et on fut logés, non pas avec le dernier confort, mais du moins assez bien pour qu'il n'y ait rien à dire.

Le lendemain, et les jours suivants, on nous fit faire quelques petites promenades, aux environs, non pas dans un but d'entrainement, mais simplement pour nous distraire, et on ne s'en plaignait pas. On partait le matin, avec ceinturon et fusil, on faisait quelques kilomètres, l'arme à la bretelle, et on rentrait pour la soupe; l'après-midi, comme il faisait déjà chaud, on allait faire la sieste au bord de la plage.

On avait aussi un service de garde à assurer deux fois par semaine, à l'Arsenal et au pont du Scorff. Le 31 Mai, je fut désigner pour y aller, et je ne le regrettais pas, car ce fut là une des journées les plus intéressantes que je passait depuis ma jeunesse:

On relevait la garde à 4 heures du soir, et le poste de police était tout près de l'Arsenal.

Naturellement, aussitôt arrivé, et comme je ne prenais pas la garde tout de suite, ma première question, fut pour m'informer si je pourrais pénétrer à l'intérieur de l'Arsenal et visiter les chantiers. On apercevait bien un peu du dehors, mais moi, en curieux que j'ai toujours été, je voulais voir de près, pour mieux me rendre compte, et au besoin me faire expliquer tout le mouvement qu'il y avait à l'intérieur.

On me fit d'abord quelques objections, me disant que c'était défendu de pénétrer à l'intérieur des chantiers, mais comme nous étions deux, et tous les deux, bien résolus à voir de près tout cet outillage, on finit par nous dire de rentrer si on voulait, mais de faire attention, et de veiller à ne pas se faire attraper par un contremaître quelconque. Je n'en demandais pas d'avantage, et nous voila à l'intérieur des chantiers: Pour se faire une idée de mon récit, il faut se dire que

les chantiers de la marine, installés sur cette rive, couvrent au moins une superficie de cinq hectares, en usines, où en cales sèches et couvertes, pour la construction des bateaux. En ajoutant à cela, qu'il y en a bien autant de l'autre côté, sur la rive opposée, sans compter les casernes maritimes, et tous les établissements de l'Amirauté et de la préfecture Maritime, on se fera une idée encore bien imparfaite de ce qu'est en réalité, le port de Lorient.

Nous voila donc partis à l'intérieur des chantiers, nous visitons d'abord l'usine de munitions nous voyons comment un obus de 75 est tourné, en cinq-sec, ajusté, poli et raffiné, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Ce qui me frappe le plus, c'est que tous ces tours, ces fraiseuses, et ces machines de toute sorte, qui tournent si bien, sont maniés presque uniquement par des femmes, ou des jeunes hommes d'une quinzaine d'années, on remarque seulement quelques hommes d'un âge plus mûr -, mais qui

ont l'air de surveiller le travail des autres plutot que de travailler eux-même, ce qui me fait penser que ce sont des chefs de chantier, ou encore des contremaitres. J'aurais bien envie de les questionner un peu, mais les machines font un tel bruit, qu'on ne peut pas s'entendre, et puis, j'aurais peur qu'au lieu de me renseigner ils me montrent la porte; je me contente donc de regarder un moment, et ensuite nous filons plus loin.

Je passe sur beaucoup de détails de moindre importance, et j'arrive de suite au but principale de ma visite: les chantiers de construction.

Deux élégantes canonnières, presques achevées, sont encore sur leur berceaux, elles sont déja baptisées: « Bouffonne, et Tiponne », et elles ont l'air de se ressembler comme deux sœurs, Partout, à droite, à gauche, en haut, dessous, ou qu'on regarde, on voit un bonhomme accroché, suspendu comme un arraigné aux flancs du bateau, et qui frappe de toutes ses forces avec

un marteau sur la carcasse. On dirait des abeilles autour d'une ruche, et sur les deux bateaux en construction règne la même activité. Je regarde de tous mes yeux, car le spectacle est assez intéressant, un employé, qui n'a sans doute rien à faire, veut bien nous donner quelques renseignements qui nous font mieux comprendre, il nous fait remarquer, que quoique les deux cannonières sont de même dimension, et ont l'air de se ressembler, l'une des deux est beaucoup plus avancée que l'autre, et presque terminée il nous dit même qu'elle est sur le point d'être lancée.

Ce mot de lancer, mérite une explication nous la demandons à notre ami qui veut bien nous la fournir.

Lancer un navire quelconque, cela veut dire le mettre à la mer, car en effet si les bateaux sont faits pour aller sur l'eau, on ne peut pas les y construire, et inversement, un bateau une fois terminé, on ne peut pas le prendre et le porter sur l'eau, comme on en ferait d'un

morceau de bois quelconque, il a donc fallut que les ingénieurs trouvent un moyen, pour que le bateau, une fois construit, puisse gagner l'eau de lui-même. Ce moyen a été trouvé, et je vais essayer de dire en quoi il consiste.

Il y a d'abord la cale; la cale, c'est l'endroit ou doit être construit le bateau, elle est toujours aménagée à proximité de l'eau profonde, et couverte, pour qu'on puisse y travailler à l'abri. Dans cette cale, on commence par installer le berceau: le berceau, c'est comme qui dirait le moule, c'est un assemblage de pièces de bois, qui arrivent à former un demi-cilyndre, sur lequel doivent s'assembler les premières pièces qui forment la carcasse du navire. Ce berceau, au lieu d'être horizontal, est légèrement oblique, c'est à dire penché, de sorte que le bateau une fois terminé, on retire une espèce de clef qui le tient en place, et sous son inclinaison, son propre poids fait qu'il s'élance de lui-même dans l'eau qui est à proximité.

Telles sont les explications données par notre ami, et que je raporte bien imparfaitement.
Dailleurs, le lendemain, comme j'etais de faction sur le grand pont métalique, à une centaine de mètres de la, j'appris qu'on allait lancer le soir même la canonnière en question et en effet, vers 2 heures de l'après-midi, sur je ne sais quel signal, je la vis qui s'élancait tout d'un coup hors de la cale pour venir se poser gracieusement sur l'eau, à une vingtaine de mètres du gigantesque cuirassé «Gascogne» qui mesure 196 mètres de longueur, et dont on aurait dit la petite fille.
Il fesait un bel après-midi, beaucoup de monde etait venu pour assister au lancement, le spectacle en vallait la peine, et c'est pourquoi je le raporte ici, sans m'y attarder plus longtemps.
Le 6 juin, je fus enfin appelé devant la commission, j'etais impatient de savoir, mais

mon espoir ne fût pas déçu, et je fût porté inapte 45 jours, sans autres formalité.
C'etait le moment pour moi de me débrouiller, je m'etais déja procuré un certificat d'agriculteur aussitot que j'eût passé devant la commission, je courus le porter au bureau de la compagnie en même temps que je demandais une furnition agricole, à laquelle je savais avoir droit. On m'inscrivit, et il me fallut attendre encore quelques jours.
Enfin, le 10, on me fit appeler, avec un certain nombre d'autres, pour avoir quelques renseignements, et le soir même je partais pour quinze jours, par l'express de 7 heures du soir.
Je ne reparlerais pas du voyage, je dirais simplement que mon premier travail, en arrivant chez moi fût d'ecrire pour demander une prolongation qui n'arriva juste que le jour ou je devais repartir, il etait temps, et ce fût encore 15 jours de plus à passer au pays.

Je repartais donc le 13 Juillet, et cela me procura l'occasion d'assister en spectateur à la revue du 14 Juillet à Nantes. J'en profitais pour y passer la journée, et visiter un peu la ville: je vis le port avec l'immense pont transbordeur, la cathédrale, et aussi la grande fabrique de petits-beurres « Lu-Lu ».
Je repartais le soir, et le 15 j'étais de retour à Lorient.
Mais le temps avait coulé vite pendant ma permission, et le 18, mon délais d'inaptitude étant expiré, je repassais une nouvelle visite et cette fois je fus reconnu apte. Pendant ce temps, on avait évacué le dépot de Lanester, qu'on avait ramener à la caserne (Bisson) ou je passais encore quelques jours.
Le 1er Août, on assistait à une prise d'Armes imposante, dans la cour de la caserne Maritime pour fêter le retour de je ne sais plus quel Amiral qui revenait d'une expédition lointaine. On attendit au moins pendant 3 heures, comme

l'arme au pied, comme c'est la ca dans toutes les prises d'armes, puis l'Amiral vint enfin nous passer en revue, on lui présenta les armes et ce fut tout.
Passe pour présenter les armes à un supérieur puisque c'est une des marques de respect qu'on leur doit, mais messieurs les supérieurs feraient bien, souvent de ne pas abuser de la bonne volonté des inférieurs, et de ne pas leur faire attendre 4 heures pour se faire présenter les armes. Leur amour-propre en serait aussi satisfait, et ils auraient l'avantage de ne pas s'attirer les mauvaises, mais souvent amères réflexions de leurs subordonnés. La confiance des soldats en leur chef n'en serait pas diminuée à ce qu'il me semble et je crois que tout le monde y trouverait un soulagement à son amour-propre, et à son prestige de soi-même.
Le 3 Août nous embarquions pour Auray, on avait été equipés la veille au soir, et on avait touché des vivres pour un jour.

On nous embarquait vers 8 heures du matin et comme ce n'était pas très loin, on arrivait à Auray vers 10 heures.

C'en était fini des beaux jours, en arrivant, on fut versé à la 28ème Compagnie, dite compagnie d'entrainement; là il ne faudrait plus songer à faire de petites promenades, avec le fusil et le ceinturon, mais des marches de 25 kilomètres, avec équipement et sac complet.

Le lendemain de notre arrivé, je fut nommé pour assurer le service d'ordre à la gare, ce n'était pas un mauvais filon, je n'avais qu'à me balader toute la journé sur le quai, et je pouvait venir. Cela me procura l'occasion de visiter la ville d'Auray, qui n'a d'ailleurs rien d'extra-ordinaire, si ce n'est le port, avec une petite plage où on nous fit baigner assez souvent par la suite.

La ville n'a d'importance que par la courte distance qui la sépare de Sainte-Anne d'Auray dont j'aurais à reparler tout à l'heure, et qui

lui donne un grand nombre de pélerains.

En effet le dimanche suivant, 6 Août, comme on avait quartier libre toute la journé, j'en profitais pour aller visiter ce lieu de pélerinage national, je dirais même international, car il a été visité par des notabilités d'un peu tous les pays.

La ville n'est pas très grande -, c'est plutot un gros village, mais elle est traversée par une des plus belles routes de Bretagne; et elle possède surtout une magnifique église, dont le superbe clocher domine tous les environs.

Elle est batie, non loin de la fontaine miraculeuse qui est au centre du pays, et surmontée d'un joli monument.

Ces légendes enciennes attribuent des pouvoirs surnaturels à l'eau qui coule de cette fontaine, et très peu de gens quittent Ste Anne sans en avoir bût une gorgée.

Un peu plus loin, existe encore intacte malgré quelle date de plusieurs siècles,

la maison d'un pauvre paysan, où eut lieu l'apparition. Elle est transformée en un petit musé, où sont conservés soigneusement tous les vestiges de ce temps-là.

L'histoire rapporte que le brave homme qui habitait cette maison fut réveillé en sursaut une nuit par une puissance surnaturelle, au même moment, une apparition vint lui dire de se lever, et le guida jusqu'à l'endroit où était enterrée Ste Anne, je ne saurais raconter tout ce qui se passait, et les cérémonies qui eurent lieu ensuite, l'histoire est raportée de plusieurs facons, mais c'est de cette époque que date la célébrité de Ste Anne d'Auray.

L'Eglise est immense, et entourée d'un grandhall ou sont exposées des milliers de plaques de marbre, sur lesquelles on lit des reconnaissances, et des remerciements de toutes sortes pour des grâces accordées.

Sont exposées aussi, un nombre imposant de béquilles de toutes sortes et de bâtons

provenants de gens, venus en pélerinage, malades ou boiteux, et retournés chez eux bien portants.

Chaque année des milliers de gens accourus des cinq parties du monde, pour assister au grand pardon, défilent en procession à travers les rues, et vont implorer la Bienheureuse Ste Anne pour lui demander une grâce quelconque. Il y a aussi à quelques centaines de mètres plus loin, la statue du Comte de Chambord qui est très visitée.

Enfin des hotels assez confortables sont aménagés pour recevoir les voyageurs de toutes les nations, et cela aide beaucoup à la prospérité du pays.

Je fut très content de ma visite, car, non seulement on avait vu beaucoup de choses intéressantes mais cela nous avait fait passer agréablement la journé du dimanche.

Les jours suivants, l'entrainement suivait son cours comme à l'ordinaire, exercices, tirs, service en campagne. Je retournais aussi

plusieurs fois planton à la gare, car j'aimais beaucoup mieux cela que l'exercice.
Deux fois par semaine, on nous menait au bain de mer, on s'ebattait joyeusement pendant tout un après-midi, cela nous fesait une distraction, et le temps passait assez vite.
Le 26, qui était un samedi, on nous fit faire une marche de 20 kilomètres. C'était la première marche que je fesais avec le sac depuis que j'avais quitté Salonique, et ma foi, je fût content de moi, j'étais bien fatigué un peu, mais j'avais encore tenu bon quand-même.
Quelques jours après, je fût désigné pour aller comme vedette au champs de tir de Crélusson; j'avais comme mission d'interdir la circulation sur un chemin pendant la durée du tir, j'y passait une bonne journé en compagnie de gens de la ferme voisine qui voulurent bien me faire manger avec eux, et j'etais de retour à la nuit.

Le 2 Septembre, nouvelle marche militaire mais cette fois ce fût plus dûre, les Officiers qui nous conduisaient se perdirent carte en main, et au lieu de 20 K.m. qu'on devait faire, on en fit 29, si bien qu'etant partits à 4 heures du matin, on ne rentrait qu'a midi, et en laissant des traînards tout le long du chemin qui ne rentrèrent que dans la soirée.
Comme on devait être rentrés à 10 heures, il y eut un rapport assez sérieux contre l'Officier qui conduisait la marche, mais cela ne nous a pas enlevé les K.m. qu'on avait fait en trop.
Deux jours après, on eut la visite d'un Général inspecteur, était-il venu pour cette cause ci pour une autre, je n'en sût jamais rien, il interroga quelques uns d'entre nous prit plusieurs notes, et s'en alla. On ne le revit plus.
Deux jours après cet événement, je fût proposé pour aller faire un stage de

mitrailleur aux Sables-d'Olonne. Je passais la visite avec quelques autres, et j'étais accepté.

Mais, il n'y avait pas une heure qu'on était sortis, qu'il arrivait un ordre contraire, et au lieu de partir faire un stage, on nous habille de suite avec des effets bleu-horizon, et le lendemain, on partait pour Lorient.

La demande de renfort, avait primé la demande en stage et on apprit en arrivant qu'on était versé au 44ème d'Infanterie.

Enfin cela faisait mon huitième, et je n'en étais plus à un régiment près.

A Lorient, on nous fit encore toucher quelques effets qu'on n'avait pas eut nous fournir à Auray, et le 8 à 10 heures du matin on passait la revue du Commandant dans la cour de la caserne, en tenue de campagne complète.

A 1 heure du soir, on quittait la caserne pour embarquer à 1 heure et demi.

On était versé au 44ème qui se trouvait à ce moment dans la Somme, c'est tout ce qu'on savait. A 8 heures du soir, on était à Nantes, on prit la ligne d'Orléans, et le lendemain soir on était à Juvisy, près de Paris.

Après avoir contourné la ville par la grande ceinture, on arrive le 10, à 6 heures du matin à Corbeil. Ciel. Le contrairement à ce qu'on s'attendait, on nous fit débarquer, et on s'en fut cantonner en ville.

On eut notre journée libre, mais à minuit on rembarquait de nouveau pour une direction inconnue. Le lendemain à 8 heures du matin, on se réveillait à Longeau, près d'Amiens, et à 11 heures, on débarquait à Chipilly, petit village au bord de la Somme, où il réquait une activité fiévreuse.

En descendant du train, je fut frappé tout d'abord à la vue des convois d'autos interminables, qui circulaient sur la route, aussi loin qu'on pouvait voir, on ne voyait que des autos et

encore des autos. Puis ce furent les saucisses qui attirèrent mon attention. Je n'en avais encore jamais vu et je trouvais cela assez curieux.
Non loin de nous, des petits trains D'Decauville passaient chargés d'obus à en craquer, et une multitude d'avions sillonnaient le ciel.
Une fois débarqués, on nous conduisit jusqu'à quelques centaines de mètres du village, où il y avait déjà des troupes, et on nous fit monter les tentes.
Une violente canonnade s'entendait sur tout le front, et on en conclue que ça devait cogner dûre dans ce coin-là.
Mais un bruit courrait déjà: le 7ème Corps, auquel on appartenait désormais, devait être relevé, et en effet le lendemain toute la journé on vit monter des troupes et des convois de toute sorte, et de l'artillerie appartenant au 20ème corps il y avait donc quelquechose de vrai dans tout ce qu'on avait entendu dire.
On resta ainsi encore quelques jours, la

nourriture était beaucoup mieux qu'à l'intérieur. on était pas trop embêtés par le service, et on se trouvait presque heureux d'être au 44ème.
Le 15, dans la matinée, on démonte les tentes, et on se prépare à partir, mais on ne va qu'à 2 kilomètres plus loin à Maurecourt, où il faut les remonter de nouveau. On y passe la nuit, mais le bombardement est tellement violent qu'on a peine à s'endormir.
Le lendemain, on a repos toute la journé mais le soir, on touche des vivres pour 2 jours ce qui est toujours le signe d'un déménagement quelconque.
Le 17 Septembre, on démonte les tentes à nouveau, et à 10 heures du matin, on nous embarque dans des camions automobile, à raison de 20 par camion.
C'est la première fois que j'ai l'occasion d'embarquer en auto ainsi, en détachement, et nous voilà partis sur la grande route, poussiéreuse. Qu'est-ce qu'on a bouffé,

comme poutière pendant ce trajet, je m'en souviendrais longtemps.

Le voyage dura environ 3 heures: après avoir passé par Villers-Bretonneux, on vint nous déposer aux abords du petit village de Berteaucourt où on devait camper.

On était pas fâchés de descendre, et il fallait se regarder à 2 fois, pour pouvoir se reconnaître tellement on avait absorbé de poussière.

Le 16, on passa la journé complète à Berteaucourt, et le 17, à 4 heures du matin on était prêts à partir, et déjà rassemblés sur la route on devait partir à 6 heures, toujours en camion, mais les camions n'arrivèrent qu'à midi, et il fallût attendre toute la matinée au milieu d'un champs. Enfin à 1 heure, on partait, cette fois, le voyage dura jusqu'à 7 heures du soir.

On passait au Hamel, puis par la grande route jusqu'à Poix, et arrivé là, après avoir posé encore pendant 1 heure, on nous fit cantonner

à travers la ville dans des greniers, et dans des granges.

Le lendemain, on passe encore la journé à Poix, et le 2, on pars pour Namps-au-Val où se trouve cantonné le régiment, et qui se trouve à une douzaine de kilomètres de là. On arrive vers midi, et on est aussitôt affectés dans les divers compagnies. Je passe à la 9ème, ainsi qu'une partie du renfort venant du 45ème.

Le lendemain, on passe encore la journé à Namps-au-Val, et on part, à pied, à 10 heures du soir pour aller embarquer dans le train cette fois, à une petite gare à 15 K. m. de là, et dont j'ai oublié de prendre le nom.

Je fais partie de l'équipe d'embarquement toute la nuit il faut entasser: chevaux, voitures, cuisines roulantes, camions. etc, sur les vagons qui forment notre convoi, et on ne part qu'à 7 heures du matin après avoir passé la nuit

dehors. On passe d'abord par Langueau, Ste-Just, Clermont, Creil, puis on contourne Paris, et on file sur la Champagne par Epernay.
On passe la journé, et la nuit suivante toute entière dans le trains et on débarque le 24 Septembre à 5 heures du matin, dans une petite gare à 6 K.m. de Chalon-sur-Marne.
Une fois débarqués, malgré la fatigue de 2 jours et 2 nuits passés à blanc, il nous faut faire encore 12 K.m. pour arriver à Sogny-aux-Moulins où on cantonne encore chez les habitants.
Sogny-aux-Moulins, est un petit village au bord de la Marne, et où passe la grande ligne Paris-Nancy, mais ce n'est pas épatant comme lieu de repos pour les troupes, on n'y trouve même pas un litre de pinard à vendre, ce qui est fâcheux pour des soldats.
Enfin, le lendemain de notre arrivée, on commença par les travaux de propreté, et le Capitaine de ma compagnie, un vieux légionnaire qui revenait du Maroc, poussa l'imprudence, jusqu'à

nous faire laver toutes nos doublures, heureusement qu'il fesait encore chaud à cette époque, et qu'on pouvait se déshabiller sans danger.
Le 1er Octobre, on fit de nouveau les préparatifs de départ, et à 8 heures du matin on embarquait en auto, et nous voila repartis à travers les routes de la Champagne pouilleuse jusqu'à 4 K.m. de Ste Ménéould où on arrivait à Midi pour débarquer.
On se trouvait à proximité d'un immense camp, et on pensait y être logés, mais au lieu de ça, on nous fit conduire jusque dans un village démoli à quelques kilomètres plus loin pour passer la nuit.
Le lendemain on repart pour aller jusqu'à Maffrécourt, où on est plus qu'à une douzaine de kilomètres des premières lignes.
Enfin, le 3 Octobre, à 5 heures du soir on partait pour aller faire la relève en première ligne. Le secteur avait l'air assez calme et on ne s'étonnait pas trop, mais la route

était longue, et comme c'est le ca à chaque fois qu'on monte dans un nouveau secteur, on croyait avoir 12 k.m. à faire, et il fallut en faire 20 pour arriver,

On traverse d'abord le village de Courtémont, et à minuit on arrive dans les premiers boyaux Comme ma compagnie était réserve de bataillon on resta à 800 mètres des premières lignes, dans des abris assez profonds, et où on n'avait rien à craindre des obus. Notre principale travail était de ravitailler les compagnies de première ligne, on devait leur monter le café et le pain le matin, et la soupe 2 fois par jour.

Mais il n'y avait pas à s'étonner, les corvées supplémentaires ne manqueraient pas. Dans la soirée, les Allemands nous souhaitent la bienvenue, par un bombardement soigné à la torpille, nous n'en risquons rien, étant suffisamment loin, et ces engins ayant une portée très réduite, mais les compagnies de première ligne ont déjà des blessés. Cela dure environ 2 heures, puis tout rentre dans le

calme, et la nuit se passe sans incidents.

Le 5, les corvées commencent à pleuvoir, on monte d'abord des pièces et du matériel en première ligne puis ce sont des caisses de grenades qu'il faut s'appuyer à dos, à travers les boyaux, et ensuite la soupe. Par bonheur les boyaux sont presque entièrement recouverts de caillebotis, et on peut encore s'en sortir sans trop de fatigue et assez rapidement. Une chose à retenir, c'est qu'en ligne, on n'a pas besoin d'être poussés pour marcher vite, et les plus costards ne perdent jamais la colonne, surtout si il tombe quelques torpilles dans les environs, ce qui est souvent le cas, et comme dans les secteurs calmes, les boyaux sont souvent repérés, il n'est jamais prudent de s'y attarder inutilement, surtout quand on a des abris où on peut se mettre à peut près en sécurité. On a assez de s'exposer quand c'est nécessaire, et qu'on ne peut faire autrement.

Le meilleur soldat, n'est pas celui qui

expose sa vie inutilement, et dans le seul but de montrer qu'il n'a pas peur, mais au contraire celui qui ne s'expose que quand c'est nécessaire et fait tout son devoir tout en cherchant à garder sa peau intacte, ce qui revient à dire qu'il n'est pas nécessaire de se faire tuer pour être bon soldat.

On fut réserve de bataillon 4 jours, et les 4 jours se passèrent à peu près dans les mêmes conditions: corvées de jours, de nuits, ravitaillement de la compagnie en ligne, et ce fut à peu près tout.

Le 8 au soir, on monte relever la compagnie de première ligne, là ça changeait totalement on avait que le service de garde à assurer et l'entretien des boyaux de première ligne, on n'avait pas à s'occuper du ravitaillement, qui nous était apporté par la compagnie de réserve, pas plus que des corvées de matériel et de munitions, mais on avait suffisament à faire comme cela.

La compagnie fournissait la garde de 4 petits-postes, les uns de 4 hommes, les autres de 6, il y avait en outre, les positions de fusil-mitrailleur, légèrement en arrière du petit-poste.

Une section était en réserve, pour relever les boyaux écroulés, et comme la compagnie n'était pas nombreuse, une partie tout le monde était employé, de sorte qu'il fallait veiller toute la nuit. Il n'y avait que la journée que l'on pouvait se reposer un peu, le service de garde étant moins dûre.

Enfin la première nuit, ma section étant de réserve, je la passe avec mes camarades a relever les boyaux écroulés par les torpilles et la nuit suivante je prend la garde au petit-poste.

Ca, il faut ouvrir yeux et oreilles, mais enfin tout se passe pour le mieux. Je suis grenadier, et de ce fait tout à fait en avant, nous sommes trois, avec un caporal, une caisse de grenades à notre poste, et nous attendons les événements,

mais rien ne vint nous déranger cette nuit-là.
Il n'y a que le sommeil qui se fait sentir, mais le tac-tac des mitrailleuses qui se font entendre à chaque instant, les fusées eclairantes, envoyées à intervalle de quelques minutes, le froid aux pieds, nous tiennent de notre torpeur, et nous font ouvrir les yeux malgré nous.
Le lendemain, à midi on est relevé, pour aller en réserve de compagnie toujours pour faire les corvées de première ligne. Néanmoins la nuit suivante, on peut prendre un peu de repos, qui nous est bien nécessaire.
Le lendemain, la journé se passe assez calme sauf l'abituel torpillage au moment des corvées de soupe. Enfin le 12, on l'on va à 500 metres à droite pour relever la 11ème compagnie qui patte en réserve à son tour.
En arrivant je suis de garde au petit-poste celui-la est parrait-il très dangereux, la position avancée se prête aux (coups de main)

et les boches en ont déja tenté à plusieurs reprises, c'est le moment d'être à l'oeil.
Nous sommes trois dans le poste, deux hommes et un caporal, à 20 mètres à peine des boches, et on hésite à faire le moindre mouvement, de peur de faire du bruit et attirer l'attention, il faut veiller avec la plus grande vigilance pour éviter une surprise, toujours possible par une nuit noire; et ce fut une nuit très dure, car on était déja fatigués par les veillées précédentes, mais du moins elle fut très calme, on ne fut gênés que par le froid aux pieds, et le lendemain au matin on fut relevés pour aller se reposer dans un abri un peu en arrière.
On y reste couché une partie de la journé qui se passe à peu près calme, et la nuit suivante, on n'eut que 2 heures de garde à prendre chacun, pour les gars, c'est à dire qu'on restait 2 heures chacun dehors, dans le boyau, pour avertir les camarades couchés

dans le cas ou il y aurait eut une émission de gaz.

Le 14, on nous fait encore changer de nouveau on s'en va dans un abri un peu plus en arrière, mais tous ces mouvements de va et vient n'ont sans-doute pas resté inaperçus des boches, et les voila qui se mettent à nous marmiter, et à nous torpiller, mais alors quelquechose de soigné. On s'engouffre dans les abris au plus vite, mais justeà ce moment la soupe arrive, on se met à manger tout de même, mais les torpilles arrivent toujours, de plus en plus nombreuses et en plein sur notre abri, on dirait vraiment qu'ils nous ont vu rentrer. Heureusement qu'il est assez profond et assez solide, mais pendant au moins une heure, il nous est impossible de tenir une bougie allumée, tellement les détonations sont violentes, et nous ne sommes pas bien fiers, car on a comme une idée qu'après

un bombardement comme ca, il va y avoir une attaque quelconque.

Enfin, à peine a-t-on fini de manger que je suis désigné pour aller assurer la liaison avec la compagnie de droite, car on prévient un coup de main. C'est le comble, il me faut sortir et aller me poster dans un boyau, à l'endroit ou les deux compagnies sont en liaison pour porter les ordres d'une compagnie à l'autre.

Je me voyais pas bien rassuré dans mon boyau, le bombardement avait ralenti un peu, mais etait toujours violent, et on entendait les lames de fonte des éclats de torpilles, qui voltigeaient de tout coté, en tournant avec un bruit sourd, et c'etait le moment de se baisser pour ne pas en attrapper un dans la cafetière.

En regardant en l'air on pouvait très bien suivre la courbe que dessinaient les torpilles, grace à la mèche fusante qui doit les faire eclater en arrivant par terre, et cela permettait de

les éviter dans une certaine mesure, en se rengant tantot à droite, tantot à gauche mais il fallait faire vite.
Vers minuit, le bombardement diminue enfin pour cesser tout à fait vers 2 heures du matin. On s'attendait à une attaque, mais rien du tout, c'est simplement qu'on avait été apperçu dans les boyaux, et les boches croyant à une relève avaient voulu saluer les nouveaux arrivés par un bombardement très soigné.
Ils avaient sans-doute un stoc de torpilles qui les embarrassait, et ils n'ont rien trouvé de mieux que de nous les balancer sur la tête, au grand dommage des boyaux, qui étaient complétement démolis. Mais il n'y eut heureusement que quelques blessés.
Le 15, la journée se passe à peu-près calme, on travaille à creuser des abris souterrains, mais la nuit suivante, il faut la passer entière à relever les boyaux écroulés.

je suis encore désigné pour assurer la liaison avec une compagnie du 60, mais cette fois, on est deux, et on ne fait que 6 heure chacun, pendant que les autres travaillent toute la nuit.
Le 16, nouveau déménagement, on s'en va en réserve de bataillon un peu plus en arrière. Décidement j'ai une tête qui leur revient pour la liaison, car à peine arrivé, on m'envoie auprès du Capitaine commandant la Compagnie de Mitrailleuse N°3, pour porter les ordres qu'il pourrait avoir à donner pour ma Compagnie en cas d'attaque.
Cette fois, ce n'est pas un mauvais fillon le poste du Capitaine est situé dans un bas-fond, on y rentre à plan-pied, et une fois à l'interieur, on est couvert par 4 mètres de terre, et à l'abri des obus. C'est aménagé en plusieurs compartiments, planchés et plafonnés et on se croirait plutot dans une petite villa sous-terraine, il ne manque que l'éclairage électrique. Comme nous

sommes un agent de liaison par compagnie c'est à dire trois, on nous donne un compartiment pour les trois, et nous voila contents.
On restait ainsi pendant 4 jours, on n'avait absolument rien à faire, même on nous apportait à manger à domicile, si bien qu'on ne pouvait pas être mieux.
C'est pendant ces quelques jours que je fis la connaissance d'un camarade de chez moi, que je n'avait pas eut l'occasion de connaitre jusqu'a ce moment-la.
Enfin le 20 au soir, je recoit l'ordre de rejoindre ma compagnie pour remonter en première ligne, la nuit se passe assez calme, mais il fait toujours très froid.
Le 22, je suis de garde au petit poste, c'est tranquille en face de nous, mais au loin sur la gauche et sur la droite, on entend une forte canonnade. C'est du coté de Verdun que ça chauffe le plus, et on se trouve encore heureux d'être dans le calme.

Le lendemain, à 4 heures du matin, on est relevé des premières lignes pour aller en reserve de régiment à Virginie. C'est un petit pays à quinze cents mètres des premières lignes, et à peu près tout démoli par les obus, mais il reste encore des caves, et de vieux abris, et c'est là dedans qu'on s'installe.
Pendant la journé, on se nettoie un peu, car on en avait grand besoin, et on etait heureux de pouvoir se débarbouiller un peu le portrait, qui s'était quelque peu bronzé depuis une huitaine de jours.
Mais voila qu'à la tombé de la nuit, j'apprends que j'etait désigné pour aller faire un stage de grenadier à la Neuville au Pont. Je ne fichais pas mal d'être grenadier, mais, c'etait toujours intéressant d'aller passer 10 jours à la Neuville car la compagnie ne devait rester que 4 jours en réserve, et remonter ensuite, ce serait donc 6 jours de première ligne que j'aurais de moins à faire.

On etait nommé un par section, c'est à dire quatre par compagnie, le soir à la nuit on nous fit toucher nos effets chauds qui etaient arrivés, ainsi qu'un jour de vivre, et le lendemain, on partait à 4 heures du matin pour arriver à la Neuville à 11 heures. Il n'y avait guère plus de 15 kilomètres à faire, mais à force de nous faire faire des contours, on avait mit sept heures de voyage.

On fut logé assez bien, dans une petite maison, avec de la paille à volonté, et c'était déja beaucoup mieux que les tranchés Les premiers jours, on fit beaucoup d'exercices d'assouplissement, de la gymnastique et des théories sur les différentes sortes de grenades. Ensuite on nous fit lancer des grenades inertes, c'est à dire non chargées et enfin les réelles, avec la charge de poudre normalle.

Comme exercice, c'était assez fatiguant,

mais on avait la nuit pour se reposer, et puis il y avait des civils, on pouvait avoir quelques litres de pinard, et cela achevait la bonne vie.

Le jour de la Toussaint, on nous donna repos toute la journé, à condition qu'on fabriquerait des couronnes pour les tombes des soldats tués au champ d'honneur, et enterrés dans le cimetiere du village. C'était un pieux devoir, et tout le monde y prit part de bon coeur, si bien que le lendemain, jour des morts, toutes les tombes etaient fleuries. C'etait bien le moins qu'on puisse faire pour nos pauvres camarades tombés devant l'ennemi.

Le 5 Novembre, à 9 heure du matin l'instruction etant terminée, on reprit à nouveau le chemin des tranchés. Mais cette fois, on passait par Maffrecourt et Courtemont, je me souviens même qu'au moment où on traversait le village de Courtemont, une rafale d'obus s'y abattie qui fit plusieurs

victimes, dont une parmis la population civile.
On etait plutot mal reçu en rentrant dans la zône de feu, mais on ne fut pas bombardé davantage, et à 5 heures du soir, je rejoignais ma compagnie qui venait de passer en réserve après avoir tiré 6 jours de première ligne.
Alors, ce fût de nouveau les corvés qui foulèrent, dabord en arrivant, toute la nuit il nous fallut décharger des matériaux: planches, galons, claies, poutres, et brioles de toute sorte. Le lendemin, il fallut attroppa de nouveau les (bouilles) sur le dos, pour monter la soupe à la compagnie de première ligne, par des boyaux remplis de boue et qui n'en finissaient plus.
On fit cela pendant 3 jours, et comme il tombait un peu d'eau, et que la terre crayeuse de la champagne ne se gênait pas pour nous coller aux vêtements, on etait devenu tout blancs, mais à part cela ces quelques jours furent assez calme, et sauf le bombardement

quotidien, et les torpilles distribués à profusion spécialement à l'heure de la soupe, il n'y eut rien de sensationel.
Le 10, on remontait en première ligne, et en arrivant je vais au petit-poste; cette fois ce fût un peu moins dûre, car on ne devait prendre que 6 heures de garde chacun à moins d'alerte, mais ce fût le calme absolu, en face de nous du moins, car à droite et à gauche on entendait une canonade formidable,
Mais il ne fesait toujours pas chaud, et la nuit fût quand-même bien longue, avec les pieds mouillés et le vent qui soufflait.
Enfin la journé se passa mieux, le soleil fût assez aimable pour se montrer dès la matinée, et cela nous remit un peu.
La nuit suivante se passait la même chose, bombardement toujours violent à droite, on voyait l'orizon tout en feu.
La journé du 12, fut un peu plus mouvementée je ne sais pas ce que les boches avaient vu

ce jour-là, toujours-est-il qu'ils nous arrosèrent copieusement toute la journé. Bombes et torpilles tombèrent un peu partout, heureusement les plus grands dégats furent pour les boyaux qu'il fallut relever la nuit suivante.

Le 13, il y eut une espèce d'attaque à gauche sur le front Rutte, on fut alerté aussitot mais ce fut inutile pour nous.

Le 14, on passe en réserve de bataillon, à 600 metres en arrière; dans des abris, le 15, on passe une journé à peu près tranquille, tout etait calme, mais le froid etait rigoureux.

Le 16, je suis envoyé comme planton au Colonel, je fut assez bien pendant toute la journé, il fesait beau temps, et je n'avais rien à faire, mais j'eut l'occasion d'avoir bien froid encore pendant toute la nuit.

Les jours suivants se passent assez calmes, on fait quelques travaux de réparation dans les boyaux pendant la journé, et la nuit on peut se reposer.

Le 20, à 7 heures du soir, on est relevé pour venir au repos à Courtémont. On vient d'abord jusqu'à la cote 202 où on passe le reste de la nuit dans des baraques, et enfin le lendemain on arrive à Courtémont à 9 heures du soir après 6 heures de marche.

Le 22, on a repos, avec nettoyage des effets, mais mon froid aux pieds des jours précédents n'avait pas eté perdu, et j'avais choppé un mal de dent à rendre fou, si bien que le 23, il me faut aller en faire arracher une à Maffrécourt.

Les jours suivants on eut un repos assez complet, sauf quelques corvées, on etait assez bien logés, dans des baraquements, à proximité de la coperative, et on passait là quelques jours assez heureux.

Détail assez curieux; le village qui etait bombardé fréquement ne reçu pas un seul obus pendant les quinzes jours qu'on y restait cantonnés.

Mais le temps passait vite, et le 5 Décembre, à 6 heures du soir, on reprenait de nouveau le chemin des premières lignes, il fesait un beau clair de lune, et le front avait l'air toujours assez calme, seul le Tac-Tac des mitrailleuses et quelques fusées envoyées de temps à autre nous indiquaient que les boches étaient encore là.

En arrivant, je file directement au petit.p. où je tire 24 heures de garde, et je suis remplacé le 6 à 4 heures du soir.

Mais le 7, je reprend de nouveau à la tape 23 et cette fois pour 48 heures. On est 4 dans le poste et il faut veiller tous les quatre. ce n'est pas 48 heures de plaisir qu'on a en perspective, et pour comble de bonheur la neige se met à tomber.

La première nuit, cela va encore à peu près mais on était déjà dégoutés en songeant qu'il faudrait passer encore la nuit suivante. Deux nuits de garde, sans se coucher ni fermer les yeux, avec la neige sur le dos, ça n'avait rien de bien palpitant.

Par bonheur, les boches ayant froid aussi, se tenaient tranquilles comme nous d'ailleurs, et c'est à peine si on entendait quelques coups de fusil.

La deuxième nuit fut exécrablement dure surtout avec un froid pareil, et pour nous consoler le lendemain on nous apportait le jus à 9 heures, et froid comme de la glace.

Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction quand, vers midi, au moment où on s'attendait à être relevés, on vint nous dire qu'il fallait rester encore 24 heures. Cette fois ça dépassait la limite, et chacun donna libre cours à son mécontentement: quoi était-ce possible, on venait de tirer 48 heures de garde sans fermer les yeux, dans un froid pareil et sous la neige, et il fallait encore rester 24 heures. Cette fois on se payait notre tête. On fit un potin du diable pendant un moment, sans même

se soucier des boches qui étaient à 20 mètres de nous, et devaient se demander ce qui nous arrivait.

Mais une fois le premier moment d'irritation passé, on vit bien qu'il n'y avait rien à faire et il fallut bien se résigner à passer encore une nuit dehors. Mais j'avoue que pour moi compte les boches pouvaient venir, je n'étais pas capable de les voir, et à plus forte raison de les arrêter, car malgré ma meilleure volonté mes yeux se fermaient, et il me fallait m'accrocher au parapet pour ne pas tomber.

Si encore, on avait pût marcher un peu comme à certains endroits, mais comme le poste de guetteur était aménagé, on était obligés de garder l'immobilité presque complète aussi le lendemain soir, mes pieds n'étaient encore pas réchauffés.

On fut enfin relevé vers 9 heures du matin cela fesait 72 heures passés sans fermer les yeux, et rester debout dehors par un temps

épouvantable. Par bonheur on eut notre journée complète pour nous reposer, et à la nuit, on reprenait encore 6 heures chacun, jusqu'à minuit. A ce moment on fût relevé jusqu'au lendemain à midi.

Mais ce n'était pas fini, je crois qu'on voulait venir à bout de notre endurance, car il nous fallut encore reprendre 12 heures à la tape 20. Et cette fois pour compléter la séance, les boches se mirent de la partie et nous bombardèrent toute l'après-midi sans discontinuer, il n'y a qu'à la nuit qu'ils se calmèrent un peu.

On fût quand-même relevés à minuit pour nous faire reposer un peu jusqu'au jour, et le 13 on quittait les premières lignes pour venir en réserve.

Cela fesait 8 jours passés presque sans dormir, dans la neige et le mauvais temps aussi, on la réclamait la relève et à grands cris.

On partait en réserve, et on fut logés dans des abris assez profonds, on avait comme mission principale le ravitaillement abituel de la première ligne. Enfin la nuit on fut dormir à peu près tranquille, c'était la première nuit que je passait complète à dormir depuis 8 jours.

Le lendemain 14 Décembre, vers 9 heures du matin, comme j'etait allé à la cuisine chercher la soupe, j'eut la douleur de voir mon camarade tué à coté de moi, par un obus de 88, au moment où on allait remonter en première ligne, et je faillit bien en prendre ma part en même temps, car l'obus qui causa la mort tomba à 20 mètres à peine de moi.

La fatalité avait voulut que les boches bombardent les cuisines juste au moment où on s'y trouvait pour la soupe.

Ce fût une triste journé pour moi, quoique on soit abitué à tout, cela fait toujours de

la peine quand on voit tomber un camarade.

Le 15 on continuait le même travail, on allait 3 fois par jour aux cuisines qui se trouvaient à 2 kilomètres des premières lignes. mais les boyaux n'étaient pas trop mauvais et on pouvait y arriver.

Le 16, en plus du travail abituel de la journé, on nous fit boucher un petit-poste ce qui nous prit de 6 heures du soir à 2 heures du matin. Le 18, on en bouchait encore un autre à 20 metres des boches, enfin le 20, on fit les préparatifs pour la relève qui devait avoir lieu dans la nuit.

Cette fois, le bruit court que c'est la grande relève, et qu'on va au grand-repos, mais on a été pris si souvent qu'on ne veut pas y croire.

Enfin, le 21, on est relevés pour venir à la cote 180, on parait-il on doit rester encore 5 jours en réserve.

Mais la, nous sommes déja à 4 kilometres des premières lignes, on est certes pas à l'abri des

coups de canons, mais on sait qu'après ces 5 jours
là on sera relevés, et d'un seul coup le moral devient
excellent. On est dans des espèces de petits abris
assez bien, on peut faire du feu, et après les mauvais
jours qu'on vient de passer, on se trouve encore
bien à l'aise.
Le 22, on touche des effets neufs, pour mon compte
je touche une capote, ce qui me fait bien
plaisir, car je dois aller en permission bientôt
et je n'oserais pas y aller avec l'autre encore
toute blanche de craie.
Le secteur est toujours très calme, et on n'a
rien à faire du tout. Le 25, jour de Noël, on
touche quelques suplements, une bouteille de
champagne à 4, et avec quelques litres de
vieux pinard on fête joyeusement la naissance
de Jésus-Christ.
Enfin le 28 Décembre, c'est le grand-jour
dans la matinée, on apprend qu'il faudra se
tenir prêts pour la grande relève qui aura
lieu à la tombé de la nuit, on monte les sacs

et chacun fait ses préparatifs. Mais voila que vers
10 heures du matin, on m'envoie chercher du
bureau pour me dire de me préparer, que je vais
partir en permission.
Je ne me suis pas fait répéter deux fois, je bondis
au bureau, là où me dit de mettre mon sac à la
voiture, et de me tenir prêt à partir à 1 heure.
Il n'y avait pas à s'amuser, mais c'était suffisant
j'eut vite fait de manger la soupe, je préparais
mes musettes en vitesse, j'y glissais quelques
paquets de tabac, et à 1 heure, après avoir serré
la main aux copains, je grimpais dans le
taco qui devait m'amener jusqu'à Valmy.
Ca c'était bien tombé, car je savais que les
camarades devaient partir le soir, et marcher
une partie de la nuit, et comme il tombait de
l'eau, ca n'avait rien d'intéressant.
J'arrivais à Valmy vers 4 heures du soir, là on
nous fit d'abord conduire dans un immense
baraquement bien chauffé, d'un coté il y avait
les douches, de l'autre le salon de coiffure, à coté

on donnait du linge, une chemise, un caleçon si bien que quand on sorti de la, on etait déja à moitié retappés. Un peu plus loin, un autre baraquement de même dimension etait aménagé d'une autre facon, c'etait le réfectoire on fut conviés à y manger la soupe.

Ce fut un bon petit repas, mangé à une table, assis sur des bancs, et avec des assiettes chose qui ne m'etait pas arrivé depuis longtemps, et que par conséquent j'appréciait davantage.

Quand on eut mangé, un sous-officier vint avec nos permissions qu'on lui avait remises en arrivant, et nous annonca à chacun le train qu'on devait prendre.

Moi, je ne devais partir qu'à 5 heures du matin le lendemain. Je passait donc au dortoir, c'est-à-dire dans un autre baraquement qui etait aménagé spécialement pour coucher, et je fut me reposer jusqu'au lendemain 4 heures du matin. A 6 heures, je partais de Valmy

et à 8 heures du soir j'etais à Montargis. Je repris presque aussitot un autre train qui m'amenait jusqu'à Varenne, et le 30, à 8 heures du matin je débarquait au Donjon: c'est là à mon avis, le meilleur moment de la permission, on se sent plein de joie au moment de l'arrivée, mais 2 jours après, il y a déjà un peu d'amertume car on songe déja au départ, mais ne vaut ce que pour 2 jours de vrai plaisir, on est toujours content de venir, surtout qu'à la guerre les bons moments sont rares.

Ces 4 jours furent passés avant que j'ai eut le temps de m'en apercevoir, c'est à peine si j'avais eut le temps de quitter mes musettes, et le 4 janvier 1917, je reprenait le train au Donjon à 4 heures du soir.

Cette fois je passais par Digoin ou j'eut 2 heures d'arrêt, ensuite j'allais jusqu'à Moulins ou je prenais le train spéciale de permissionnaires jusqu'à Corbeil ou j'arrivait le lendemain matin. Enfin, le 9 à 4 heures du matin je

débarquais à Arcy-sur-Aube, et je rejoignais le régiment à Vinet dans la matinée.
C'était un tout petit village au bord de l'Aube, et il y avait juste mon bataillon qui y était cantonné, les autres étaient dans les villages aux environs.
Enfin comme retour de permission, je préférait encore cela que d'arriver en première ligne, mais il y avait de la neige, et les cantonnements n'étaient pas chauds.
Je regrettais bien mon lit les premiers jours mais ce fut vite oublié. Pour nous réchauffer les jours suivants, on nous fit faire des marches et du pas gymnastique en abondance, mais cela ne nous empêchait pas de grelotter pendant la nuit.
Le 18 janvier, on allait faire une marche jusqu'au camp de Mailly pour une remise de décorations. On partit le matin à 6 heures il y avait 15 K.m., cela fesait 30, aller et retour. Ce fut une dure etape, et pour que les

décorations soient plus belles, on eut de la neige toute la journé, et on ne rentrait qu'à 6 heures du soir.
Enfin comme récompense, quelques jours après le 22, on eut une séance de (théâtre aux armées) qui eut lieu à Ramerupt à 2 K.m. de Vinet.
Ce fût assez intéressant, pour nous du moins car ça changait un peu, avec le théâtre du front.
Mais pendant ce temps, le repos touchait à sa fin, et 3 jours après, le 25 janvier, on quittait Vinet à 8 heures du matin.
Il fesait un froid terrible, mais il fesait bon marcher car les routes étaient secs. On fit ce jours-là 25 Kilometres, pour venir coucher à Mondanges.
Le lendemain, on repartait à 7 heures du matin on passait à Champigny pour cantonner dans un petit village un peu plus loin, et on il y eut 2 incendies la même nuit, causés par la négligence, ou la malveillance des conducteurs du train de combat.
Le froid était terrible, et comme on était couchés

dans de vieilles granges mal fermées, il fallut être debouts à battre la semelle une partie de la nuit, ce qui est très intéressant, surtout quand on a fait 30 K.m. la veille.

Le 27, on repartait encore à 8 heures du matin mais ce jour-là on ne fit que 15 kilomètres et on cantonnait à Vilneuve. Là je me souviens avoir couché, avec 2 camarades dans une petite écurie où il y avait deux vaches, on avait demandé la permission au patron qui voulut bien nous l'accorder, et on passait une bonne nuit. Ça n'a l'air de rien, mais on n'eut pas froid, et on put dormir bien tranquilles pendant que les autres camarades passèrent une partie de la nuit à se taper les pieds dans la grange à côté.

Là, on eut une journé de repos, et on repartait le 29 pour faire encore 15 kilomètres. On nous fit cantonner tout un bataillon dans une immense ferme, et on y restait encore une journé. Il faisait de plus en plus froid

et ce jour-là plusieurs d'entre nous furent évacués pour congestion.

Le 31, on continuait notre marche, et cette fois ce fut une grande étape, on passait à Dormans, et on ne s'arrêtait que 3 K.m. plus loin à Tromontières après avoir fait plus de 30 K.m. dans notre journé, sur des routes verglacées, qui devenaient glissantes à ne plus pouvoir se tenir.

Enfin on eut repos encore le lendemain, mais passer une journé dans un grenier, sans seulement pouvoir se chauffer un peu par un froid pareil, ce n'est pas un repos bien épatant.

Le 2 Février, on partait à 6 heures du matin, on nous fit prendre par la grande route de Reims, on passait à Ville-en-Tardenois, et on cantonnait un peu plus loin, après avoir fait encore plus de 25 kilomètres.

Enfin le lendemain, on arrivait à Ormes, à 6 K.m. de Reims, et c'était apparemment le but de notre déplacement, pour quelques temps du moins. On avait fait environs 150 kilomètres

en 9 jours, par un froid épouvantable, qui nous empêchait de nous reposer pendant la nuit, et par des routes glissantes, où on avait peine à se tenir debout. Ce fût une dure épreuve, beaucoup d'ailleurs furent évacués en cours de route, pour congélations causées par le froid.

On restait à Ormes encore 10 jours, dans un repos à peu près complet, mais les cantonnements étaient toujours défectueux, et on avait froid toute la nuit.

Le 13, on repartait de nouveau, et on allait jusqu'à Courcelle - St Brice, aux abords de Reims.

Là on nous fit aller au travail tous les jours dans un bois à 2 kilomètres, pour faire des emplacements de baraques. On restait ainsi 4 jours, et le 17 janvier, on allait cantonner dans des baraquements, situés dans un bois entre Chalons. Vélle et Trigny.

C'était beaucoup mieux, la nuit on

pouvait tout fermer, et on avait beaucoup moins froid.

Là, on apprit qu'on était à la disposition du génie pour travailler, et que si on travaillait bien on serait tranquilles. En effet, on nous mit à creuser des tranchés, larges de 50 centimetres, et de 2 metres de profond pour placer des fils téléphoniques et cela dura jusqu'au 25 janvier.

On partait le matin à 7 heures, on avait 3 metres à creuser pour deux, et comme on était à la tâche, on avait généralement fini à 10 heures pour manger la soupe, si bien qu'on avait toute la soirée pour nous. On n'avait donc pas à se plaindre, et on ne demandait qu'une chose que ça dûre longtemps.

Le 26, on commencait la pose des fils téléphoniques au fond des boyaux qu'on avait creusés.

On en posait 20 qui étaient enveloppés dans du plomb, et 12 ordinaire, ce qui fesait 32, puis on refermait le boyau. On était secondés pour cela, par des ouvriers du génie qui avaient

plus d'adresse que nous, et on allait encore assez vite.

On continuait ainsi, jusqu'au 22 Mars, on aurait jamais pensé rester si longtemps avant de remonter en ligne, et il n'y eut aucun incident pendant tout ce temps qui vaille la peine d'être noté, si ce n'est la chûte d'un avion allemand non loin de nous le 25 ~~Janvier~~ Février.

Enfin le 23 Mars, à 4 heures du matin, on quittait le camp des Viviers pour venir à Coulommes. Cela fesait plus d'un mois qu'on était resté sans changer de cantonement.

Le 25, on repartait de Coulommes, pour Ville-en-Tardenois, où on fut logés dans des baraquements.

Mais, on ne devait pas y rester longtemps, le 25, on eut repos toute la journé, et le 26, on repartait à 6 heures du matin pour revenir sur nos pas, et on arrivait bientot à Courmas, petit village sur la droite de la

route de Reims. La, on eut encore une représentation de (théâtre aux armées) le 30 Mars à Bouy.

On repartait le 31, à 3 heures du soir par Cjeux, on repassait à Chenay, Trigny, et on montait jusqu'aux grottes d'Hermonville où on devait séjourner encore quelques jours.

La, on etait à l'abri de tout danger, c'etait des espèces de champignonnières, qui existaient depuis avant la guerre. On rentrait dedans de plain-pied, mais une fois à l'intérieur, c'etait de véritables galeries, on avait l'eclairage électrique, et il ne manquait que des ventillateurs pour renouveller l'air qui etait à peine respirable.

Le 4 Avril, à 8 heures du soir on etait alertés, il fallait se tenir prêts à monter en ligne, mais une heure après, l'alerte etait levée, et on pouvait se coucher. C'etait un coup de main allemand sur nos premières lignes qui avait été cause de cela.

Le 5, on quittait les cavernes pour le (Bois Maco) où on avait travaillé quelques temps avant.

Décidément, il n'y avait plus rien à y comprendre, il y avait plus d'un mois déjà qu'on attendait cette attaque générale, et on nous menait et ramenait, on aurait dit qu'on ne savait pas quoi faire à nous.

Il y avait certainement quelquechose qui ne marchait pas bien, depuis le mois de Février qu'on ferait des travaux offensifs de toute sorte les boches ne manquaient pas à s'en apercevoir et alors on tomberait sur un bec comme on disait.

Enfin le 8 dans l'après-midi, voila les grosses pièces qui se mettent à tirer, il y avait des 340 à longue portée, et des mortiers de 400. C'était la première fois qu'on les entendait, et sûrement, il allait y avoir quelquechose quand-même.

En effet, le même soir à 8 heures, on partait pour Hermonville, on se rapprochait de nouveau des lignes, et bien près même car le village était bombardé tout les jours.

Le 9, à la nuit, on part faire des parallèles de départ jusqu'à 2 heures du matin. Notre artillerie tire presque sans s'arrêter, les boches envoient quelques rafales.

Le 10, les boches bombardent Hermonville toute la journé, et il faut rester tapis dans les caves. Le 11, à 10 heures du soir, on remonte en ligne, cette fois, on porte des planches et des chevalets, jusqu'à 8 heures du matin, pour faire des passerelles sur le canal, les avions boches sont déjà au dessus de nous qui nous regardent, et ils ne seront certainement pas surpris par notre attaque, car ils doivent se douter que si on place des passerelles sur le canal qui est à 300 mètres de nos premières lignes, ce n'est pas pour enfiler des perles.

Le 12, on a repos toute la journé, mais les boches continuent à bombarder Hermonville.

Le 13, un avion boche vint même nous lacher des bombes sur la tête, le 14, on a encore repos mais on sent l'attaque imminente

on fait les derniers préparatifs. Enfin le 15, dans la journé, on commence à toucher des grenades, 25 chacun pour les grenadiers, on touche aussi des fusées, des signaux, des panneaux de falonnement, et le soir on touche un litre de vin chacun et des vivres pour 3 trois jours. Enfin à 8 heures du soir on partait pour les premières lignes. Le trajet fut long et des plus mouvementé, on se perdait, il fallait revenir sur ses pas, retourner, revenir encore et pendant ce temps, les boches qui n'ignoraient pas nos préparatifs, nous arrosaient par de fréquentes rafales d'obus bien placées, et qui firent déja bien des victimes. Si bien que étant partis, à 8 heures du soir pour faire 5 Km. à peine, c'est juste si chacun était à son poste le lendemain matin.

A 6 heures un quart, brusquement, nos 75 qui tiraient sur les premières lignes allongent leur tir: c'est le moment de l'assaut, comme j'étais nettoyeur de tranchés, et que je ne

devait marcher qu'en deuxième vague, je laisse partir les premiers, mais c'était déja le désordre, il n'y avait plus de vague, et bientot tout le monde fut sur le parapet. Par bonheur, les pièces allemandes étaient sans doute démolies, car leur tir de barrage fut presque nul, et pourtant ce n'est pas faute de le demander, car de leurs lignes partaient à chaque instant des fusées qui annonçaient notre attaque.

La progression se fit d'abord assez rapidement, seules, quelques mitrailleuses servies par des mitrailleurs d'élite essayèrent de résister, mais pas longtemps, car elles furent vite réduites. Mais les boches avaient fait la part du feu, ils nous laissèrent avancer d'environ 3 K.m., et ensuite ce fut impossible de faire un mètre de plus, retranchés dans des abris bétonnés ils nous harcelaient avec leurs mitrailleuses, certains de nos éléments furent même obligés de se replier, et non sans pertes, étant pris

d'enfilade. Et maintenant, au lieu du bombardement nourrit qui aurait dût continuer en avant de nous pour les débusquer, c'est à peine si on entendait notre artillerie. Seules, quelques batteries de 75 qui avaient traversé le canal, envoyaient quelques rafales à l'arrière, et c'était tout.

Enfin vers 10 heures du matin, l'avion de la division qui surveillait les mouvements des troupes allemandes, en volant très bas, nous signala une contre-attaque en préparation cela n'était pas pour nous effrayer, car si quelquechose manquait, ce n'était pas les combattants, du moins en face de nous: on était mélangés avec les zouaves, et si nombreux dans notre première ligne, que c'est à peine si il y avait place pour tout le monde. Mitrailleuses, fusils-mitrailleurs, étaient déja braqués en avant, et les boches pouvaient venir, on les attendait de pied ferme. Mais presque aussitot, un avion allemand vint nous

survoler à son tour à 200 mètres, il passa en trombe, et aussitot envoya une fusée. On ne connaissait pas leurs signaux, mais sûrement qu'elle voulait dire que c'était inutile de contre-attaquer, car il n'y eut rien de la journé, sauf une tentative à la tombée de la nuit sur notre droite, mais qui n'eut aucun succès.

La nuit se passa à peu près calme, mais le lendemain matin, on fit quelques mouvements dans les bogaux qui attirèrent sans-doute l'attention de l'ennemi, si bien qu'il déclancha un tir de barrage en plein sur nous avec des 88. Ce fut un mauvais quart-d'heure à passer-, tout les cotés, on se savait, sans savoir où on allait d'ailleurs; car les obus tombaient un peu partout. Dans l'espace d'un quart-d'heure, il y eut plus de 20 morts ou blessés à la compagnie, qui ne restant déja plus nombreuse avant, fut réduite encore d'un quart, et cela par la

faute des ordres mal données, ou mal transmises.
On nous avait fait appuyer de 300 mètres à droite à découvert, et il n'y avait pas une demi-heure qu'on était placés dans un morceau de tranché qu'on nous ramenait à notre point de départ, tous les gens, et à 300 mètres des boches et cela n'avait pas été perdu.
Une fois la rafale passée, tout rentra dans le calme, et c'est peut-être à ce calme que je dût d'être blessé.
En effet, vers 3 heures de l'après-midi, comme il n'y avait rien de sensationnel, et qu'on n'avait qu'à attendre, je me promenais par un boyau tout demoli, à travers les trous d'obus, à la recherche de je ne sais trop quoi, un souvenir quelconque. Mais j'eût vite fait de le trouver le souvenir une rafale d'obus de gros calibre arrivait quelques minutes après, et je n'eût que le temps de me laisser rouler dans un trou d'obus, mais trop tard. Je fût secoué d'une telle façon, que je me tatait tout de suite pour voir si je n'était pas

mort, et ce ne fût qu'un moment après, que voyant ma main droite pleine de sang je m'aperçût que j'étais blessé. Je courût de suite au poste de secours, je venais de l'echapper belle, et je m'en tirais encore sans trop de dégât, mais je n'entendais plus rien tellement la secousse avait été violente.
Le Major me fit mon billet d'évacuation et je m'en allait a toute jambe, sans en demander davantage, quelle chance quand on est blessé et qu'on peut s'en aller quand-même tout seul.
Je signalerais ici un incident qui me restera toujours présent a la mémoire et qui m'a laissé (je le dis franchement) comme un regret: aussitot en possession de ma fiche je m'en allait comme je viens de le dire a toute jambe, et comme je m'éloignait des premières lignes, au lieu de suivre le boyau, d'ailleurs ecrasé un peu partout, je m'en allait a découvert, en suivant quand-même le boyau

a quelques metres. Mais voila qu'une autre rafale d'obus vint s'abattre non loin de moi, et me rapeller que je n'etais encore pas hors de tout danger, je ne fit qu'un bond pour sauter dans le boyau, et me mettre ainsi un peu a l'abri. Mais au meme moment, je fut penniblement surpris: je vis un corps etendu au fond du boyau qui se remuait, c'etait un pauvre tirailleur blessé grievement, et que ma chute précipitée dans le boyau venait de sortir de sa torpeur. je vis sa tête se soulever péniblement, et il m'implora, me supplia de l'emporter. J'etait bien embaraßé, il avait la jambe broyée et il ne m'etait pas possible de l'emporter, je lui promis que je l'enverrait chercher par les brancardiers, et je m'en allait tristement en songeant aux heures terribles que venait de passer ce malheureux, blessé déja depuis 2 jours et qu'on n'avait pas encore emporté.
J'arrivais bientot au poste de secours des Zouaves qui etait au bord du canal, je leur expliquais

que je venais de trouver un tirailleur blessé a quelque centaines de metres a peine, et je les priais de l'aller chercher, mais, ils se mirent a me rire au nez, en me disant que si c'etait un tirailleur ca ne les regardait pas. C'etait un peu trop fort, je rentrais a l'interieur du poste, et m'adressais directement au Major pensant etre mieux reçu, mais il me fit la même réponse, j'insistais quand-même, en disant que si seulement il voulait détiquer un homme, j'irais avec lui et qu'on le ramenerait a deux, mais il me montra la porte, en me disant que j'etais blessé que je n'avais qu'a gagner une ambulance au plutot et ne pas m'occuper du reste.
C'etait un ordre, et je n'avais qu'a obéir, mais j'aurais fait mieux faire et retourner le chercher seul sur mes epaules je l'aurais fait souffrir, mais je l'aurais ramené. Je n'y ais même pas songé tellement j'etait outré parce qu'on venait

de me dire, c'est trop tard maintenant, et je souhaite que le pauvre malheureux soit été ramassé par d'autre brancardiers un peu plus vaillants.

Je continuais donc ma route vers l'arrière, j'arrivais bientot vers les batteries de 155, mais juste a ce moment une contre-attaque se declanchait et les voila qui se mettent a tirer le plus rapidement possible, si bien que quand je les eut depassé je n'entendais plus rien.

Je sautais dans une camion qui avait amené des munitions, et me voila a Hamonville, c'etait la que je devais prendre les autos sanitaires, j'allais jusqu'au poste central installé dans une cave, et on attendaient déja de nombreux blessés arrivé avant moi. On me donnait a boire en arrivant, mais on me dit qu'il faudrait peut-etre attendre longtemps, et que si je pouvais aller jusqu'a Erigny a pied, ce serait préférable Il y avait 4 kilometres, et j'etais bien fatigué, mais je savais bien trouver des voitures en route, aussi

je partis de suite avec un autre blessé léger. On grimpait sur des caissons d'artillerie qui nous conduisirent jusqu'a Erigny au grand trot. Arrivés la, c'etait déja mieux, on n'avait plus grand-chose a craindre des obus mais c'était un encombrement de blessés et pas de voitures pour les transporter. On me fit une piqûre anti-tétanique, et on me dit d'attendre, mais attendre, ce n'était pas bien ce qu'il me fallait, j'avais passé déja pas mal de nuits sans dormir, et je tenais a arriver quelque part le plus vite possible. Donc les premieres autos qui arrivèrent, je demandais au chauffeur la permission de monter avec lui sur le siege, et comme il ne demandais pas mieux, je filais avec lui sans plus m'occuper des recommandations qu'on m'avait faites.

On arrivait a Bouleuse a 3 heures du matin mais la, au lieu d'embarquer de suite, il fallait attendre, et toujours attendre.

Enfin, on embarquait a midi, et a 1 heure du soir le train se mettait en route.
On passait par Reims, et après avoir longé et contourné le front, on arrivait le 19, a 1 heure du soir a Amiens.
En arrivant a la gare, les autos nous attendaient déja, et après le triage d'usage, on fut vite répartis dans les hopitaux de la ville.
Je tombais a l'hopital 105, qui était auxiliaire, cela fesait la deuxieme fois que je me trouvais a l'hopital a Amiens.
En arrivant, on nous fit déshabiller, laver, doucher, et ensuite, on mit du linge propre, on fit un etat de nos effets personnels, et on fut conduits dans les differentes chambres ou il y avait des lits disponibles.
A 2 heures du soir j'etais couché, et comme ma blessure ne me fesait pas trop souffrir, je ne songeait même pas a manger, je m'endormis presque aussitot, terrassé par la fatigue, et je ne me reveillait que le lendemain, a 7 heures

du matin, et encore grâce a l'infirmier qui dût me secouer fortement. Je me dressais en sursaut croyant a une alerte, car je me croyais encore en premiere ligne, dans un trou d'obus, et je ne fut pas peu surpris de me trouver ainsi dans une chambre, couché sur un lit. Je crois bien que si ce n'eut été le quart de jus chaud qui m'attendait et que je but de suite, je me serait cru l'objet d'un rêve.
Deux jours après mon arrivé, le 21, je passe a la salle d'opération, le Major veut me faire coucher sur la table pour m'extraire l'éclat qui est resté dans ma main, mais je lui dis que ce n'est pas la peine, mais le coquin d'eclat est accroché dans les nerfs de la main, et il me fait tellement mal pour l'arracher que je suis pris de vertige, et obligé de m'asseoir pour ne pas tomber, ce qui fait rire les autres par dessus le marché.
Enfin le 25, je me présentais devant un spécialiste a l'Hotel-Dieu, pour mon oreille

qui ne voulait plus rien entendre depuis qu'elle avait été secouée par l'obus qui m'avait blessé. Il me prescrivit des gouttes, et je ne sais plus quel remède qui ne me firent en tout ca ni bien, ni mal.

Le dimanche suivant, 6 Mai, on assistait a une matinée de théâtre très bien réussie. la scène avait été aménagée dans un coin de l'hopital, et certains artistes eurent un grand succès.

Tout cela fesait oublier un peu les mauvais jours passés la haut, d'ailleurs, on avait assez de distraction, et on ne s'ennuyait pas trop. Mais voila que le 10 Mai, par un bel après-midi ensoleillé, comme j'étais en train de jouer aux boules dans le jardin avec des camarades, je me sentis tout a coup abattu fatigué, si bien que je n'avais plus aucun gout au jeu, je me sentais courbaturé, et cela etait venu presque subitement.

Prétextant la fatigue je cédais ma place

a un autre et montais me coucher. L'infirmière qui passait a ce moment dans la salle et me vit couché vint s'informer de ce que j'avais, je lui dis que j'avais un peu de fièvre, elle m'apportait un termometre, et en effet, j'avais 39/5 de température.

Le Major averti aussitot vint me voir, mais il ne pouvait encore pas dire grand-chose, en tout ca, il me mit au régime lacté.

Le lendemain la fièvre avait un peu diminuée mais j'avais bien mal a la gorge, on me fit gargariser, mais c'etait toujours pareil.

Enfin le 14, après avoir analisé mes urines, on crût reconnaitre que c'etait la fievre scarlatine, et au lieu de partir pour l'intérieur comme j'avais été désigné, je prenais une auto de suite qui m'emmenait a l'hopital 10, ou on soignait la scarlatine et la rougole. j'aurais bien préféré partir a l'intérieur, mais j'étais obligé de m'incliner.

Le lendemain de mon arrivée, la fievre avait

déjà tombée, on aurait dit quelle attendait que je soit là pour diminuer, et je ne me sentais plus malade le moins du monde, je crois plutôt que c'était un simple coup de soleil que j'avais chopé en jouant aux boules tout nu-tête dans le jardin.

Mais comme c'était un hopital de contagieux il me fallait y rester quand-même, et y rester 40 jours.

On me mis dabord au lait et aux oeufs, et j'y restais quelques jours, mais comme je n'avais plus de fièvre, je passait au petit régime et je commencais à me lever.

C'est à ce moment que je pris les fonctions du Caporal-Infirmier qui était rapelé par une formation sanitaire du front.

Ce fût pour moi un passe-temps assez agréable: le matin je servais le jus aux malades et je prenais les températures, ensuite je passait la visite avec Mr le Major, et j'inscrivais les régimes sur une listes que je signais et

remettais ensuite au chef-cuisinier. J'allais aussi chercher les médicaments qu'on préparait à la pharmacie, et je les distribuait aux malades.

Enfin aux heures des repas je fesais la distribution. Ces repas etaient montés par les femmes de journé qui etaient chargées aussi de la propreté des chambres.

J'avais encore assez à faire, mais c'était un travail assez plaisant, et ça me donnait aussi beaucoup plus de liberté. Tandis que les autres malades n'avaient pas le droit de sortir de leur chambre, j'avais le droit d'aller partout, et j'en profitais largement.

Je restais ainsi un mois et demi, et le 22 juin je me présentais devant la commission avec une note du Major et j'obtins un mois de convalescence.

J'étais bien satisfait, car je venais de passer 2 mois de tranquilité, et un mois de convalo encore en plus, j'étais largement payé pour les services que j'avais rendu à l'hopital.

Le 23 juin, je prenais le train à la gare Pte-Rolt et à 4 heures du soir, j'arrivais à la gare du nord à Paris. Je pris le métro et j'allais jusqu'à la gare de Lyon pour voir à quelle heure j'avais un train. Il y en avait un à 7 heures du soir pour la direction de Lyon, mais sur Moulins. Clermont, il n'y en avait pas avant 7 heures du matin le lendemain. Je résolu donc de prendre celui de Lyon, ~~et~~ malgré que ça m'était défendu, et j'allais me balader en ville en attendant l'heure. A 7 heures moins un quart, je me présentais avec ma permission, mais comme je m'y attendais, on me refusa l'accès du quai, en me disant que je ne devais pas prendre ce train-là et il me fallu jouer des coudes, et employer les grands moyens, pour pouvoir franchir la grille, j'y réussis néanmoins sans trop de difficultés. D'ailleurs cela me ferait gagner une journé, et je n'allais pas y renoncer comme ça.

Le train partait à 7 heures 30, et après avoir roulé toute la nuit, j'arrivais à Macon à 6 heures du matin alors que j'aurais dût être encore à Paris si j'avais voulût croire Messieurs les employés.
A 7 heures, je prenais un train pour Paray-le-Monial ~~au~~ j'arrivais à 10 heures. Je continuait jusqu'à Digoin par un train de Marchandises, et j'arrivais juste pour prendre le taco qui m'amenait jusqu'au Donjon où j'arrivais à 4 heures du soir. C'était le jour de Ste Jean, et jour de fête en temps ordinaire, mais je traversais la ville sans rencontrer personne, et à 6 heures du soir j'étais rendu à la maison que je n'avais pas revu depuis 6 mois.

Fin de la 3ème partie.

4ème Partie

Le 25 juillet, mon mois écoulé, je repartais de nouveau de Dijon par le train de 4 heures de l'après-midi. Je prenais le train de permissionnaires à Varennes à 8 heures 30' et le lendemain à 7 heures du matin j'étais à Corbeil, je laissais partir celui du Bourget que je devais prendre, et je me faufilais dans celui de Paris où j'arrivais à 8 heures.
Ça j'avais une belle journée à moi, et je fus en profiter largement pour me balader un peu partout. Je visitais les principaux monuments, puis le soir venu, je couchais à l'Hôtel du Nord, à une centaine de mètres de la gare du même nom.
Le lendemain j'allais prendre le train vers 8 heures du matin, et je me trouvais à la

gare en même temps que tous les ministres étrangers qui venaient de prendre part à la conférence interalliée, et qui repartaient par train spécial. J'avis notamment Mrs Loygdes Georges, Mr Painlevé, l'Amiral Jellicoé ainsi qu'un bon nombre de généraux tant français qu'étrangers parmis lesquels le gouverneur militaire de Paris.
Je partais à 8 H 30 pour arriver à Creil à 11 heures.
Ça était mon centre de raliement, mais j'étais loin d'être arrivé. Je me présentais au bureau militaire, mais on me fit retourner au Bourget pour être equipé. Je ne devais repartir qu'à 10 heures du soir, et j'arrivais au Bourget à 3 heures du matin, juste au moment où les avions boches étaient au dessus de Paris, et toutes les défenses anti-aériennes étaient en mouvement.
Je me présentais de nouveau au bureau militaire, mais on ne voulût encore pas m'accepter, on me timbra ma permission - et à 2 heures du soir, je repartais pour Nizy-le-Sec où j'arrivais à 5 heures

mais cette fois je fût abillé de suite.
je couchais quand-même a Nouzy, et en repartais le lendemain dans l'après-midi pour Damery, ou j'arrivais dans la nuit. je passais le reste de la nuit dans la salle d'attente, et je repartais au matin avec le train de combat de la division qui etait venu au ravitaillement a la gare.
j'arrivais a midi a Belval ou etait le dépot divisionnaire, c'etait le 30 juillet, j'avais mis 5 jours a rejoindre mon corps.
Mais c'est a peine si j'eut le temps de respirer, car le lendemain a 3 heures du matin on m'eveillait brusquement pour me mettre en tenue : j'etais désigné pour aller en equipe agricole du coté de Chaumuzy, et il fallait partir a 5 heures.
D'un coté ca m'allait assez bien, et je ne leur en voulais que de m'avoir eveillé trop matin pour le reste j'etais plutot content.
On passait dabord par Ville-en-Tardenois

ou il y avait un espece de triage, et enfin je fût dirigé sur Chaumuzy avec quelques camarades.
On arrivait a midi pour relever ceux qui allaient rejoindre le régiment. On fût logé dans le même cantonnement, et affectés au même travail, sauf 3, un pour faire le Vaguemestre, et deux autres pour travailler dans une ferme a coté du village.
je fut un de ces deux la, et le lendemain, on se présentait devant la patronne qui nous accueilli assez bien, et nous mis au courant du travail et des chevaux.
je me mis donc a labourer avec une charrue (Brabant) et 3 chevaux, dans un champs qui etait immense, pendant que mon camarade réparait la moissonneuse. et la mettait au point et quelques jours après, on travaillait a la moisson.
je continuais ainsi jusqu'au 10 Aout, mais a ce moment-la, il me sembla que mon oreille qui avait été secouée par l'obus, bourdonnait etrangement, je demandais a Mr le Major du cantonnement, a ce qu'il m'envoie au spécialiste

et j'allais le consulter le lendemain a l'ambulance de Boulense: Il me dit que ce n'était rien, et que ca me bourdonnerait probablement encore longtemps, mais qu'il allait me prendre en observation pendant quelques jours a l'ambulance.
Je ne demandais pas mieux, si seulement je pouvais avoir une permission ensuite Je revenais donc chercher mes effets a Chaumuzy et le 11 Aout je rentrais a l'ambulance.
On me mis quelques gouttes dans l'oreille, et ce fut tout ce qu'on me fit comme traitement pendant mon séjour a l'ambulance.
Comme j'étais tout a fait valide, j'eut vite fait de trouver un emploie a la cuisine.
Je restais ainsi une quinzaine de jours, et cela me donnait droit a une permission a titre de convalescence, Comme j'avais pas eut mon 3ème tour, j'en profitais pour le réclamer en même temps avec un certificat a l'appui, ce qui fait que le 27 Aout, je

partais pour 15 jours, et j'arrivais au Donjon le 29, un mois après en etre reparti. Cette fois, j'avais eut de la chance, mais c'était bien mon tour.
Le 15 Septembre, je repartais de nouveau, et je me rendais cette fois a St Dizier.
J'arrivais le 17, avec quelques autres du régiment a 10 heures du matin, et on fut habillés, et equipés aussitot, cette fois ca n'avait pas traîné. Le même soir, on repartait pour Vaubécourt ou on arrivait dans la nuit.
Mais, arrivé la, on etait encore pas a destination et il fallut reprendre un train dans la soirée pour Signy-en-Barrois ou on arrivait au milieu de la nuit.
On couchait en ville chez un négociant qui voulut bien mettre son grenier avec un peu de paille a notre disposition. Le lendemain on se levait vers 8 heures, et après avoir pris quelques renseignements sur la route a suivre pour gagner le dépot, on s'embarquait sur

des camions-automobile qui allaient chercher de la pierre, et qui nous conduisirent presque a destination.

Mais une fois arrivés au village qu'on nous avait dit, ce n'était encore pas la, et il fallut faire encore une dizaine de kilometres, Et comme on s'arrêtait souvent pour casser la croute et se raffraichir, on n'arrivait qu'a 5 heures du soir au Bouchon. ou enfin se trouvait notre dépot.

Mais on n'était pas dans la veine, car a peine arrivés, on nous apprit qu'il allait y avoir mouvement, qu'on repartait le lendemain a 3 heures du matin pour faire 30 K.m.

Ca c'était bien tombé, c'était une bonne occasion pour briser les souliers neufs.

En effet, le lendemain a 3 heures du matin, tout le monde etait prêt a partir, et on s'embarquait sur la grande route.

Comme j'etais assez bon marcheur, cela ne m'etonnais encore pas trop, mais je n'avais

plus l'abitude du sac depuis plus de 5 mois qu'il n'avait pas été sur mes épaules, aussi a la première pose, je demandais a mon comandant de Compagnie, en lui expliquant mon ca, qu'il voulut bien m'autoriser a mettre mon sac a la voiture, ce qu'il fit d'ailleurs assez gentiment.

Une fois libéré du sac, je m'en tirais assez bien, et vers 2 heures de l'après-midi, on arrivait dans un hameau a 5 kilometres de Bar-le-Duc.

On fut d'abord logés dans une grande ferme au bord du canal, mais cela provisoirement.

Le lendemain, le régiment fit une demande de renfort de 150 hommes par compagnie et je restais seul a ma compagnie avec 2 autres arrivés le même jour, si on etait arrivé une journé plutot, on partait avec les camarades.

Le 23, on changait de cantonnement, et on allait jusqu'au petit village de Venise, a

quinze cent mètres plus loin au bord de la route.

Le 27, il arrivait un renfort de récupérés de la classe 17 qui venaient du bataillon de marche, ils restèrent quelques jours avec nous et le 1er Octobre, ils partaient rejoindre le régiment.

Le 5 Octobre, je partais a mon tour avec tout ce qui restait du dépot, pour aller travailler dans une scierie, a Genermont. près de la gare de Vaubécourt.

On fit le voyage en auto, on arrivait a midi, et on débarquait non loin de la scierie, on fut logés dans un ancien camp de prisonniers allemands, encore entouré de fils de fer.

C'etait ces prisonniers qui travaillaient a la scierie, et qu'on devait remplacer.

Je m'embauchait comme chauffeur avec un camarade, car il n'y avait pas de spécialistes et les machines qui ressemblaient beaucoup a celles de nos machines a battre, n'avaient pas

l'air difficile a conduire, et le lendemain a 5 heures du matin, on etait debout pour allumer la machine.

On s'était levé tous les deux car on etait pas bien sûr de nous-mêmes, mais les jours suivants on se levait chacun notre tour.

Le travail commencait a 6 heures, assez lentement les premiers jours, car personne de nous n'avait encore travaillé dans une scierie, et il fallut faire notre apprentissage nous-même : ceci est encore tout a l'honneur de notre administration militaire.

Enfin la machine voulu bien se laisser conduire, et se mettait a tourner docilement dès le premier jour, mais il n'en fut pas de même pour les scies circulaires qui ne voulaient rien savoir, et commencèrent déja par couper le pouce net a un imprudent qui voulut aprocher sa main un peu trop près.

Enfin après quelques jours de tatonnement

on fini par s'y mettre un peu, et on avait quand-même a faire du travail.
Ma machine tournait a merveille, ne voulant pas montrer sans-doute quelle avait a faire a des apprentis, et une fois qu'on eut fait le courant de chauffer au bois, ca allait tout seul, il n'y a que les courroies qui sautaient assez souvent, par la faute des hommes, qui poussaient trop fort les plateaux dans les scies, et il fallait arreter.
Mais en somme tout marchait assez bien au bout d'une quinzaine, chacun y mettait du sien, et le travail se faisait presque normalement.
Mais justement parceque on commencait a etre au courant, il fallait bien s'attendre a ne plus rester longtemps, et en effet le 20 Octobre, on recevait l'ordre de rejoindre notre dépot qui se trouvait a ce moment a Ypécourt.
On etait relevés par d'autres troupiers qui

comme nous n'avaient jamais vu une scierie.
On partait le 21, on embarquait a Abbécourt a 10 heures du matin, et a 2 heures du soir on arrivait a Ypécourt.
On fut logés dans de vieilles baraques a moitié démolies, on le vent rentrait comme chez lui, C'est un des plus vilains cantonnements ou j'eut l'occasion de séjourner pendant la guerre, et si ce n'eut été le (foyer du soldat) ou l'on pouvait passer ses moments de loisir, et les veillées jusqu'a 9 heures du soir au chaud, je crois qu'on aurait tous demandé a partir au front pour se sortir de ce sale trou.
Quelques jours après, le 27 Octobre je partais en permission.
Cela fait toujours plaisir de partir en permission, et c'etait ma premiere perm. de 10 jours.
J'arrivais chez moi le 29, je ne parlerais

pas du voyage, qui ne fut cependant pas chaud mais ca ne compte pas quand on va en permission.

Je repartais de chez moi le 9 Novembre, pour arriver le 11, a 10 heures du soir a Ippécourt.

J'y retrouvais le dépot qui n'avait pas changé pendant mes 10 jours d'absence. Malheureusement ce serait été bien préférable qui fut parti n'importe ou ailleurs.

Le lendemain de mon arrivé, je fut désigné pour suivre un cours de grenadier.

Cela tombait bien pour moi, car 3 jours après, il partait un renfort, et si je n'avais pas été stagiaire, je partais aussi comme les camarades.

Le stage dura jusqu'au 1er Decembre, et fut assez dûre, surtout a cause du froid qui n'arrêtait pas les exercices.

Une fois le stage terminé, on continuait les exercices, tous les jours matin et soir, on fit aussi quelques travaux de terrassement.

Enfin le 17 Decembre, on recevait l'ordre de se tenir prêts a partir pour le Mort-homme ou ne rejoignait pas le régiment directement on allait constituer une équipe de travailleurs pour poser des réseaux de fils de fer en 2e ligne.

On nous fit toucher des vivres de réserve ainsi que les effets chauds qui nous manquaient et le 18, après que le Colonel nous eut passé en revue, on quittait Ippécourt a 9 heures du matin. On allait jusqu'a Bettelinville, ou on n'arrivait qu'a 5 heures du soir, après avoir parcouru 30 Kilometres.

On couchait dans les maisons qui restaient debout, et le lendemain. a 5 heures du soir on partait pour le bois des corbeaux.

Le parcours etait moins long que la veille mais c'etait la nuit, et comme c'est le ca a chaque fois qu'on monte en ligne, on se perdit, et on n'arrivait qu'a 4 heure

du matin au point ou on devait se rendre.
Je ne dirais rien des charmes d'une nuit passée presque complete avec le sac sur le dos a courir a droite et a gauche sans savoir ou l'on va, et agrémentée par quelques rafales d'obus pour empêcher de dormir debout.
On fut logés dans des abris a coté du tunnel du Kromprinz, mais par suite d'un malentendu on restait toute la journé du lendemain sans toucher de vivres. Par bonheur qu'il y avait la coopérative dans le tunnel qui n'était qu'a une centaine de metres, et on put se ravitailler nous-même, a nos frais bien entendus.
Mais si on avait oublié de nous donner a manger, on n'oubliait pas de nous faire travailler, et le jour de notre arrivée, a peine reposés, il fallut se mettre au boulean.
Par bonheur je me trouvais avec l'aspirant et les deux sergents de ma section, qui me furent exempt de tout service, pour entretenir

le feu dans notre sape ou on etait juste cinq, ainsi que pour nous ravitailler.
Je fis de nombreuses visites a la coperative ce qui me procura l'occasion de visiter le tunnel, long de 12 cent metres, et profond a certains endroits de plus de 100 metres. Une petite voie ferrée suivait le couloir principale d'un bout a l'autre, et de chaque coté dans les parroies etaient creusés des galeries de toutes les dimensions, et servant aux choses les plus divers. Dans l'une d'elles notemment etait installée la chambre des machines, ou etaient installées des dynamos chargées de fournir l'électricité dans tout le secteur, dans d'autres c'etait des installations de couchage, des postes de secours etc., et on a peine a se figurer le travail des allemands pour faire une instalation pareille, presque a proximité de nos premieres lignes, et surtout sans attirer l'attention. C'est dans ce tunnel qu'etaient

massées les troupes allemandes pendant les périodes de bombardement qui précédèrent la terrible ruée, et les jours critiques de Février-Mars 1916.

A chaque voyage au tunnel je rapportais singard, chocolat, lait condencé, et conserves de toute sorte qu'on assaisonnait sur un vieux fourneau, et on n'eut pas le temps de maigrir. Avec le lait on fesait du chocolat au lait, et tout se passa pour le mieux pendant quelques jours.

Enfin le 24, a 3 heures du matin, on quittait le Mort-Homme pour rejoindre le regiment qui etait en reserve a Cirey-la-Foret et en arrivant, on fut affectés dans les divers compagnies. Je passais a la 10ème qui etait une des meilleures a cette epoque, et le lendemain on fetait Noel.

On restait ainsi en reserve pendant 8 jours et le premier jour de janvier, on quittait Cirey a 2 heures de l'après-midi.

On partait dabord a pied jusqu'a Blancourt ou nous attendaient les autos, et on embarquait aussitot. On passait par Bar-le-Duc, et on arrivait a Nancois le Grand a minuit.

On débarquait aussitot, mais il nous fallut faire encore 8 k.m. a pied pour arriver a Salmagne ou on devait cantonner. Il y avait beaucoup de neige, et on eut de la peine a arriver. Il fallut attendre encore une heure a l'entrée du village pour que les habitants se lèvent et nous ouvrent leur porte, et on arrivait transis par le froid.

En général on fut très bien accueillis, presque dans toutes les maisons, les habitants nous fesaient une place a leur table, et nous accueillaient avec sympathie.

On fit peu de chose comme exercice, et on passait la une huitaine de jours assez tranquilles.

Le 9 janvier, on repartait a 4 heures du matin pour embarquer a Nancois-le-Petit, a la gare ou touchait 8 jours de vivres de débarquement,

et on partait vers 10 heures du matin.
On passait par Neufchateau, Mircourt Epinal et on débarquait a Chatel-s-Moselle le 10 janvier a 2 heures du matin.
On etait presque frigorifiés, mais il nous restait 15 K.m. a faire a pied, et c'etait une bonne occasion pour nous réchauffer.
On n'arrivait a Moyemont ou on devait cantonner qu'a 6 heures du matin.
On n'avait rien a manger que des boites de singe qui etaient gelées, et ce n'etait guère ce qu'il nous fallait pour nous réchauffer et nous remettre en place.
Par bonheur, une brave dame veut bien nous remettre, et nous faire chauffer quelques litres de lait, et avec trois autres camarades, on fit un bon petit déjeuner qui nous fit grand bien.
On passait la journé et la nuit suivante dans ce village, et le lendemain on repartait a pied a 9 heures du matin. On avait

18 K.m. a faire et on arrivait a Ste Barbe a 2 heures de l'après-midi.
On passait encore la nuit dans le village, et le 13, a 9 heures du matin on remettait sac au dos. On passait par Pierremont et on arrivait a Manières a 2 heures du soir.
Ca pour completer la séance, ma section fut de service, et il nous fallut tirer chacun 6 heures de garde au lieu de nous reposer et le lendemain on repartait a 7 heures du matin.
Ce fut la dernière, mais la plus dûre etape: on marchait d'abord jusqu'a 11 heures, puis on nous fit faire une halte de une heure pour le déjeuner, et on repartait a midi. On traversait la ville de Bayon l'arme sur l'epaule, et on arrivait a Lauray a 4 heures du soir après avoir fait 30 Kilometres.
Par bonheur, c'etait fini pour quelques jours, car on etait bien fatigués, et on put

enfin prendre un peu de repos.
On était logés dans un grenier au dessus d'une écurie et il y faisait pas trop froid d'ailleurs la température s'était beaucoup radoucie, et la neige avait disparue.
Ce village n'était pas important, mais il y avait quand-même quelques épiceries, où l'on trouvait assez de chose, et des cafés où on pouvait passer la soirée, c'est tout ce qu'il nous fallait.
On nous fit faire un peu d'exercice sans cependant trop nous malmener, et simplement pour nous distraire. On n'eut donc pas trop a se plaindre de notre repos, si ce n'est cependant la nourriture qui était devenue défectueuse, et aussi, insuffisante.
Au pain blanc qu'on nous donnait en ligne avait succédé un pain noir, qui n'était plus du tout de même qualité et avec ça les boules avaient diminuées d'un tiers. La viande et le café étaient

aussi mieux mesurés, en somme c'était comme nourriture ce qu'on appelle au régiment <la pilée>.
On passait ainsi 15 jours d'un repos, assez complet, du moins assez tranquil, et pendant lequel on avait pas été trop embêtés.
Mais ce fut vite passé, le 30 janvier, on levait le camp de nouveau avec 25 K.m. a faire, et on arrivait a Euréville a 2 heures du soir.
On nous fit loger dans une caserne sur de la paille, et pour une fois on était assez bien couchés. On eut (quartier libre) tout l'après-midi, jusqu'a 9 heures du soir. J'en profitais pour faire un petit tour en ville avec les camarades, mais comme on était fatigués, on n'allait pas trop loin, et on passait la soirée dans un café a faire la manille.
Le lendemain, on eut (Quartier libre) encore toute la matinée, mais tout le monde devait être rentré a midi, car on avait rassemblement

a une heure pour le départ.
En effet a 2 heures, on quittait la caserne, et on prenait la route de Bénaménil mais on nous fit faire des poses de une heure chacune, sans doute pour attendre la nuit, et on n'arrivait a Bénaménil qu'a 10 heures du soir, après avoir fait a peine 20 kilometres.
La on trouvait des cantonnements, assez bien aménagés, avec des lits en planches et en grillages, il y avait même une <Cinéma> qui fonctionnait journellement.
On etait a peine a 6 k.m. des premieres lignes, et on aurait pût être bombardés avec n'importe quel canon, mais les civils n'avaient jamais quitté leur demeure, ce qui prouvait que le secteur n'était pas trop mouvementé.
On passait encore la journé du lendemain a Bénaménil, mais le 2 Février a une heure du matin, on montait faire la

relève en premiere ligne. On n'entendait pas un coup de canon, ni un coup de fusil et on avait peine a croire qu'on etait sur le front. On nous fit aller par la route jusqu'a Vého, et ce n'est qu'après l'avoir traversé qu'on prit un boyau.
En arrivant, comme on m'avait mis brancardier auxiliaire, pour remplacer un permissionnaire, je restais avec les infirmiers pour reconnaitre le poste de secours. Je rejoignais la compagnie que le lendemain.
Elle était en premiere ligne, a un point avancé qu'on appelait (aux entonnoirs), parceque en effet a cét endroit nos postes avancés se trouvaient juste au bord de deux énormes entonnoirs, qui avaient bien 30 metres de diamètre, et 20 metres de profond. Ils dataient de 1915, et avaient sans doute fait des victimes au moment de leur explosion.
Mais pour nous, c'était plutôt un avantage surtout dans la défensive, car cela permettait

d'éviter les surprises. C'était en effet bien difficile de franchir des trous pareil, qui etaient en outre remplis de fils de fers et de morceaux de débris, de toute sorte sans attirer l'attention. Et il était facile en même temps d'y jeter des grenades, de sorte qu'il n'y avait pas grand chose a craindre de ce coté-la, mais en revanche on pouvait etre contourné, et il fallait des guetteurs dans toutes les directions.

Mais tout etait calme, et il n'y avait que l'artillerie qui tirait quelques obus a l'arriere, mais surtout pendant le jour. Comme service de garde, c'était assez dure car comme toujours quand on est dans un secteur calme on etait pas assez nombreux il y en avait de détachés partout, a l'artillerie aux travailleurs, il y avait aussi beaucoup de permissionnaires.

Je restais comme brancardier pendant

une dizaine de jours, et le temps ne me semblait pas trop long, car pendant que les autres montaient la garde je n'avais qu'a dormir, mais une fois mon permissionnaire rentré, il me fallut reprendre mon service de nouveau.

Il n'y eut rien d'anormal jusqu'au 11 Février, mais ce jour-la a minuit exactement, les boches déclanchaient un tir de barrage violent et brusque qui mit tout l'orizon en feu d'un seul coup, il n'y avait pas a s'y tromper c'etait un coup de main qui se préparait, un de ces coups brusques qui comptent surtout avec la surprise.

Heureusement pour nous, cela se passait a 500 metres a gauche, et c'est a peine si on eut quelques obus. Aussitot tout le monde fut alerté, et les fusées commencèrent a monter nombreuses dans le ciel, pour eclairer en avant des lignes, et voir si les boches arrivaient

Bientot on vit les fusées rouges, c'était la

demande de tir de barrage a l'artillerie, mais les artilleurs trompés par le calme des jours précédents, devaient sans-doute dormir sur les deux oreilles, et avant qu'ils fussent a leur pièce, cela demanda bien 10 minutes qui parurent longues, car en effet on entendait déja les mitrailleuses et la fusiliade indiquait nettement que le coup etait commencé.

Par bonheur, nos fantassins eux ne s'étaient pas laissés surprendre, et tous a leur poste, a coup de fusil et de grenade ils reussirent a arrêter les boches trop culotés, et non seulement ceux-ci ne firent aucun prisonnier, ce qui etait sûrement le but de leur attaque, mais ils en laissèrent 2 des leurs, blessés, entre nos mains. Ce qui fesait que le coup de main avait tourné a notre avantage, comme on dit dans le communiqué. Enfin, en l'espace d'une heure, tout etait terminé

et rentrait dans le calme, et le reste de la nuit s'écoula comme si rien n'avait eu lieu. Notre artillerie avait été un peu longue a se décider, mais une fois en action elle y en avait mis, nos 75 avaient rudement arrosé les premières lignes boches, et ceux-ci durent regretter de ne pas nous avoir laissé tranquils.

Les jours suivants, tout fut assez calme de nouveau, sauf pour l'artillerie qui tirait beaucoup plus que les premiers jours.

Enfin le 17 au soir, on etait relevé des premières lignes pour venir au repos a Manonvillers.

On etait toujours en reserve, mais, comme c'était calme, c'est comme si on avait été au repos.

On devait y rester 8 jours, et remonter ensuite on fut logé dans les casernes en dessous du fort, elles avaient été un peu abimées, mais etaient encore en assez bon etat, et pouvaient nous

loger encore assez confortablement.
Pendant ces 10 jours, on nous fit faire quelques travaux dans les bois a l'arriere de Bénaménil, plutot pour nous passer le temps.
Ces derniers jours, je fut désigné pour faire un stage de Colombophile au colombier qui se trouvait tout près de la caserne: j'y appris quelques notions du Colombophile amateur: comment soigner les pigeons quand on veut s'en servir, quand ils sont au repos, la maniere de les lâcher, de rédiger une dépêche tout cela n'était pas bien difficile, et ne demandait qu'un peu d'attention.
Le 26 Fevrier a 7 heures du soir, on remontait en premiere ligne, un peu a gauche de la premiere fois près de la station d'Embermenil.
On fut réserve de bataillon, ~~des~~ en arrivant on avait comme d'habitude toutes les corvés

a faire, et il y avait toujours de quoi s'occuper une partie de la nuit.
Enfin le 2 Mars, on me fit demander, et je passait comme Colombophile au bataillon.
Ca vallait la peine, car une fois au bataillon, je n'avais plus a m'occuper de la compagnie, si ce n'est pour avoir a manger, et encore si je le désirait, je pouvais être en subsistance avec la liaison du bataillon.
C'était un bon petit truc, je n'avais que mes 2 pigeons a soigner, et aller en chercher deux autres a Manonvillers tous les trois jours, pour lacher les deux premiers et ainsi de suite.
Mais ce n'était qu'une promenade, et le reste du temps, je pouvais rester couché au fond de ma cagnat.
Enfin le 4 Mars dans la nuit, les boches tentent encore un coup de main, mais

celui-là ne réussit pas davantage que l'autre, et après une alerte d'une heure, tout rentre dans le calme.

Dans la journée, je vais chercher deux pigeons à Manonvillers. Ce n'était pas très loin, 4 kilomètres à peine, mais la fatalité voulut qu'il fasse un temps épouvantable ce jour-là: de la neige à gros flocons, poussée par le vent, nous cingla la figure pendant tout le voyage si bien que quand je rentrais le soir j'étais tout abruti.

Mais ce ne fut pas perdu, le soir comme j'étais un peu fatigué, je me couchais de bonne heure dans mon gourbi pensant dormir, mais ce fut impossible. Il n'y avait pas une demi-heure que j'étais couché, que je commençait à avoir mal à l'oreille gauche. Au début, je n'y pris pas garde, mais cela allait de plus fort en plus fort, si bien quau bout d'un moment

je fut forcé de me lever. Mais, levé, j'étais encore plus mal, il me semblait que j'avais un coté de la tête qui allait faire explosion. Je fut obligé de me coucher de nouveau et il me fut impossible de dormir de la nuit que je trouvais bien longue. Vers le matin, cependant la douleur s'était calmée un peu, pour cesser tout à fait vers la pointe du jour. Mais cela ne me paraissait pas naturel, et je préféraitt en rendre compte au Major, je me fis porter malade.

Mais le mal d'oreille n'est pas un mal ordinaire, et dans ces cas-là il faut toujours avoir recours au spécialiste, je fut donc evacué au Médecin-chef à Manonvillers, et je restais 2 jours à l'ambulance régimentaire. Mais comme j'avais un peu de fièvre le Médecin-chef fut obligé à son tour de m'évacuer.

Cette fois je pouvais dire adieu aux

pigeons, car le 4 Mars, je prenais l'auto pour Luneville, et j'arrivais a l'H.O.E. a 6 heures du soir.
Le lendemain, je passait la visite d'un spécialiste qui m'examina soigneusement. Il me dit qu'il m'aurait bien gardé dans son service, mais comme il allait partir que ca lui etait impossible, et qu'il allait m'envoyer a Varville ou il y avait un autre spécialiste pour les oreilles.
On me fit un ordre de transport pour marcher isolément, je pris le train une heure de l'après-midi, et comme c'etait pas loin a 3 heures j'etais a Varville.
En arrivant je me présentais a l'H.O.E. de la gare, en pensant qu'ils allaient m'envoyer directement a l'hopital, mais au lieu de ca, on me met d'abord en subsistance dans un dépot d'eclopés, en me disant que je pouvais fort bien y rester, comme beaucoup d'autres. Ce n'etait pas précisement

ce que j'avais rêvé, car je savais fort bien que si j'etais soigné au dépot d'eclopés, je n'aurais pas de permission en sortant. Et comme généralement, on tient encore plus a la permission qu'a l'hopital, je n'etais pas bien tranquil.
Mais enfin il n'y avait encore pas lieu de désesperer, car je ne m'etais encore pas présenté devant le spécialiste, je ne savais pas ce qu'il pouvait me dire, mais comme j'etais déja presque guéri je ne savais pas si je devais encore espérer.
Le lendemain je passais la visite. Après bien des questions et des explications, je fut admis a l'hopital, c'est tout ce que je demandais, et j'y rentrais le 9 Mars dans l'après-midi.
On me recommencait les mêmes traitements qu'on m'avait fait l'année précédente et le résultat fut aussi a peu près le

même, mon oreille fut vite guérie, mais restait toujours un peu dure.
Mon séjour a Jarville se passait assez agréablement. On était bien nourrit, on pouvait sortir en ville deux fois par semaine; en dehors des sorties, on avait un grand parc pour se promener, et c'était suffisant pour ne pas trop s'ennuyer
Je profitais des jours de sortie pour aller visiter Nancy, dont on n'était qu'à deux kilomètres, et on on pouvait aller par le tramway.
C'est une grande ville, assez jolie, et on il y a surtout une belle place. Les environs de la gare étaient tout démolis, et portaient l'empreinte de la visite des avions. Un des plus beaux monuments est la Cathédrale dont le clocher s'élève a une hauteur vertigineuse. Il y a aussi de jolies promenades, ce qui aide beaucoup a donner du charme a une grande ville.

Le 25 Mars, j'étais porté sortant, et j'allais toucher mon indemnité a la caserne d'artillerie qui était de l'autre coté de la ville.
Je passais une partie de la journé en ville, et le 27 je quittais l'hopital muni de vivres pour le voyage.
Je passais par Dijon, Nevers, et j'arrivais a Moulins vers 9 heures du matin. J'y Descendis, car si j'avais continué par la grande ligne, j'arrivais a Varenne vers 10 heures, et il me fallais attendre jusqu'au lendemain 8 heures du matin pour prendre le (Train) qui n'arrivait qu'a midi au Donjon.
C'était une journé perdue, et il me fallait trouver autre chose: Je pris un train de marchandise jusqu'a Digoin ou j'arrivais a la nuit, et le lendemain je venais a pied jusqu'a Molinet, et de la on voulut bien me conduire jusqu'au Pin en voiture.

si bien que la journé que j'aurais passé a Varenne, je la passait chez mes parents et j'arrivais aussi tôt. Je fit tamponner ma permittion au Donjon le 23, et j'arrivais a la maison a 6 heures du soir pour vingt jours de permittion.

Mes 20 jours ecoulés, je repartais le 13 Avril toujours par le train de 4h30, pour une bonne raison qu'il n'y en avait pas d'autres. Cette fois j'avais résolu de changer mon itinéraire, non parceque ce serait plus court, mais simplement pour changer un peu le voyage. Arrivé a Varenne, au lieu de prendre le train de 7 heures du soir sur Paris, je pris celui de 9h30 qui descendait sur St Germain, j'y arrivais vers 11 heures du soir. A 3 heures du matin je pris l'express de St Etienne ou j'arrivais a 8 heures du matin. Comme il n'y avait pas de train pour Lyon avant 1 heure, je m'en allait faire un tour en ville, et a

une heure de l'après-midi, je repartais pour Lyon ou j'arrivais a 3 heures.

Ca j'avais résolu d'avance d'y passer une journé si cela m'était possible, j'allais donc déposer mes paquets au foyer des permissionnaires, et j'allais faire un tour. Le soir j'allais a une grande représentation au cirque (Nancy) qui ne se terminait qu'a minuit et le lendemain je repartais de Lyon-Perrache a 9 heures du matin sur Dijon.

En arrivant a Dijon, je descendais pour prendre la direction d'Is.-sur-Tille ou je devais me rendre d'après mon ordre de transport mais je n'en avais pas fini de me balader: D'Is.-s.-Tille, on m'envoyait a Langres, de Langres on me renvoyait passer a Dijon et enfin cette fois on m'envoyait a Achère.

Mais a Achère ce fût de même qu'a Is.-sur-Tille, c'était le moment de la

grande ruée allemande sur Paris, et tout était désorganisé, il y avait des permissionnaires en masse et on ne savait pas quoi en faire, ni où les envoyer.

De Achères j'étais envoyé à Argenteuil de Argenteuil à Mantes, où cette fois on voulut bien m'accepter.

Mais Mantes n'était gare-régulatrice que depuis 2 jours et il n'y avait encore rien d'organisé. On nous fit quand-même coucher dans un bâtiment qui avait été réquisitionné et on nous dit d'attendre les événements.

Enfin le lendemain 18, on était équipés dans la matinée tant bien que mal, on fit nos préparatifs et à 4 heures du soir on embarquait pour Romesquant.

On allait d'abord jusqu'à Argenteuil, et là on changeait de train pour monter dans des vagons à bestiaux.

On y passait la nuit, mais le lendemain on était encore --- à Argenteuil, et on ne

repartait que vers 11 heures du matin.

On arrivait à Romesquant à 5 heures du soir. Au bureau militaire où je me présentais, on me dit que j'aurais un train dans la nuit, et en effet, je repartais vers 3 heures du matin avec les autres de ma Division, par le train de ravitaillement, on y avait joint quelques vagons de voyageurs qui n'avaient pas de vitres, et on fut assez mal pour le voyage.

On arrivait à 9 heures dans une petite gare dont j'ai oublié le nom, et où on nous avait dit de descendre.

On repartait ensuite à pied, et on arrivait à 2 heures du soir à Crémont où était le Dépot divisionnaire. C'était le 20 avril, j'avais mis exactement une semaine à rejoindre mon corps, et je n'étais pas fâché d'arriver.

En arrivant, après les formalités d'usage je pût prendre enfin un peu de repos, bien

gagné depuis 8 jours a rouler dans des wagons a droite et a gauche.
Le lendemain de mon arrivée, le Sergent-Major me fit appeler et me fit rentrer dans la maison ou il était logé pour travailler au jardin, au lieu d'aller a la manoeuvre.
J'aimais beaucoup mieux, et je continuais a y travailler tous les jours.
Enfin le 26, on reçu l'ordre de faire nos préparatifs de départ et le 27 a 11 heures du matin, on quittait Crémont en auto, on allait jusqu'a Croen-le-grand ou on arrivait vers 2 heures du soir.
C'était un village assez grand, mais a moitié décarcassé comme ils sont tous dans la Somme. Impossible de trouver un batiment ou il n'y aie un pan de mur démoli, ou un trou dans le toit.
On y restait 4 jours, et le 1er Mai, on repartait en auto a 7 heures du matin.
On allait jusqu'a Wiquinger ou on

arrivait dans l'après-midi. On y passait la journé du lendemain, et le 3, on repartait a 6 heures du matin. On fit d'abord 5 k.m a pied pour aller jusque sur la grande route ou nous attendaient les autos, mais des autos anglaises cette fois, et beaucoup plus confortable que les notres.
Ce jour-la on fit un vrai petit voyage d'agrément, et a 2 heures du soir on arrivait a Arques, ville assez grande, et bien historique bien connu.
Il y a longtemps que cela ne nous était arrivé de cantonner dans une ville pareille: Belges, Anglais, Français, Ecossais, tout les alliés y étaient représentés, et le soir, on fraternisait ensemble comme si on s'était connu depuis 20 ans.
On aurait bien souhaité y rester quelque temps, car ce n'était déja plus les gens de la Somme, malgré que c'était les deux départements voisins, et on était accueillis

a bras ouverts. Mais le lendemain 4 Mai a 6 heures du matin, on repartait de nouveau, et a pied cette fois.
On fit 25 K.m. environ, et on arrivait a Oktezelle ou on passait la nuit.
On repartais encore a pied le 5, et on arrivait a Drinchame a 2 heures du soir après avoir fait encore 15 K.m.
Cette fois, on etait arrivé a destination, pour quelque temps du moins, et on s'installait dans une grande ferme a l'entrée du village.
Pour une fois, on avait pas trop mal tombé: on etait dans un charmant petit village du département du Nord, bati en plaine au bord d'une grande route, avec de la brique rouge et des tuiles, et qui etait du plus joli effet, surtout quand on songeait a ceux de la Somme, dont la carcasse etait en bois plâtré de terre et couverts de paille, avec dans grands trous

pour laisser passer la pluie, il y avait un drole de contrast.
Mais si il y avait de la différence dans les habitations, il y en avait aussi et surtout dans les habitants. En général dans la Somme, on etait toujours reçu comme des chiens dans un jeu de quilles, et si quelque fois, des gens essayaient de nous faire bonne figure, c'etait simplement pour essayer de nous voler un peu plus quand ils en avaient l'occasion.
Mais a Drinchame, cela changait completement et on pût le constater en arrivant sur beaucoup de choses.
Les gens nous recevaient d'abord aimablement et nous vendaient ce dont on avait besoin a des prix raisonables. On pût enfin se rafraichir, sans avoir a chercher de grosses sommes a la fois. La biere qui etait en abondance dans le pays nous etait vendu a raison de 0f,15 le boc, on pouvait

donc en boire a discrétion sans trop dépenser et comme les soldats n'ont jamais de grosses sommes, c'était déjà un grand avantage.

Ensuite les cafés qui sont si rares a certains endroits, qu'on ne peut même pas songer a y rentrer, étaient nombreux, et offraient asile a tout le monde en dehors des heures d'exercice.

Comme cantonnement, on était donc très bien.

Au bout de quelques jours, je commençais un stage de signaleur, j'avais été désigné depuis quelques temps, et cela me plaisait a merveille. Matin, et soir on allait dans un grand pré, on se mettait a l'ombre car il faisait déjà chaud, et on apprenait l'alphabet Morse. Au bout de quelques jours, on nous fit faire de la signalisation a bras, on formait deux groupes, et on se transmettait les phrases d'un groupe a l'autre. Vrai jeu

de gamin, mais qui avait au moins l'avantage de nous distraire, et de nous intéresser plus que l'exercice a la baïonnette, tout en étant moins fatiguant.

Les soirs après la soupe, et le dimanche, on allait faire de grandes balades a travers la campagne qui était particulièrement intéressante. Comme champs de culture, c'était merveilleux en tous points. D'abord un terrain plat, qui se prête facilement a l'exploitation et une région des plus fertiles ou on peut cultiver un peu tout.

A l'époque ou je m'y trouvais, c'est a dire au mois de Mai, il y avait des champs de lin magnifiques. Les femmes du village réunies en groupe achevaient de les nettoyer, en les repassant sillon par sillon, et on le voyait grandir d'un jour a l'autre.

Les blés étaient aussi d'une belle venue, semés au semoir mécanique a distance égale partout, c'était joli a voir, et je songeait

presque avec pitié a mon pauvre Bourbonnais qui est pourtant un pays de culture, et ou on seme encore le blé a pleine main ~~et~~ ou il est impossible de le piocher, tandis que dans le nord je les voyais tous les jours passer a travers avec des grandes piocheuses, trainées par un cheval, et qui en même temps relevaient légèrement la terre au pied comme on fait chez nous aux pommes de terre.

Enfin dans chaque pays, on a une facon speciale de cultiver, et je ne fais ici que raconter ce que j'ai vu.

Il y avait aussi dans la région beaucoup de moulins a vent, les seuls d'ailleurs que j'ai vu dans le pays, et je ne pût résister au désir d'en visiter un qui etait tout près de l'endroit ou on etait logés: je grimpait jusqu'en haut, et j'admirais l'ingéniosité avec laquelle l'outillage

avait été conçu, et aussi la facon dont le moulin tout entier etait posé sur un espèce de support pivotant, de maniere a tourner a tous les vents.

Bref on restait près d'un mois a Drincham et ce fut un mois passé agréablement, en compagnie de gens très aimables, et dont je garderais le meilleur souvenir.

Enfin le 2 Juin, j'etais désigné pour partir en renfort. Dans l'après-midi, on nous compléta en vivres de réserve: chocolat biscuits, effets, linge de corps, etc, et le 3, a 5 heures du matin on quittait Drincham. On fit une grande halte en route, et on arrivait a Renescure ou se trouvait le régiment a 3 heures du soir. On avait fait plus de 30 K.m.

En arrivant on fit les affectations comme de coutume, et je retournais a la 10ème compagnie qui etait logée dans une ferme a 300m du village.

Le lendemain, on passait une visite de santé, et en même temps, je fut demandé pour être brancardier, sur l'intervention d'un ancien camarade.
On restait encore trois jours à Renescure, pendant lesquels on ne fit aucun exercice ni aucune corvé, on avait juste à assurer le service de garde.
Enfin le 7 juin, on embarquait à St. Omer dans l'après-midi, et le 8 à midi on débarquait à Gournais dans l'Oise.
Mais en débarquant, il nous fallut encore faire 15 K.m. à pied pour venir jusqu'à Laplace, où on n'arrivait qu'à 8 heures du soir, et bien fatigués.
C'était un petit village de l'Oise, mais ça changeait déjà de beaucoup avec le Nord qu'on commencait à regretter.
On n'y restait que 4 jours, dans un repos à peu près complet, et on repartait le 12,

à 6 heures du matin. On fit 6 K.m. à pied, et ensuite on embarquait dans les autos qui nous conduisirent jusqu'à Busquenois, en passant par Beauvais.
On y arrivait vers midi, et on fut logé à travers le village dans des greniers.
Ce jour-là, je changeait de compagnie et je passait à la Compagnie de Mitrailleuses N° 3, comme brancardier. Ma nomination avait été signée du Colonel, et j'étais brancardier à titre définitif.
Je ne séparais donc de mon fusil, et je mis mon sac à la voiture médicale.
C'était déjà un avantage, maintenant je devais suivre, ou plutôt marcher avec le poste de secours, sauf en première-ligne où je devais rester avec ma compagnie.
Le 13, on quittait Busquenois, pour aller à 8 K.m. plus en avant à Halivillers où on devait rester en réserve pendant quelque temps, on était à environ 6 K.m. des premières lignes

Comme cantonnement, c'était très bien du moins pour le poste de secours, il est vrai qu'on était toujours un peu favorisés Il y avait une grande salle pour la visite de chaque matin, une chambre pour le Major, et 3 ou 4 pour les Brancardiers ainsi qu'une cuisine avec une grande cheminée, et comme on trouvait du lait dans le village, on en profitait pour faire le chocolat chaque matin.

Comme brancardier, on n'avait rien a faire que d'entretenir les feuillées dans un état de propreté suffisant, on les désinfectait au chlore, et c'était l'affaire d'une demi-heure chaque matin.

Quand il y avait des malades a évacuer on les conduisait chacun notre tour au Médecin-Chef qui se trouvait a 4 K.m plus loin, a La Falaise, et cela faisait l'occasion d'une promenade.

Le reste du temps se passait a faire la

manille, pendant que les compagnies allaient a l'exercice, et j'étais satisfait de mes nouvelles fonctions.

On restait ainsi une quinzaine de jours, sans qu'il n'y ait rien d'anormal, enfin un beau soir, le 1er Juillet on fut alertés, et le soir même on montait en 2me ligne.

Cela nous avait un peu surpris, car on avait été 15 jours tranquils, et on ne s'attendait pas a une alerte aussi brusque.

On quittait Halliviers a 8 heures du soir on passait par Ailly-sur-Noye, ou un avion boche vint nous faire son salut en nous lachant une demi-douzaine de bombes sur la tête, et on arrivait enfin au bord d'un petit bois vers 2 heures du matin A la pointe du jour on nous fit tous rentrer dans le bois et défense absolue de se montrer, car on était pas très loin des premières lignes, et il aurait suffit d'un avion qui nous aie apperçu pour qu'on

soit aussitôt marmités, et comme on était assez épais, les obus allaient être largement payés.

On passait la journé ainsi, par bonheur on était à l'ombre, et on put faire une bonne sieste.

Enfin à la tombée de la nuit on partait pour revenir à Halivillers, sans qu'il n'y eut rien autre, et on ne sût jamais pourquoi on était montés là-haut. On reprit possession de nos anciens cantonnements, et le reste de la nuit se passait comme si il n'y avait rien eut.

Quelques jours après, le 4 juillet, on partait pour Belleuil, à 6 K.m. plus à gauche. On y allait soit-disant pour faire des manœuvres avec les (Tanks), et en effet, un après-midi, on nous fit assister à un exercice, un simulacre d'attaque avec (Tanks).

Comme c'était la première fois qu'on

en voyait, on y prit assez d'intérêt, et on regardait tous avec curiosité, quoique on avait beaucoup de peine à se faire une idé de ce que cela pouvait servir.

On restait 4 jours à Belleuil, et le 8, on partait à 6 heures du matin pour revenir à la Faloise.

On installait le poste de secours dans un grand moulin abandonné au bord de la rivière, et on il y avait des apartements pour un bataillon.

Là on était à 4 K.m. du front, et on pouvait très bien être bombardés, heureusement, les boches voulurent bien nous épargner.

Je citerais à ce propos un fait qui m'a parrut étrange, quoique il se produise toutes les jours: Nos députés qui pensent à tout, ont établi une indemnité de tranché qui est faite soit-disant pour récompenser nos soldats qui sont les plus en danger

cést a dire ceux qui sont en premiere ligne ou aux abords. Comme nous on etait a 4 K.m. des premières lignes, je ne trouvais rien d'extra-ordinaire a ce qu'on ne touche pas cette haute-paye. Mais que dire de ces Messieurs de l'artillerie lourde qui etaient encore a 3 K.m. en arriere de nous, qui tiraient leur obus par dessus notre tete et qui touchaient leur haute-paye de 3 francs par jours sans le moindre danger, c'est ce que je n'ai jamais pu m'expliquer. De deux choses l'une, ou ils etaient considéré comme etant au danger, et comme nous on etait encore bien en avant d'eux et par conséquent tout aussi exposés on aurait dût toucher egalement la haute-paye; ou bien on etait considerés nous-mêmes comme etant hors de danger. et alors eux qui etaient 3 K.m. en arriere de nous risquaient encore bien moins, et n'avaient pas plus droit a l'indemité que nous.

Il est vrai qu'il y a toujours dans le code militaire l'article 29 qui dit qu'on ne doit pas chercher a comprendre, je crois qu'il doit s'appliquer a ce ca-la.

Le 11 juillet j'allais avec un autre camarade accompagner une equipe de travailleurs qui etait allé poser des fils de fer en avant a 2 K.m. des premières lignes, on y passait la journé, et le soir on rentrait a 6 heures. Enfin le 13 juillet, on recevait de nouveau l'ordre de départ, et le 14 juillet, jour de la fête nationalle a 6 heures du matin par un temps pluvieux, on quittait la Saloise pour aller embarquer a 15 K.m plus loin a Conty.

On arrivait a la gare a 11 heures et l'embarquement se fit aussitot, on partait vers 2 heures du soir et on filait sur Paris. Mais au lieu de passer par le Bourget comme cela nous etait arrivé souvent, on nous fit faire le grand tour

sans-doute a cause de l'encombrement, et a la nuit on passait a Versaille. On passait devant le grand palais qu'on put apperevoir a travers les sapins, et on filait sur la Champagne par Troyes.
On roulait toute la nuit, et le lendemain a 11 heures du matin on débarquait a Sommesous dans la Marne.
On apprit a ce moment que les Allemands avaient attaqué en Champagne, et avaient déja avancé beaucoup, les bruits qui courraient etaient plutot alarmistes et d'après des personnes bien renseignés, la situation etait grave, sinon critique Mais en France, il faut une situation grave pour stimuler les énergies, on avait le préssentiment qu'il se trouverait un homme a poigne pour rétablir la situation et faire pencher la balance en notre faveur, et on ne s'en fesait pas pour ca.

A 2 heures du soir, on rembarquait en auto a 1 K.m. de la gare et on filait sur Epernay.
Bientot on commencait a rencontrer des civils chassés par l'invasion qui s'en allaient tristement par la route, les uns avec une charette, les autres avec une brouette sur laquelle ils avaient mit en hâte leurs objets les plus précieux, d'autres avec des paquets a la main ou sur le dos.
A la tombée de la nuit, on en trouvait aussi a un croisement de route qui avaient allumé du feu pour se faire cuire a manger, et etabli un campement pour la nuit comme des soldats.
Pauvres gens qui avaient tout abandonné pour ne pas rester avec les Allemands, cela me rapelait les premiers jours de Septembre 1914, ou je les voyais arriver a Lyon par train complet, et obligés

de se laisser conduire sans savoir ou ils allaient.
Mais le plus pénible pour eux doit être de tout abandonner, mobilier et matériel de toute sorte avec la perspective de ne plus rien retrouver quand ils reviendront qu'une maison souvent démolie, et c'est cela le plus ~~pénible~~ triste.
On arrivait a minuit a Hautvillers, ou on débarquait, et on couchait dans les maisons du village déja en partie abandonnées.
On comptait passer le reste de la nuit tranquils, et pouvoir se reposer, mais a peine couchés vers 2 heures du matin, on entendait «Tout le monde debout», il fallut se lever en hâte ployer ses couvertures pour repartir le bataillon etait déja rassemblé dans la rue.
On ne savait guère a quoi s'en tenir, mais on le sut bientot. On partait aussitot on traversait Aye, et on montait jusque

dans un bois au dessus ou on arrivait vers 10 heures du matin.
A peine arrivés, on vit une rafale d'obus s'abattre sur la route par laquelle on venait de passer, et cela nous rapella a la triste réalité: On etait entré dans la zone de feu, et maintenant on pouvait s'attendre a tout.
On pouvait toujours se vanter de n'avoir pas traîné en route: le 14 juillet au matin, on etait encore en reserve dans la Somme, et le 17 au matin, les obus nous sifflaient sur la tête en Champagne.
On passait le reste de la journé dans le bois, et a la tombée de la nuit on montait faire la relève en première ligne, ou du moins on croyait qu'on allait faire la relève.
Mais aussitot sur la route, on nous fit mettre en colonne par deux, et marcher dans les fossés, pendant que des patrouilles

étaient détachées a droite et a gauche dans le bois. En même temps, on recevait l'ordre d'approvisionner les fusils, et les fusils-mitrailleurs.

On croyait a un excès de précautions, car on n'entendait pas tirer, et on se croyait encore loin des premières lignes, mais quelle ne fut pas notre surprise en rentrant dans le village de Nanteuil-la Fosse : des patrouilleurs a cheval qui marchaient en avant de nous se rencontrèrent avec des patrouilleurs boches, et vinrent nous avertir aussitôt. On croyait faire la relève des troupes qui étaient en première ligne, mais on s'apperut a ce moment-là qu'il n'y avait personne en face de nous que des boches, on sut plus tard qu'on ne nous l'avait pas dit pour ne pas nous effrayer.

On prit aussitôt les positions de combat, on fit mettre les hommes en tirailleurs et on avançait jusque de l'autre coté du village

sans rien rencontrer. Les allemands agissaient aussi avec prudence, et ce n'était qu'une simple patrouille venue pour voir si le village était encore occupé par nous, et a notre rencontre, elle s'était retirer sans insister davantage.

On s'installait donc en tirailleurs en avant du village, chacun se creusait un trou individuel pour se mettre a l'abri des balles, quelques hommes furent placés en avant-poste pour prévenir en cas d'attaque et le reste de la nuit se passait sans autres incidents.

Le lendemain 17, notre artillerie qu'on n'avait pas entendu depuis notre arrivée commençait a tirer sérieusement, sur l'arrière, et cela nous redonnait un peu confiance. On se sentait soutenus un peu, les boches répondaient aussi, mais plus mollement. Vers 10 heures cependant, ils concentrèrent leur feu sur un petit bois a notre gauche, et mirent

sérieusement a mal une compagnie de chez nous; ils tentèrent même d'avancer un peu mais sans y réussir.

Cette fois, c'était bien la guerre de campagne plus de tranchées, plus de fils de fer barbelés plus de ces immenses trous d'obus, et de ces arbres déchiquetés jusqu'a la racine, plus de boyaux remplis de boue, dans laquelle on enfonçait jusqu'au genou. Tout cela paraissait déjà ancien, et maintenant on avait en face de nous la belle campagne verdoyante, ma compagnie était en tirailleur dans un champs de blé presque encore immaculé et chaque homme avait creusé son petit trou pour se mettre a l'abri, sans s'occuper du beau blé, qui était ainsi fouillé, arraché piétiné, comme a plaisir par le simple caprice de la guerre.

Ah! cette guerre, ceux qui n'y auront pas assisté ne se feront jamais une idée des ruines et des désastres qu'elle a accumulés.

A gauche de nous, ce coquet petit village de Montenil, bâti au croisement de deux routes, ti gai il y a seulement 4 ou 5 jours et dans lequel les obus tombaient maintenant comme chez eux, trouant, arrachant, démolissant murs et toitures, brisant de beaux meubles encore intacts, et que les pauvres habitants dans leur hâte de fuir n'avaient pût emmener.

Qu'on songe un peu a l'anxiété de ces pauvres gens et a leur tristesse quand ils rentreront de nouveau dans leur village pensant y retrouver encore quelquechose et qu'ils verront l'horrible désastre.

La journé du 17 se passa dans un calme relatif de part et d'autre, mais comme si le mauvais temps voulait aussi s'en mêler, voila la pluie qui se mit a tomber vers 5 heures du soir, et voila une nuit noire a ne plus se voir a un metre plus ca allait, plus ca tombait, et tout

le monde couché à plat ventre au milieu
du champs ; décrire notre situation à
ce moment-là est impossible.
Une corvée envoyée pour chercher à manger
eut toutes les peines du monde à se retrouver,
tellement il faisait noir.
Mais ce ne fut pas tout, vers 9 heures du
soir une reconnaissance allemande, soit
volontairement, soit plutôt qu'elle ne voyait
pas clair non plus, vint se heurter à nos
avant-poste, et voila une fusillade enragée
qui se déclanche. Et les fusées de monter
en l'air pour demander le tir de barrage
et aussi pour éclairer le terrain, mais à
peine étaient-elles éteintes qu'on voyait
encore plus noir qu'avant.
Heureusement, il faisait aussi noir pour les
Allemands que pour nous, et ceux-ci jugèrent
sans-doute plus prudent de s'en retourner
car une heure après, tout était calme, sauf
pourtant la pluie qui continuait à tomber

de plus belle. Ce fut ainsi toute la nuit
et elle ne cessait de tomber qu'à la pointe
du jour, on était percés jusqu'à la moëlle
des os, et on tremblait comme des feuilles à
la cime d'un peuplier.
Par bonheur (après la pluie le beau temps)
et le proverbe fut vrai ce jour-là.
A une villaine nuit allait succéder une
belle journé, le temps s'était eclairci, et
le soleil se levant radieux vint bientôt
nous sécher nos effets trempés de la nuit.
On était encore content qu'il en fut ainsi,
car combien même la pluie aurait
continué à tomber qu'il aurait fallut
rester à notre poste.
Enfin le 18 juillet, ce fut la grande
journé, celle qui fit de nouveau pencher
la balance en notre faveur.
Dès la matinée, le bruit commença à courir
qu'on allait attaquer l'après-midi, mais
à ce moment-là, on ne savait encore pas

si ce serait une attaque générale ou une simple attaque locale.
Vers midi, il nous faut monter chercher un blessé en haut de la crête a la lisière du bois. Les mitrailleuses balayent le terrain et on a un moment d'hésitation. Les notres sont couchés dans leur trou individuel et baissent la tête, mais nous ce n'est pas pareil, il nous faut faire tout le chemin a découvert, et les boches sont a 400 mètres et nous voient comme si ils étaient tout près.
Mais que faire un homme est blessé et peu mourir faute de soins, c'est notre devoir d'y aller il faut y aller, mais au lieu d'y aller tous les quatres, j'y vais seulement avec un autre. Il y a environ 300 mètres a parcourir, en allant, c'est a peine si on nous tire dessus et on arrive en haut a l'endroit le plus dangereux. Les hommes sont couchés a plat-ventre au

fond de leur trou, et osent a peine sortir la tête de temps a autre.
On prend le blessé, un sous-officier, on le met sur le brancard, et on repars au plus vite, mais a ce moment-la, voila les mitrailleuses qui se mettent a nous viser et qui tirent de toute la vitesse de leur engin, les balles sifflent tel un essaim de mouches, et on est forcé de s'applatir par terre.
On repart au bout de quelques minutes, mais ca recommence aussitot de plus belle, on était vu et c'était inévitable. Cette fois on fonce quand-même dedans, le plus vite possible, il nous restait 200 mètres a parcourir et on eut la chance d'arriver au bas du ravin sans etre touchés. Ce n'était pas la faute aux boches, car ils avaient bien fait leur possible, mais le hazard et la chance sont toujours les grands maitres dans ces moments-la.
On a encore quelques autres blessés, mais qui

tout moins exposés, et qu'on peut aller chercher avec moins de danger.

Enfin vers 2 heures de l'après-midi, après un court bombardement l'attaque se déclanche sur tout le front du régiment Notre bataillon réussit a avancer sans trop de pertes, sauf la 9ème compagnie qui tombe sur un fortain de mitrailleuses qui résiste jusqu'au bout, et leur fait pas mal de victimes.

Mais il n'en est pas de même du 2ème Bataillon qui est sur notre gauche, là les boches sont fortifiés a la lisiere d'un bois, et ne veulent pas lâcher a aucun prix. En 7 fois de suite les notres essayent de se lever de leur trou, et de charger a la baïonette en criant et hurlant de toutes leurs forces, mais a chaque fois ils sont forcé de se coucher sous un feu roulant de mitrailleuses.

Comme on a réussit a avancer un peu

sur la droite, on se trouve très bien postés pour voir ce qui se passe en face d'eux, on voit très bien leurs efforts pour déboucher et arriver jusqu'aux boches, mais ceux-ci qui sont fortifiés ne se laissent pas impressionner et ce n'est qu'après notre avance, et celle du premier bataillon qui était encore a gauche du deuxieme qu'ils se trouvèrent encerclés et furent forcé de se replier. Néanmoins, il y en a qui tinrent jusqu'au bout, et il fallut les tuer sur leur mitrailleuses pour en avoir raison.

On sût plus tard qu'ils avaient mission de de tenir coute que coute, et de se faire tuer sur place pour protéger la retraite de leurs camarades. Ils avaient bien rempli leur missions, et leur peau avait été payée cher.

Toute la soirée on eut des blessés a transporter nos pertes avaient été assez sérieuses, et il y en avait beaucoup de tombés dans les champs de blé, qu'on avait beaucoup de peine a retrouver.

Enfin a la nuit, on passait en réserve dans le village même de Nanteuil, au fond des caves, car ce n'était pas prudent encore de rester dans les maisons, malgré que les boches s'étaient déja un peu retirés depuis la veille.
On put donc se reposer une nuit complète des fatigues de ces derniers jours.
Maintenant, on voyait arriver des Anglais des Ecossais, et on avait même l'espoir d'être relevés sous peu.
Un jour on quittait Nanteuil pour aller dans un bois a droite, toujours en réserve.
On n'était encore pas très loin des premières lignes, et on pouvait fort bien être bombardés on en eut la preuve bientôt, car les obus commencèrent a pleuvoir autour de nous a travers le bois, il y eut quelques blessés.
Le 21, la journé se passa assez calme chacun s'était creusé un trou pour se mettre un peu a l'abri en cas de bombardement.

mais personne n'y restait, c'était d'ailleurs bien ennuyeux de rester au fond d'un trou toute une journé pour deux obus qui tombaient.
Enfin le 22 au soir, on faillit y payer cher et je l'échappait belle encore une fois: On venait de manger la soupe, et on formait un groupe d'une huitaine en train de bavarder, par bonheur la conversation touchait a sa fin et on allait se coucher, j'etais déja baissé et m'apprétais a rentrer sous ma tente a 4 pattes quand un obus vint tomber en plein sur la tente des camarades a 4 metres de moi tout au plus. La tente fut projeté jusqu'en haut d'un arbre et y restait accrochée, mais par un hazard inouï, il n'y avait encore personne dessous, ils etaient encore tous debouts autour, et il n'y eut que deux blessés ailleurs légèrement.
Par contre, tout fut demoli, fusils, casques, gamelles, sacs, tout etait enventré, et il n'en restait que des débris. La secousse fut telle que je restais plusieurs secondes sans voir

clair, si bien que je croyais presque avoir perdu la vue, mais heureusement ce n'était que la secousse et la flamme de l'explosion qui m'avait aveuglé sur le moment, et ce ne fut rien. Mais on avait eut quand-même une belle frousse, et ce fut le seul obus qui nous fut envoyé ce soir-là, il avait failli nous coûter cher.

Le 23, la journé se passait assez calme pour nous du moins, car il n'en était pas de même en première ligne ou les boches étaient bombardés avec vigueur.

Enfin le 24, nouvelle catastrophe un obus vint s'abattre au milieu de la compagnie de mitrailleuse a une centaine de metre d'ou on était placés. Il tomba en plein sur un groupe qui jouait aux cartes, et il y eut 3 morts et 4 blessés, dont deux grièvement.

Cette fois les boches n'avaient pas perdu leur temps, cette obus-là leur avait été payé cher.

Enfin a 3 heures du soir on était relevé, et on s'en allait au repos a Aye.

On y arrivait vers 5 heures du soir, les civils y étaient encore presque tous, quelques uns seulement étaient partis au moment de la ruée allemande.

C'est là qu'on apprit les merveilleux résultats de notre offensive du 18 juillet, car avant on ne savait rien de bien exact. Quand on est en ligne, on ne voit pas de journaux, et comme on a peine a voir ce qui se passe a 200 metres a droite et a gauche, on est loin de pouvoir se faire une idé du résultat d'une attaque.

On fut très bien accueillis par les civils qui étaient satisfaits de voir qu'on avait empêché les boches de venir jusque chez eux. Cela ne leur empêcha pas d'ailleurs de nous vendre leur vin un peu plus cher c'était leur façon de nous récompenser.

On y passait 4 jours dans un repos a peu près complet, il fesait chaud, et on allait tous les

jours a la baignade dans la Marne.
Mais 4 jours ce n'est pas long comme repos, et le 28 juillet a 6 heures du matin on reprenait les autos pour monter en ligne.
On passait près de Dameroy, et vers 10 heures du matin, on débarquait dans un ravin au dessus.
Aussitot débarqués on repartait a pied, on repassait bientot a Belval ou j'avais passé déja l'année précédente. Mais quel changement dans une année : au coquet petit village ou j'avais rejoint le Dépot divisionnaire au mois de juillet précédent avait succédée une foule de ruines, et de maisons démolies
A l'entrée du village on trouvait plusieurs cadavres de soldats coloniaux. Un peu plus loin, une huitaine de chevaux etaient étendus morts les uns sur les autres, et deja dans un etat de décomposition avancée, si bien qu'aux environs, l'air etait irrespirable.
Il nous fallut passer a coté au galop pour

ne pas etre empestés, on grimpait jusqu'en haut de l'autre versant, non loin d'un autre village complétement démoli, et qu'on appelait : (La Potenne).
Arrivés la, on nous fit arrêter, on approchait des premieres lignes et il fallait agir plus prudemment.
Partout on voyait des batteries en position sous les arbres, pour eviter autant que possible d'etre repérées par les avions. C'etait en partie des 155, mais il y avait aussi des 75, et ils tirèrent une partie de l'après-midi.
A la nuit on repartait de nouveau, on traversait les village de Bougaroult, et de Champlat mais on etait sous le feu de l'artillerie ennemie qui tirait de préference la nuit et sur les routes, et on essuyait quelques bonnes rafales d'obus, principalement des obus a gaz.
Après avoir traversé Champlat, il nous fallut faire une pose de 1 heure dans un fossé qu'on ne savait pas ou aller, et enfin on

arrivait finalement dans un bois a gauche de Champlat a 2 heures du matin.
On avait traîné les pouttettes a travers les trous d'obus, dans la boue, sans rien y voir, et on n'était pas fachés d'arriver.
On trouvait quelques morceaux de tranchées et on y passait le reste de la nuit, ainsi que la journé du lendemain.
A 8 heures du soir on appuyait un peu en arriere pour prendre les emplacements d'un régiment qui était relevé. On eut de petits abris ou on passait une nuit assez tranquille.
Le 30, a la nuit on repartait pour retourner presque a l'endroit ou on s'était arrêté le premier jour au dessus de Belval, c'était beaucoup de déplacement pour rien, et on y passait encore la nuit et une partie de la journé du lendemain.
Enfin le 31 juillet a 4 heures du soir on montait en premiere ligne, on nous

fit avancer tout bois jusqu'a la tombé de la nuit, et a 9 heures du soir on montait aux avant-postes au dessus de Chambrecy.
On fut copieusement bombardés, avec des obus a gaz pendant tout le trajet, si bien qu'a peine arrivés, le poste de secours fut envahi par des intoxiqués.
Il y en eut déja beaucoup d'evacués ce soir-la, mais ils n'y furent pas tous, car beaucoup furent renvoyé a leur compagnie.
Pour mon compte, j'avais été un peu long a mettre mon masque, et j'en avait avallé une bonne mouflé aussi, si bien que je fut assez malade pendant deux jours, mais ce fut tout, et par bonheur on eut aucun Blessé a transporter.
On prit les positions, comme je viens de le dire en haut du ravin de Chambrecy, ma Compagnie tenait jusqu'a la route de Ville-en-Tardenois a Reims, et formait la droite du régiment.

Le lendemain, on fut bombardés assez copieusement pendant toute la journée, on croyait même à un certain moment que les boches allaient attaquer, et on nous fit prendre des précautions en conséquence.
Mais l'attaque n'eut pas lieu, et il n'y eut que quelques blessés légés, car tout le monde était terré dans des trous, et chacun avait creusé le lieu le plus profond possible pour être plus à l'abri.
Avec mes trois compagnons, on s'était campés dans une petite cagna qui avait dût servir pour des artilleurs boches, et on était sinon en sécurité du moins bien à l'abri.
Mais il nous était absolument défendu de nous montrer pendant le jour, et on ne fut avoir à manger qu'à 10 heures du soir.
La nuit les boches continuèrent à nous bombarder ils nous harcelaient aussi avec leurs mitrailleuses et avaient l'air très agressifs. Craignaient-ils quelque chose, on en savait rien à ce moment

mais on le sut bientôt. A 4 heures du matin ils envoyaient encore des fusées à 200 mètres de nous, mais si on n'était pas renseignés sur ce qui se passait, le haut-commandement l'était sans-doute mieux que nous, car à la pointe du jour il envoya plusieurs patrouilles, pour reconnaître en avant de nous, et bientôt on les vit revenir tranquillement sans même prendre la peine de se baisser.
A les voir on comprit tout: les boches avaient décolés, et il n'y avait plus personne en face de nous.
On avait été roulés, mais pour nous on aimait autant.
Aussitôt tout le monde fut debout sur le terrain, (les boches ne sont plus là) on se criait la nouvelles des uns aux autres, comme si personne ne l'avait sût, et tout le monde était au comble.
Bientôt les patrouilles à cheval averties aussitôt battaient le terrain en avant

de nous en toutes les sens. On les vit bientot sur les crêtes en avant de Ville-en-Tardenois qui par conséquent etait abandonnée aussi.
Nous recevions aussitot l'ordre de partir en avant. On partit en colonne d'escouade a 50 pas, a travers les champs l'arme a la bretelle.
Il n'y avait plus de doute, les boches etaient partis, mais, s'etaient ils sauvé bien loin c'est ce qui nous restait a savoir.
On traversait bientot le village de Sarcy, aux trois-quarts démoli, et on grimpait sur la crête de l'autre coté. La, on nous fit faire une pose, pour regler le tir de l'artillerie, au cas ou on tomberait subitement sur une résistance, qu'elle puisse tirer.
On n'entendait pas un coup de canon, pas un seul coup de fusil, et pour un peu, on aurait cru la guerre terminée.
De la hauteur ou on se trouvait, on découvrait le terrain très loin en avant de nous, on voyait

le camp d'aviation de Bouleuse en face de nous a 3 k.m. en avant sur le plateau. Il devait vraisemblablement etre abandonné aussi par les Allemands, car on voyait nos patrouilles a cheval qui arrivaient presque aux abords, et le dépassaient par la droite.
Au bout d'une heure on repartait en avant, mais en obliquant fortement a droite, on traversait un ruisseau, et on arrivait au village de Cramery, on passait près de la gare et on allait jusque dans un bois, a quelques centaines de metres plus loin.
A ce moment, il se mit a tomber une averse, et comme on n'avait rien pour s'abriter on fut trempés jusqu'aux os, en l'espace d'une demi-heure. On passait toute la nuit dans le bois, sans etre dérangés, on reçu quelques obus, mais assez loin de nous, aux environs de la gare.
Le 3 Août, a 5 heures du matin on reprenait la marche en avant. Des patrouilles avaient

été envoyées a la pointe du jour, pour reconnaitre le terrain, et n'avaient trouvé personne, on fût donc avancer en toute tranquilité.
On contournait encore plusieurs villages pour ne pas les traverser par crainte des machines infernales qui auraient pût y être placées et on avancait toujours. Le soleil s'était montré pour secher nos vêtements mouillés de la veille, et on marchait joyeusement, sans même penser a la guerre.
On traversait des bois, des ruisseaux, des villages, on avait déja fait une quinzaine de K.m. depuis la veille, et il y en a qui commencaient déja a dire qu'on n'allait plus pouvoir rattraper les boches, et en effet ils ne donnaient plus signe de vie.
On arrivait bientôt au pied d'une grande colline et a ce moment on passait en réserve, un autre régiment ayant pris notre place en première vague.
On appuyait un peu sur la droite pour se

mettre a l'abri au pied d'une butte, et le reste de la journé se passait dans le plus grand calme.
Les boches envoyèrent une cinquantaines d'obus sur un petit bois a 300 metres en arriere de nous, on ils pensaient qu'il pouvait y avoir quelques troupes, et ce fût tout.
On passait une partie de la nuit au pied de la butte, et le lendemain a 3 heure du matin on repartait, mais cette fois en arriere.
On allait être réserve de Division encore 4 jours. On nous fit passer par plusieurs villages reconquis, et on allait jusqu'a Sarcy. Arrivés la, chacun dut se débrouiller pour trouver un endroit pas trop démoli pour pouvoir s'abriter pendant ces quelques jours, et attendre la grande relève.
Avec mes trois autres camarades, on trouvait une maison encore presque intacte, avec un poêle des chaises, et une table, c'est

tout ce qu'il nous fallait, et on s'installait aussitôt.
Une cave à proximité pouvait encore nous servir, au cas où il y aurait un bombardement quelconque, un vieux lit dans un coin était le luxe de notre maison, on pouvait y coucher à deux, et on ressemblait à de vieux retraités.
On restait ainsi deux jours sans rien de neuf, on reçu quelques obus, mais qui visaient plutôt un croisement de route à la sortie du village, qui était très passagé, par bonheur il n'y eut aucun blessé.
Le 6, à 4 heures du matin, on quittait Sarcy pour venir encore plus en arrière, d'après les canards qui couraient, on allait être réserve d'armée encore quelques temps, par conséquent, c'était le repos presque complet.
On marchait jusqu'à 11 heures, on fit la grande halte, et à 2 heures du soir on arrivait à Hartis, petit village presque

intact, situé entre Damery et Venteuil, à 500 mètres du bord de la Marne.
Les boches n'y avaient pas mis les pieds, mais en étaient venu à moins d'un K.m., de sorte qu'il n'y restait plus aucun civil, mais, ils n'allaient pas tarder à revenir.
On fut logé assez confortablement dans les maisons abandonnées, on nous menait à la baignade dans la Marne presque tout les jours, et comme il fesait chaud c'était un plaisir, et le temps passait vite.
On n'était qu'à 2 K.m. de Damery, et comme il y avait là plusieurs coopératives c'est souvent qu'on allait s'y promener.
On fut aussi visiter nos premiers champs de bataille du 18 juillet, où beaucoups de cadavres allemands restaient encore sur le terrain, les nôtres avaient été enlevés.
On pouvait mieux se rendre compte de ce qui s'était passé qu'au moment où

ou y était en pleine bataille, et on fut voir comment les Allemands avaient failli rentrer dans Epernay.

On restait ainsi 12 jours, sans qu'on fût alerté la nuit, ni qu'on fit quoi que ce soit comme exercice, et on était plus tranquils qu'au grand repos où il faut aller à l'exercice tous les jours.

Enfin le 18, à 7 heures du soir on quittait Martis. Ce serait été bien préférable de partir le matin, mais c'était un ordre du grand (Quartier Général) qu'aucun mouvement de troupe ne devait se faire pendant le jour, et ce n'était peut-être pas une mauvaise précaution.

On marcha toute la nuit, presque toujours à travers les bois, et on arrivait à 3 heures du matin à Mareuil-en-Brie. On avait fait environ 30 K.m., et tout le monde était content d'arriver.

On passait la journé à Mareuil, et à 11 heures

du soir on repartait de nouveau. Cette fois, l'étape fut moins longue, et on arrivait à Vauchamps le 20 Août à 3 heures du matin, on avait fait environ 20 K.m.

Ma compagnie fut d'abord logée dans une ferme à 600 mètres du village, et on fut trouver du lait à volonté, ce qui était pour nous du plus grand intérêt, surtout comme on pensait rester longtemps à cet endroit; un mois d'après ce qu'on avait entendu dire.

Le lendemain, on me fit demander, et je passais à la popotte du Major, et de l'adjudant de Bataillon comme aide-cuistot. C'était un petit truc pour passer le temps, j'allais toucher le ravitaillement le matin, et je fesais le service de table, tout en donnant la main au cuisinier.

Le plus grand avantage pour moi, c'est que j'étais bien nourri, car on mangait tous à la même table, et pour le reste, c'était

un passe-temps. Je fesais aussi des commissions dans le village qui etait assez grand, et on y trouvait beaucoup de choses, dans les maisons de comestible.

Il y a longtemps qu'on n'avait pas été au repos dans un patelin pareil, et votre commandant de corps avait dût se tromper en nous envoyant ici.

Je restais a la popotte une quinzaine de jours, mais a ce moment, je fût obligé de rentrer a l'infirmerie, par suite d'une irruption de boutons, qui etait dûs aux gaz asphixiants que j'avais absorbés pendant l'offensive, et qui ressortaient ainsi. J'y restais jusqu'a la fin du repos, et le 17 Septembre, je rejoignais ma compagnie qui etait a la Fontaine-au-Bron.

Enfin le 20 Septembre, c'est a dire exactement un mois après notre arrivée on quittait Vauchamp pour remonter encore une fois a l'attaque.

On n'avait pas trop a se plaindre, ca avec les 12 jours qu'on avait passé a Hartis, et le

déplacement, cela nous ferait 45 jours de repos, c'etait deja joli.

On venait de passer un mois dans un joli pays, et pendant lequel on avait fini de se remettre un peu, et il n'y avait pas de doute qu'après cela, on allait remonter pour attaquer.

A 4 heures du soir, on embarquait en auto, et une heure après, par un beau clair de lune, on se mettait en route. On passait bientot a Chalons-sur-Marne, et a 3 heures du matin on arrivait a Courtisol, village situé entre Chalons-s-Marne et St Menéould, et qui mesure 3 K.m. de long.

On cantonnait dans les granges et les hangars un peu partout, et on commencait déja par ne pas avoir chaud. On y passait la journé du lendemain, et le 22 a 9 heures du soir, on repartait a pied.

On marchait une partie de la nuit, tantot par la route, tantot a travers champs, et on arrivait a 5 heures du matin aux environs de

la Cheppe dans un bois de sapins.
Il tombait de l'eau, et il fallut monter les tentes pour pouvoir se coucher un peu, mais il fesait froid, et comme on n'avait pas couché dehors depuis quelque temps deja, il fut impossible de dormir.
On passait encore la journé dans le bois, et a la nuit on se remettait en marche; l'etape fut dure, on marchait une partie de la nuit dans les champs. On longait la route, mais on ne pouvait pas la suivre, parcequelle etait deja encombrée par des camions-automobile, et voiture de toute sorte.
Il y avait un mouvement de troupes considérable, et on avait beaucoup de peine a ne pas se mélanger. Enfin le 24 a 2 heures du matin, on arrivait dans un petit bois de sapins pour y passer le reste de la nuit. On etait a 4 k.m. environ des premières lignes.

Pendant la journé du 25, on nous fit toucher tout ce qui nous etait nécessaire pour l'attaque: grenades, fusées-signaux, panneaux de falamment, ainsi que 3 jours de vivre, et a la tombée de la nuit, on montait du coté des lignes.
On n'entendait pas un coup de canon, et il etait a présumer que les boches ne se doutaient de rien.
On montait jusqu'en 2ème ligne, ou on arrivait vers 10 heures du soir. On se mit a l'abri dans de vieilles tranchées, car on s'attendait bien a etre bombardés quand les notres commenceraient a tirer.
Brusquement, a minuit exactement, comme si on avait appuyé sur un bouton électrique, on vit l'orizon en flamme d'un bout a l'autre, et plus de mille coups de canon partirent en moins d'une seconde.
Ce fut si brusque, que malgré qu'on s'y attendait, on en fut surpris, et cela nous fit frissonner, tellement le bruit etait

formidable. Et cela continuait à qui mieux mieux, on aurait dit le ciel et la terre déchaînés l'un contre l'autre, tout n'était que flamme et détonation, et il était bien impossible de faire comprendre un seul mot à l'oreille de son plus proche voisin.
On restait tapis dans nos boyaux un certain moment, pensant que les boches allaient nous marmiter aussi, mais quand on vit qu'ils ne répondaient pas, tout le monde fut bientôt debout sur le parapet, à contempler ce spectacle vraiment rare, et que beaucoup de nos embusqués jusqu'au-boutistes auraient certainement donné cher à voir, ne fût-ce que de très loin avec une longue-vue.
On restait ainsi jusqu'à 5 heures du matin, à ce moment, on reçu l'ordre de se préparer, et 5 minutes après, on prenait le chemin des premières lignes.
On n'avait pas reçu un seul obus, et tout

le monde y allait de bon cœur, car on avait la conviction que tout marcherait bien. Et dans ces moments-là, le pressentiment est presque une certitude. Je me souviens encore que le 16 Avril de l'année précédente, je montais à l'attaque, et beaucoup comme moi, avec un mauvais présentiment, on sentait que ça n'allait pas marcher, on n'était encore pas rendu en première ligne que ma compagnie avait déjà 30 hommes hors de combat, et au moment d'attaquer, on était déjà démoralisés.
Cette fois, les circonstances n'étaient plus du tout les mêmes, on se sentait déjà mieux conduits, et on avait plus de confiance dans notre haut commandement.
Ce tir écrasant qu'on avait fait sur toute la ligne ennemie depuis minuit, et qui s'était déclanché comme par un coup de baguette sans qu'on reçu un seul obus, cela aussi était de bon augure. Enfin et surtout on avait confiance.

On arrivait bientôt en première ligne et a 6h30 du matin, l'attaque se déclanchait sur toute la ligne. Ma compagnie marchait d'abord en 2ème vague.

Pour commencer, il n'y eut presque pas de résistance, et on avancait sans perte. Vers 9 heures, on tombait dans un brouillard si intense, qu'on ne voyait plus a 2 metres. et il y eut un moment d'hésitation, les officiers furent obligés de se guider a la boussole, et on commencait d'être inquets, mais ce fut l'affaire d'une demi-heure, et on continuait la marche en avant.

Enfin vers 10 heures, un obstacle plus sérieux se dressa a notre droite: un centre de mitrailleuses était la qui continuait a tirer. On le contourna par la gauche, et aussi par la droite, mais il résistait toujours, et nous infligait des pertes. On fut tenu en echec ainsi un bon moment, mais il fallait en finir, et on vit bientôt ceux qui etaient en face, charger a

la baïonette par bonds successifs, ils faisaient 20 metres et se laissaient tomber dans un trou pendant ce temps, un petit détachement de mon bataillon arrivait par derriere, mais les mitrailleurs remplissant leur mission tiraient jusqu'au dernier moment, et se firent tous tuer sur place. Soldats d'élite choisis parmis les meilleurs, ils avaient comme mission de tuer le plus de Français possible avant de se faire tuer, et ils avaient obei.

On reprit ensuite notre progression, bientôt on arrivait sur une grande crête, dôu, le temps etant devenu très clair, on voyait a perte de vue. On vit même (et c'était bien la le comble du culot) des artilleurs allemands venir avec leurs chevaux a 500 metres de nous, atteler au galop sur leurs pieces qui etaient encore en position, et repartir a fond de train, sans qu'on put les arrêter. Ils sauverent ainsi 4 de leurs canons, qui sans cela allaient tomber entre nos mains.

On restait quelques temps dans un boyau avant de repartir, et c'est a ce moment, qu'un obus envoyé par un mortier tomba entre moi et mon camarade assis a coté de moi sans eclater. On pouvait dire qu'on l'avait échappé belle, car si il avait eclaté, on etait réduit en bouillie tout les deux, et d'autres avec nous.

On repartait ensuite, et vers 2 heures du soir on tombait encore en face d'un mortier de 88 qui continuait de tirer a bout portant, et celui-la nous fit beaucoup de victime.

C'est la que furent tués deux brancardiers de mon equipe, et il y eut un grand nombre de blessés, parmis lesquels l'aumonier du régiment.

On avancait jusque sur le plateau en face ou il fallut encore charger sur une mitrailleuse et a ce moment on passait en réserve.

On avait avancé d'environ 12 K.m. dans notre journé, et a part les pertes qu'on avait

eut, bien regrettables sans-doute, mais inévitables dans une attaque, tout avait assez bien marché.

On avait enlevé la butte de Tahure, ainsi que plusieurs villages, et on atteignait presque la voie ferrée de Reims a Vouziers.

On passait la nuit ainsi que la journé du lendemain en réserve, dans des abris boches sans être dérangés, et le 27 on remontait a 9 heures du soir. On allait jusqu'aux abords du tunnel ou on passait le reste de la nuit dans un boyau, et a 5 heures du matin on repartait en avant.

On attaquait a 6 heures, mais cette fois on tombait sous un feu de barrage soigné, néanmoins il n'y eut pas trop de pertes, je reçu un eclat d'obus comme une noix sur mon casque, mais il n'eut pas la force de le traverser, et ne fit que le cabosser. Heureusement que je n'etait pas nu-tête.

A neuf heures, on passait en premiere vague

et on avancait jusque dans un ravin, mais arrivés là on fut obligés de s'arrêter.
Ce fut une journée critique pour la compagnie la droite ni la gauche n'avaient pût avancer et on était encerclés des deux cotés: sur la droite, un fortain organisé, et tenu par la garde Impériale nous prenait presque par derrière, sur la gauche on recevait aussi des balles d'un petit bois de sapins, et elles se croisaient au dessus de notre tête. Pour comble, on eut pas mal de blessés qu'il nous fallut emporter au moins à quinze cent mètres en arrière sous les feux croisés.
Vers 2 heures du soir la compagnie reçoit l'ordre d'avancer encore si possible pour essayer de contourner le fortain. C'était une aventure bien scabreuse, et qui n'avait que peu de chance de réussir. On essayait alors de passer en avant quand-même, et malgré tout, mais a peine avait-on fait une

centaine de mètres, qu'il fallut revenir au galop, en débandade, il y avait plusieurs mitrailleuses, postées juste en face de nous, et qui se chargaient de nous nettoyer, il n'y avait donc rien à faire pour avancer de ce coté. Mais notre reculade précipitée ne s'était pas faite sans qu'il y eut de la casse, et aussitôt revenus a notre point de départ, on s'apperçut qu'il y avait 2 blessés qui étaient restés en avant. Il fallait aller les chercher, c'était notre travail coute que coute. Les boches mis en alerte par notre tentative tiraient avec toute la vitesse de leurs mitrailleuses et balayaient le terrain.
Les 2 autres camarades se dirigèrent vers un sergent avec le brancard, et ils l'emportèrent au galop.
J'allais seul jusqu'a l'autre qui était étendu bien plus en avant, et en arrivant près de lui je me laissais tomber a plat-ventre par terre.
Il avait la cuisse brisée par une balle, et

était incapable de faire un pas, je n'avais qu'un seul moyen, c'était de le prendre sur mon dos, et l'emporter ainsi jusque dans nos lignes, mais il fesait près de 80k. et ce n'était pas chose facile.

Je m'allongeait près de lui toujours a plat-ventre, et en s'aidant un peu lui-même, je ~~réussit~~ pût le mettre sur mon dos, je réussis ensuite a me mettre debout en m'accrochant a une branche, et je l'emportait de toute la vitesse dont mes jambes étaient capables, pendant que les balles sifflaient de toute part. Je me fichait par terre 20 metres avant d'arriver dans nos lignes, mais on s'éloignait déja un peu des boches, et des camarades vinrent m'aider a l'emporter jusque derrière un espèce de talus ou je pût lui faire son pansement. On était sauvés.

On en eut pour toute la nuit a transporter tous nos blessés, on était obligés de marcher

dans la boue sur un terrain glissant, et on ne tenait plus debout.

Par bonheur, le lendemain la journé fût plus calme pour nous, et on pût prendre un peu de repos.

Sur notre droite, les zouaves attaquèrent pour prendre le (fortain), ils réussirent a le contourner encore par la droite, mais ils ne pûrent y pénétrer.

Enfin il fallait en finir aussi avec ce fortain de malheur, et vers 2 heures de l'après-midi, les (Tanks) qui auraient dût intervenir déja depuis longtemps entrèrent en scène.

Alors ce fût un beau duèl: des (Tanks) a l'assaut d'un (fortain) tenu par la garde Impériale, on ne voit pas ca tous les jours. On était a peu-près a 400 metres a gauche, et notre place vallait une (premiere) a l'Opéra: Nos (Tanks) ayant pris leur disposition de combat, car il y en avait

six, commencèrent a gravir la crête qui conduisait au (Fortain). Sans chercher de détour, ils y foncèrent tout droit, renversant les malheureux sapins qui se trouvaient sur leur passage, et il grimpèrent jusqu'en haut pour mieux voir, l'un deux s'approcha même jusqu'a 50 mètres a peine du Fortin. Ils se placèrent tranquillement en bonne position, et alors seulement ils ouvrirent le feu, avec leur canon de 75 court.

Les boches Ebahuris, surpris, par cette arrivée inattendue ne savaient que faire, et on les voyait très bien de l'endroit ou on se trouvait qui courraient a droite et a gauche dans un morceau de bogan, sans savoir ou aller, car les obus tirés par les (Tanks) a 200 mètres au plus, et par conséquent en tir direct, les suivaient partout.

Ils envoyèrent peut-etre plus de 200 fusées pour demander le tir de barrage, mais pour comble de malheur, leurs artilleurs etant sans-

doute déja trop eloignés, ne tirèrent que quelques obus, et en plein sur eux, au lieu de tirer sur les notres.

Après une pareille (feuille), ils auraient bien fait se rendre, mais pas du tout, ils s'acharnaient a tirer sur les Tanks a coup de mitrailleuse sans aucune chance de succès d'ailleurs, et cela avait vraiment quelquechose de comique de voir les Tanks qui tiraient tranquillement leurs obus a bout portant, et ces pauvres mitrailleurs qui s'acharnaient a tirer sur des monstres qui se riaient d'eux.

Cela rappelait le duel du serpent et du hérisson: celui-ci, muni de sa cuirasse epineuse se roule sur le serpent qui se défend avec acharnement, et lui jette son venin, mais sans pouvoir l'atteindre et finit par succomber lui-même déchiqueté par le terrible et invulnérable bouclier du hérisson.

C'est ce qui devait arriver aux boches,

ils tirèrent longtemps, et se défendirent vaillamment, mais quand ils virent qu'il n'y avait rien a faire, ils commencèrent par abandonner la position, et on put voir ceux qui restaient sortir un par un, par un des bouts du fortin et partir au galop dans la plaine, ils avaient encore la veine qu'on ne pouvait pas tirer sur eux a coup de mitrailleuse, car on aurait atteint certains des notres qui etaient déja dans un ravin presque en face, et une vingtaine au moins réussirent ainsi a s'échapper, mais ils laissèrent quand-même pas mal de morts, et de blessés sur le terrain. Ce fut la chose interessante de la journé, et a par cela, il n'y eut rien autre d'extraordinaire.

A 4 heures du soir, on etait relevé par les zouaves, et on venait en réserve en arriere de la voie ferrée, dans des anciens abris creusés par les Allemands, on etait deja loin des premieres lignes, et on n'avait plus grand chose a craindre.

On restait ainsi 4 jours, dans un calme absolu, et un repos complet, on en avait bien besoin pour nous remettre un peu, car on avait passé trois nuits fournés, sans compter les deux nuits qu'on avait mit pour nous rendre en premiere ligne, et on avait pas mal de sommeil en retard.

On passait ainsi 4 jours, et le 3 Octobre a 4 heures du soir on remontait en premiere ligne.

C'etait le même chemin qu'on avait parcouru pour venir, mais qui s'etait allongé de beaucoup par l'avance continuelle des Zouaves.

On repassait dans les anciens parrages ou la lutte avait eté chaude, et vers 11 heures du soir on arrivait a proximité des lignes, mais a ce moment un paquaille formidable s'empara du bataillon, les officiers perdus comme d'habitude ne savaient pas ou aller, et on nous fit repasser pas moins de 5 fois

au même endroit. On faisait un espèce de circuit qui aboutissait toujours au même point. Finalement, on nous fit rentrer dans des espèces d'abris, et on attendit venir le jour.

Quand on vit un peu plus clair, on repartit de nouveau du coté des lignes, et on arrivait bientot a la lisière d'un petit bois de sapin, les Boches etaient encore a 500 metres environ. Au jour, l'artillerie commencait a tirer sur leurs premieres lignes, mais cette fois les boches s'y attendaient, et les voila qui déclanchent un tir de barrage en plein sur nous.

En moins d'une demi-heure le poste de secours fut submergé, et plus de 30 blessés attendaient pour etre pansés, sans compter ceux qui restaient encore sur le terrain.

La situation n'etait pas brillante, les obus tombaient tout autour de nous, et on ne savait pas ou se fourrer. A un moment donné, comme j'etais agenouillé par terre avec

mon brancard a ma main, avec quelques camarades, un obus vint taper de plein fouet dans le brancard, et me le coupa en deux morceaux dans les mains. Par bonheur le choc avait ralenti l'obus qui tombait a 2 metres plus loin sans eclater.

C'etait encore une d'echappée, et je peux en remercier la providence, mais ce n'etait pas fini pour ca.

A 10 heures du matin, la 9ème compagnie attaque avec une partie de la 10ème, mais sans grand résultat que des morts et des blessés en plus, les boches sont retranchés derrière un puissant réseau de fils de fer, et ne sont pas facile a déloger. Ce réseau n'a pas eté suffisement démoli par l'artillerie, et c'est impossible d'avancer.

Toute la journé on transporte des blessés sans arrêt, et il y en a toujours qui attendent. Ce fut la plus sanglante journé depuis le début de l'attaque.

On fut bombardés, et mitraillés sans répit, si bien que la nuit suivante on était obligé de nous relever. On allait encore en réserve, a 2 K.m. en arrière dans un ravin au bord d'un petit bois, on creusait chacun un trou, et on y passait la nuit.

Le lendemain, je retournais encore en première ligne avec mon équipe pour chercher des morts qu'on n'avait pas eut le temps de ramener la veille et qu'on ne pouvait laisser.

On restait 3 jours a cet endroit, les bruits couraient qu'on allait etre relevé, d'ailleurs on s'y attendait bien, on avait plus de 50 % de pertes en moyenne, et on avait bien gagné une quinzaine de jours de repos.

Les Officiers eux-mêmes s'y attendaient bien et ne le cachaient pas, aussi quel ne fut pas notre désapointement quand le 4 au soir on vit arriver un renfort, et qu'on nous dit qu'on allait attaquer encore le lendemain.

Ce fut une explosion d'indignation, et chacun

ferait le plus de ronspétance possible, mais cela n'arrêtait pas les événements, et il fallait (remettre ca) comme on disait, encore une fois.

En effet le 8 a 4 heures du matin, on était alerté et on montait en première ligne. Je me sentais plus gnai que la veille au moment ou on nous avait annoncé la nouvelle, et je n'avais plus le moindre cafard.

Le tir d'artillerie etait commencé, et les boches répondaient exergiquement, si bien que les obus tombaient un peu partout.

On arrivait bientot aux abords des premières lignes a environ 300 metres, la on fit la pose pendant que les officiers se repéraient sur leur carte et donnaient des ordres.

J'étais debout mon brancard a ma main et j'examinais la situation que je voyais pas brillante pour nous, quand tout d'un coup, je sentis une vive douleur dans la jambe, comme un violent coup de pied,

je fis quelques pas, mais je fut forcé de m'asseoir par terre, tellement j'avais mal. Je ne croyais pas etre blessé, et je maudissait déja le coquin d'éclat qui m'avait fait si mal, mais a ce moment, les camarades qui s'étaient approchés autour de moi remarquèrent un trou a ma botte par ou sortait du sang et c'est ainsi que je vis que j'etais blessé, sans cela je n'en serait peut-etre pas apperçu!.

Comme on etait justement tout près du poste de secours du 2ème bataillon, j'y allais en m'aidant des copains, et le Major me fit aussitot mon pansement, et une fiche sur laquelle il mit: plaie jambe gauche par eclat d'obus. Je trouvais cela drole d'etre blessé par un eclat d'obus, car au moment précis ou j'avais eté blessé, il en etait tombé aucun autour de nous, mais je ne cherchais pas a comprendre, et je songeait plutot a m'en aller le plus vite possible.

Je fis mes adieux aux camarades, et je partais avec un autre qui etait blessé au bras, j'etais armé d'un baton, et je marchais assez bien pour commencer. Mais plus j'allais, plus ma jambe me faisait mal, et ce n'est qu'a force d'énergie que je réussis a me rendre jusqu'au poste des brancardiers divisionnaires, mais il etait temps que j'arrive, car ma jambe s'était raidie, et je ne pouvais plus avancer.

La, on me mis sur une paussette, et on me conduisit jusqu'au médecin-chef qui me fit un nouveau pansement lui-même ainsi qu'une nouvelle fiche.

Je n'avais plus qu'a attendre une auto pour m'évacuer a l'arriere. Une demi-heure après, j'etais hissé sur une ambulance américaine et en route.

J'etais etendu sur un brancard, et sauf quelques secoustes inévitables sur une route défoncée je n'etais pas trop mal.

On traversait toutes les anciennes positions allemandes formidablement fortifiées et qui avaient été enfoncées quand-même.
Tout le long du chemin on rencontrait des Territoriaux, et aussi des prisonniers occupés a rétablir des routes a travers ce fouillis de fils de fer et de tranchées.
J'étais le nez a la portière de l'auto, et je fut constater une activité et un brouhaha qu'on est loin de soupçonner quand on est en première ligne. C'est quelquechose de fabuleux ce qu'il faut comme autos, voitures, camions de toute sorte pour ravitailler une armée en pleine offensive, et on ne peut pas s'en faire une idé sans y avoir vu.
Enfin vers 11 heures du matin, j'arrivais a l'ambulance de Bussy-le-Château.
La un nombre imposant de blessés attendait déja, les uns pour etre opérés, les autres pour etre évacués plus loin.

Quelque-uns souffraient horriblement, ceux-la passaient les premiers sur le billard, et comme il en arrivait a tout instant, et que je ne trouvais pas dans les cas les plus graves, a 5 heures du soir j'attendais encore.
Enfin on me fit quand-même un nouveau pansement, ainsi qu'une piqure anti-tétanique, et a 6 heures du soir, j'étais rembarqué en auto pour l'ambulance de Auve qui etait soit-disant moins encombrée, et ou je pourrait etre opéré en arrivant.
J'arrivais a Auve vers 10 heures du soir, et je passait a la radio aussitot, c'est ainsi que je fut qu'au lieu d'un eclat comme on me l'avait marqué sur ma fiche, c'était une balle que j'avais dans la jambe.
Elle fut repérée, marquée au crayon bleu sur la chair, et ensuite on me fit coucher sur un lit pour attendre mon tour d'opération.
Mais comme j'étais fatigué, et que ma blessure ne me faisait pas trop mal, je ne fut pas long

a m'endormir, et quand on vint me chercher vers 2 heures du matin pour m'opérer, je ronflais a poings fermés.
On me mit tout nu sur un brancard et on me transporta ainsi a la salle d'opération. On me demanda si je voulais être endormi, et comme je répondais affirmativement, on m'attacha les bras et les jambes, puis on me mit le masque sur la figure, et avant que j'ai eut le temps de m'en apercevoir, j'etais passé dans l'autre monde.
Combien de temps restais-je endormi, je n'en sais rien, mais je me réveillais sur le brancard, au moment ou on m'emportait et je fut aller du brancard sur mon lit tout seul.
Je sentais une vive douleur a la jambe et j'etais tout désorienté, au point que je demandais ou je me trouvais, mais, me souvenant que j'avais été endormi, je ne

cherchais plus a comprendre, j'etais couché dans un lit c'est tout ce qu'il me fallais, et je me rendormis bientot, cette fois sans ether. Ce fut l'infirmier qui me reveillait le lendemain pour le jus, et je ne fut pas malade le moins du monde.
Je passais encore la journé a Auve, ainsi que la nuit suivante, et le 10, a 6 heures du soir je prenais le train sanitaire.
On quittait Auve a la nuit, dans des wagons aménagés munis d'un poêle, et assez confortables. On passait a Troyes dans la nuit, et le lendemain a 8 heures du soir on arrivait a Epinal.
On fut débarqués aussitot, mais on nous mit dans une salle d'attente, ou il nous fallut attendre plus d'une heure.
Enfin, on fut quand-même la répartition, on nous embarquait de nouveau dans les autos, et a 11 heures du soir on arrivait a l'hopital militaire Golbay ou on mangeait la soupe en

arrivant. Ce nom d'hopital militaire me sonnait mal aux oreilles, et j'aurais préféré etre ailleurs, mais on fut quand-même assez bien accueillis. Mr le Major avait l'air très familier, on fut constater par la suite que c'était un vrai père de famille, et très calé en matiere d'opération. Mais pour parler franchement, c'est tout ce qu'il y avait de bon dans l'hopital, car pour le reste ce n'était pas fameux: d'abord il y avait une cuisine détéstable, et on était servit par tout un personel féminin, qui n'avait pas l'air de se priver pour nous, et me rappelait par bien des cotés celui de l'hopital 10 a Amiens ou j'avais été loqué l'année précédente.

Enfin on était encore mieux que tapis dans un trou d'obus, et on pouvait bien prendre patience.

Le lendemain de notre arrivée et les jours suivants se passèrent sans qu'il n'y ait rien de neuf

on avait la visite du Major toutes les matinées vers 9 heures, pensements tous les 3 ou 4 jours suivants les cas, et le reste du temps à notre disposition pour la lecture ou l'écriture Mais le point faible c'était la nourriture d'abord bien insuffisante, et ensuite préparée d'une façon detestable.

On reclamait a plusieurs reprises, mais on mit cela sur le compte de la grippe espagnole, qui avait choppé tous les cuisiniers, et ce fut toujours la même chose.

Enfin au bout de quelquestemps, comme j'allais beaucoup mieux, je fut proposé pour l'intérieur et le 27 Octobre je quittais l'hopital a 2 heures du soir.

je fut conduit jusqu'a la gare en auto, mais la, il fallut encore attendre plusieurs heures avant d'embarquer. Enfin vers 6 heures du soir le train sanitaire arrivait, et on nous fit monter de suite.

On quittait Epinal vers 4 heures du soir,

et on filait sur Vesoul ou on eut 2 heures d'arrêt pendant la nuit. A 4 heures du matin on passait a Gray, et a midi on arrivait a Besancon ou on débarquait.
On restait encore un moment a la gare, pour la répartition, et une demi-heure après, j'etais dirigé en auto avec d'autres camarades sur l'hopital St Jean.
La, on nous fit manger la soupe, et après un nouveau triage j'etais envoyé a l'hopital auxiliaire N° 15, toujours en auto, et j'y arrivais vers une heure de l'après-midi.
On est accueilli par des sœurs infirmières qui s'empressent autour de nous: C'est toujours les mêmes et eternelles questions: d'ou venez-vous ou avez-vous été blessé, avez-vous été bien soignés Ces braves femmes, elles en avaient deja tant vu pourtant, mais elles voulaient savoir quand-même le cas de chacun.
Une fois installés au 1er etage, on a la

visite d'un vieux médecin civil qui n'a pas l'air bien terrible: etant habitués à changer souvent de personnage, nous etions tous devenus un peu physionomistes, notre petite jugeote etait ce qu'on avait de mieux, et à voir ce vieux toubib s'empresser autour de nous avec toutes les bonnes sœurs, on en a de suite l'impression que notre filon n'etait pas trop mauvais.
On fut bien vite habitués, c'etait la même vie d'hopital que partout ailleurs, et jeu de carte et de Dame etait notre grand passe-temps du matin au soir.
Les nouvelles du front etaient extra-bonnes, et les Boches etaient en complète déroute, chaque jour nous rendait maître d'une dizaine de kilomètres de terrain et on avait l'impression que la guerre touchait à sa fin.
Un beau jour <patatras>, on apprit l'abdication de Guillaume II, et quelque jours après,

Le 11 Novembre, jour mémorable entre tous, les cent coups de canons tirés des forts de Besançon nous apprirent que l'armistice était signé.

A quel soupir de soulagement on a poussé ce jour-là, ma plume est impuissante à le retracer et à pouvoir décrire toute l'émotion de cette journée. On se parlait, on s'embrassait dans les rues sans se connaître, les jeunes femmes nous enlaçaient, et semblaient vouloir nous voler pour nous emporter je ne savais. Ce fut un vrai jour de Triomphe pour nous autres poilus, malheureusement, tous ne purent pas y prendre part, et on songeait avec émotion que le matin même de ce jour-là quelques-uns de nos camarades avaient encore payé de leur vie l'achèvement de notre victoire, et il semblait que cette seule pensée mettait un peu de tristesse sur tous ces visages pourtant

épanouis, sur tout ce cortège de monde pourtant si gais à la pensée que nous avions enfin remporté la victoire.